

1

LA LÉGENDE DU CŒUR

OEUVRES DE JEAN AICARD

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume.

ROMANS

Le Pavé d'Amour	1 vol.
Roi de Camargue	1 vol.
L'Été à l'Ombre	1 vol.
L'Ame d'un Enfant	1 vol.
Notre-Dame d'Amour	1 vol.
Diamant Noir	1 vol.
Fleur d'Abîme	1 vol.
Mélita	1 vol.
L'Ibis bleu	1 vol.
Tata	1 vol.

POÉSIE

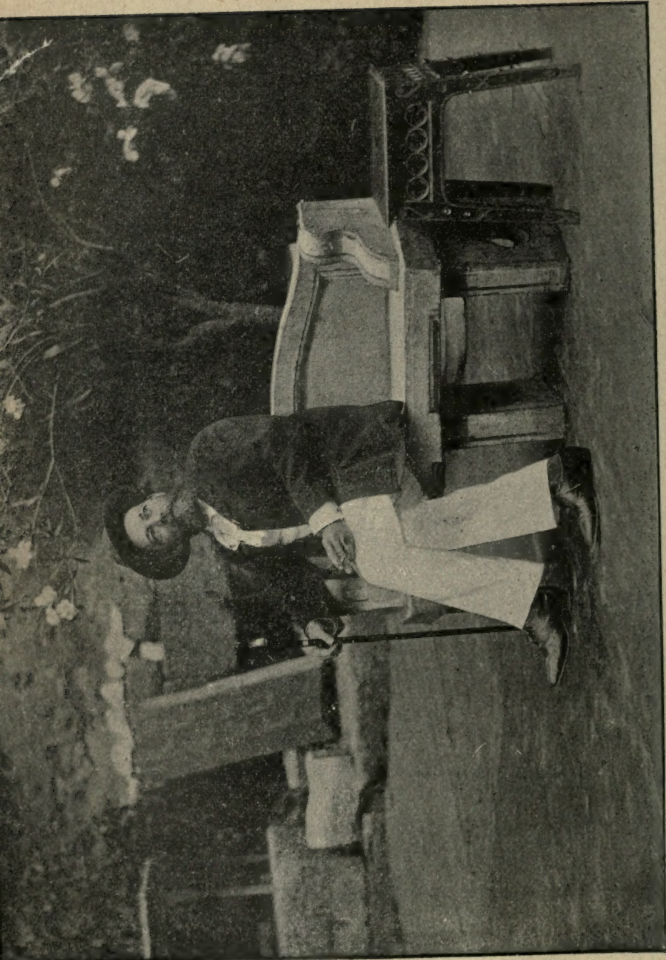
La Chanson de l'Enfant (Ouvrage couronné par l'Académie Française)	1 vol.
Miette et Noré (couronné par l'Académie Française).	1 vol.
Poèmes de Provence (couronné par l'Académie Française).	1 vol.
Lamartine (Prix de poésie à l'Académie Française).	1 vol.
Le Livre d'Heures de l'Amour	1 vol.
Le Dieu dans l'Homme	1 vol.
Au Bord du Désert	1 vol.
Le Livre des Petits.	1 vol.
Jésus.	1 vol.

THÉÂTRE

La Légende du Cœur (5 actes en vers, Théâtre antique d'Orange et Théâtre Sarah-Bernhardt).	1 vol.
Smilis (4 actes en prose représentés à la Comédie-Française).	1 vol.
Le Père Lebonnard (4 actes en vers représentés au Théâtre libre et à la Comédie-Française).	1 vol.
Don Juan ou la Comédie du siècle, 5 actes en vers.	1 vol.
Othello, le More de Venise (5 actes en vers représentés à la Comédie-Française). Portrait de Mounet-Sully et de Paul Mounet, par Benjamin Constant	1 vol. 4 fr.

En préparation :

Le Manteau du Roi.



Phot. Duchenne.

M. JEAN AICARD

JEAN AICARD

La Légende du Cœur

Représentée pour la première fois au
THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

le 13 Juillet 1903

et au

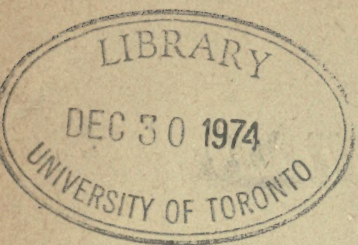
THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

le 28 Septembre 1903



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.



PQ
2152
A4L4

PRÉFACE

J'ai pris à nos sources nationales, aux légendes de notre moyen âge, un sujet qui répond, avec l'enthousiasme chrétien, aux conceptions tragiques les plus formidables de l'antiquité païenne.

F. A.

La Garde, 16 novembre 1902.

... En sa chambre, Iseut la Blonde est assise et fait un triste lai d'amour. Elle dit comment Guron fut surpris et tué pour l'amour de la dame qu'il aimait sur toute chose, et comment par ruse le comte donna le cœur de Guron à manger à sa femme, et la douleur de celle-ci.

La reine chante doucement; elle accorde sa voix à la harpe. Les mains sont belles, le lai bon, le ton bas, et douce la voix.

Le roman de Tristan et Iseut,
traduit et restauré par JOSEPH BÉDIER.

A

DE MAX

cette œuvre est dédiée

par son admirateur et ami

J. A.

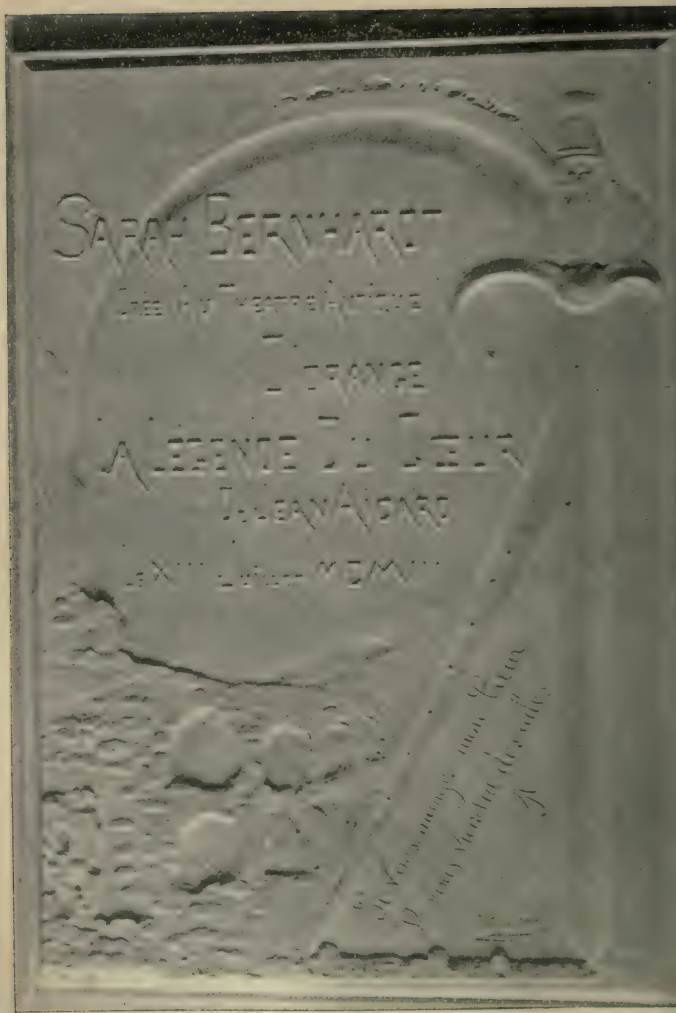
E ges maltraït no mi fan espaven...
Tug li maltrag mi son joy e plazer.

GUILLAUME DE CABESTAING.



Phot. Duchenne.

Plaquette en terre cuite exécutée par le sculpteur Louis Maubert.



Phot. Duchenne.

Revers de la plaquette de M. Louis Maubert.

LA LÉGENDE DU COEUR

EN CINQ ACTES, EN VERS

AU THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

Direction CARISTIE-MARTEL

Représentation du Lundi 13 Juillet 1903

DISTRIBUTION DES ROLES

M^{me} SARAH BERNHARDT : Cabestaing, troubadour.

M. DE MAX : Le braconnier, valet de chiens.

Raymond de Castelnau	MM. DECŒUR.
Le chapelain	CÉALIS.
Le roi d'Aragon	REBEL.
Bertrand d'Orange	DENEUBOURG.
Roger de Tarascon	KRAUSS.
Folquet, troubadour	FUCHS.
Rambault de Vaqueiras	GUIDÉ.
Un bohémien	CAUROY.
Un héraut	DAULTRY.
Alice de Castelnau	M ^{lle} BLANCHE DUFRÊNE.
Béregère des Baux	M ^{mes} DOLEY.
Agnès de Tarascon	SEYLOR.
Lionarde	DE NYS.

Seigneurs, Nobles dames, Hommes d'armes, Écuyers,
Valets, Pages, Porteurs de bannières, Bohémiens,
Montreurs d'ours.

*La scène se passe en Provence, au château de Castelnau,
près d'Orange, à la fin du XII^e siècle.*



Phot. Boissonnas et Tapenier.

M^{lle} MORENO

LA LÉGENDE DU COEUR

EN QUATRE ACTES, EN VERS

AU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Le Lundi 28 Septembre 1903

DISTRIBUTION DES ROLES

M^{lle} MORENO débute dans le rôle de Cabestaing.

M. DE MAX : Le braconnier, valet de chiens.

MM.	KRAUS	Raymond de Castelnau.
	CÉALIS	Le chapelain.
	REBEL	Le roi d'Aragon.
	MAURICE GERVAL	Bertrand d'Orange.
	FUCHS	Roger de Tarascon.
	RICHARD	Un héraut.
	PUYLAGARDE	Folquet de Marseille.
	GUIDÉ	Rambault de Vaqueiras.
M ^{mes}	BLANCHE DUFRÈNE	Alice de Castelnau.
	DE NYS	Lionarde.
	MAGDA	Agnès de Tarascon.
	EGASSE	Bérengère des Baux.
MM.	CARTEREAU	Un bohémien.
	MONTVALLIER	Réveil, piqueur.
	LACROIX, fils	Un jongleur.
	ESPINASSE	Un valet.
	DAGNAL	Un seigneur.

Seigneurs, Porte-bannières, Bohémiens, Nobles dames,
Femmes du peuple, etc.

*La scène se passe en Provence, au château de Castelnau,
près d'Orange, à la fin du XII^e siècle.*



Phot. Boyer.

M^{lle} DUFRENE

Nous donnons ici *La Légende du Cœur* en cinq actes, c'est-à-dire telle qu'elle a paru sur le Théâtre antique d'Orange. On trouvera indiquées à la page 313 les coupures qui peuvent être pratiquées à la scène.

ACTE PREMIER

LE SABBAT



LIONARDE (M^{lle} DE NIS) récitant *la Nourrice du Roi* (théâtre Sarah-Bernhardt) Acte I^{er}.
Phot. Ducheno,

ACTE PREMIER

LE SABBAT

Une esplanade devant le château. A gauche, un bosquet de chênes et de lauriers-roses en fleurs; à droite règne un parapet qui descend perpendiculairement vers la rampe; au milieu du parapet, une large coupée; çà et là des bancs de pierre; au fond à droite, une table de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU

Raymond de Castelnau entre violemment, suivi de deux archers qui poussent devant eux la vieille Lionarde. Elle tremble comme un chien soumis et ter-

rifé; Raymond fait signe aux deux soldats de se retirer, ils obéissent.

RAYMOND, à Lionarde.

Ici ! — Ce que je veux te dire, affreuse vieille,
Ne doit être entendu que de ta bonne oreille.

LIONARDE, précipitamment.

Tes gens, qui m'ont surprise au seuil de ma maison,
M'ont fait marcher un peu rudement, sans raison,
Noble sire ; j'aurais suivi de bonne grâce...

Je fus toujours fidèle à tous ceux de ta race ;
Toi, je t'aime, car j'ai bercé ton premier cri ;
Je vois toujours en toi l'enfant que j'ai nourri...

C'est moi qui t'ai nourri ! ma vieillesse épuisée
Trouve à ce souvenir des fraîcheurs de rosée,
Et rien qu'à te revoir, même tout menaçant,
Une douceur d'avril a passé dans mon sang...

Mon doux seigneur, mon bon seigneur, mon fils, mon maître
Raymond ! tu fus méchant quand tu venais de naître...

Je ne te craignais pas : te craindrais-je aujourd'hui ?
Ce sein là fut ton nid ; ce bras fut ton appui ;
Ton premier mot, c'est moi qui t'appris à le dire...
Je suis prête aujourd'hui, pour te faire sourire,

Maître aimé, mieux servi que de plus redoutés,
A faire, comme alors, toutes tes volontés.

RAYMOND, riant.

Par la Sainte qui sut enchaîner la Tarasque,
Elle a muselé l'ours d'un mot, la vieille masque !
Elle a, pour apaiser son rude nourrisson,
Trouvé du premier coup la meilleure chanson...
C'est donc toi ! — Je te crus défunte, Lionarde !

LIONARDE

Tu m'as mordue au sein, à vingt mois ! là, regarde.

RAYMOND

Merci !

LIONARDE

Je t'appelais mon loup-cervier, mon ours,
Mon lionceau !... ces noms te conviennent toujours

RAYMOND

Et moi qui t'avais fait venir comme sorcière !

LIONARDE

On l'est ; on le sera pour toi... Dans la clairière,

A minuit, je saurai, — pour mieux jeter un sort
Sur qui tu veux — cueillir les herbes de la mort.

RAYMOND

Plus tard. — J'entends d'abord ne demander, nourrice,
Qu'à ton oreille et qu'à tes yeux un bon service.
Y vois-tu bien ?

LIONARDE

La nuit je suis un vrai hibou.

RAYMOND, riant.

Bon. Et le jour ?

LIONARDE

Une aigle ; et pour l'ouïe, au bout
Du clocher d'Avignon s'il se pose une mouche,
J'entends grincer la pierre aussitôt qu'elle y touche !

RAYMOND, riant.

Le diable qui n'entend pas mieux — n'y voit pas mieux !

LIONARDE

D'autant que, pour servir mes esprits curieux,
Je me prétends à peu près sourde et presque aveugle.

RAYMOND, grondant à son oreille.

Ecoute, alors... Je suis jaloux...

LIONARDE

Le taureau beugle !

Je reconnais mon fils de lait ! Il est jaloux !
De qui ? Dis-moi de qui, frère des petits loups ?
De qui, mon lionceau ?... Je peux, ô noble sire,
Du galant que tu hais faire une image en cire,
Et puis...

RAYMOND

Il faut d'abord connaître si vraiment
Un traître obtint déjà quelque faveur d'amant.
Tu devras épier tout : son regard, son geste,
Ses sourires... Après, je me charge du reste.

LIONARDE

Suffit... Quel est le nom du galant chevalier ?

RAYMOND

Cabestaing.

LIONARDE

Le chanteur au grand cœur !

RAYMOND

L'écuyer

De ma femme, très haute et très puissante dame
De Castelnau... Que Dieu veille bien sur son âme!

LIONARDE, ravie.

Ah! ah! c'est Cabestaing!... ce maudit histrion
Surnommé le *Grand Cœur* ou le *Cœur de Lion*!

RAYMOND

Le *Cœur de Lion*?

LIONARDE

Oui, c'est ainsi qu'on le nomme.

RAYMOND

Tu le connais?

LIONARDE

Si je connais ce beau jeune homme!
Je le connais beaucoup; je le hais sans pardon.
Veux-tu savoir pourquoi?

RAYMOND

Raconte.

LIONARDE

Écoute donc ;

Tu vas voir si cela mérite qu'on se venge.

— La belle-sœur du fier Bertrand, prince d'Orange...

RAYMOND

Elle est ici.

LIONARDE, inquiète.

Chez toi ?

RAYMOND

Parmi mes invités.

LIONARDE, rassurée, reprenant son récit.

Béregère des Baux, princesse des beautés...

RAYMOND

Paix, sorcière ! Ma femme, Alice Carbonnelle —
Dame de Castelnau par moi — n'est pas moins belle.

LIONARDE, obséquieuse.

L'une est princesse et l'autre est reine, si tu veux...
Or Béregère a de beaux yeux, et des cheveux

Si longs qu'elle en pourrait faire un manteau qui traîne.
Cabestaing la choisit un jour pour suzeraine,
Et l'adora, comme un jeune page à genoux
Aime la Vierge, en lui disant : « priez pour nous »,
Si bien qu'elle connut, folle entre les plus folles,
Le désir d'être aimée autrement qu'en paroles...
Mon fils, la femme est plus terrible que la mort ;
Quand une femme veut soumettre un homme fort,
La plus faible a le diable au cœur, l'enfer en tête,
Elle ose tout, peut tout, fait tout, rien ne l'arrête !
Et c'est pourquoi, mon fils, Bérengère des Baux,
La Princesse aux yeux verts, aux longs cheveux si beaux,
Voulut avoir un philtre heureux que je compose,
Qui peut changer en cœur de chatte un cœur de rose,
Et qui transformerait Saint-Antoine en verrat !

RAYMOND

Eh bien ?

LIONARDE

Ce Cabestaing — qu'un jour on brûlera —
Est plus sorcier que moi, car il but ce breuvage
Sans en rien éprouver... que des accès de rage,
Sans rien sentir des feux d'amour et de désir
Que j'avais cependant su poursuivre et saisir

Sur l'aile verte, bleue et or, du scarabée,
Où l'enfer met tous les reflets de sa flambée...
Mais le pire ce fut... (aurai-je, en oubliant
De joindre à l'ellébore un autre ingrédient,
Moi-même fait manquer la vertu de mon charme?)
Le pire est que la suite a fait bien du vacarme!
Oui! notre homme, ayant bu, tomba, pris de haut-mal,
Bavant et vomissant mon breuvage infernal,
Se tordant, frénétique et la lèvre écumante,
A demi-mort, — au grand désespoir de l'amante,
Pour laquelle, ayant tout deviné, le galant
Conçut, au lieu d'amour, un mépris truculent
Et tel, qu'encor malade et la bouche tordue,
Il la quitta; — sur quoi, je fus presque pendue,
Car la corde était prête, et la cour du palais
Me vit nue et fouettée à grands bras de valets!
C'est donc pour lui qu'on me traita comme une chienne!
C'est tout, mon fils... Tu vois que ta cause est la mienne.

RAYMOND

Et pourquoi nomme-t-on le *Grand Cœur*, ce jongleur?

LIONARDE

C'est qu'il est courageux et hardi, par malheur,
Comme le plus vaillant de tous ceux qu'on renomme.

RAYMOND

C'est trop de qualités pour un seul gentilhomme !

LIONARDE

Noble parmi les plus nobles du Gapençois,
Il s'est montré, dans des manières de tournois,
Très brave et généreux comme le lion même.
Avec cela si beau... que tout le monde l'aime !

RAYMOND

Je n'en savais pas tant quand ce drôle est venu
Me demander, de l'air d'un chanteur inconnu,
A vivre à Castelnau comme varlet ou page.
Je le pris, par pitié pour son maigre équipage,
Et parce qu'un baron ne peut tenir sa cour
Avec honneur, sans qu'on y voie un troubadour !
La princesse des Baux et le prince d'Orange
Nous imposent l'ennui de cette mode étrange,
Et, laissant leur gibier pulluler dans les bois,
Ils ont sans cesse ou livre ou luth entre les doigts.
J'ai, par respect pour eux, suivi leur turlutaine,
Mais qu'un de leurs chanteurs, jouant au capitaine,
Me veuille mettre au front le bois fourchu des cerfs,
Cordieu ! je lui ferai voir comment je m'en sers !

LIONARDE

Bien grogné, mon ourson ! J'aime que l'ourson grogne...
Mais ne perds pas de temps : marque-moi ma besogne.

RAYMOND

Or donc, à Castelnau, c'est grand'fête aujourd'hui
Veille de Sainte-Marthe et jour d'extrême ennui,
Car j'ai des invités nombreux... Que le tonnerre
Me punisse — moi qui vivais seul dans mon aire, —
De m'être marié pour faire l'élégant,
D'avoir ôté mon gantelet pour mettre un gant,
Et d'appeler chez moi, pour complaire à la mode,
Des hôtes, dont le plus aimable m'incommode !
Ma femme a ce caprice : il lui faut des jongleurs !
Patience : aujourd'hui les chants, demain les pleurs.
Il m'en est donc venu deux ou trois, fort illustres,
Petits nobles tombés bien au-dessous des rustres,
Lesquels, pour amuser nos gens assis en rond,
(Ridicule tournoi de bavards !) jouteront
A qui mieux parlera dans la langue rimée
Et gagnera l'amour avec la renommée !...
Cabestaing va trouver, pour aider son désir,
L'occasion heureuse et facile à saisir...
Eh bien ! tends une toile à prendre cette mouche.

LIONARDE

Qu'il flaire notre miel ! Bien avant qu'il y touche,
Tu le sauras ! — D'ailleurs, à ta femme, Raymond,
Tout comme à l'autre, s'il inspirait, ce démon,
Un amour dédaigné, serait-ce pas, mon maître,
Un crime au moins égal... ou pire encor peut-être ?

RAYMOND

Certes!...Veille donc bien.— Tous ces vils troubadours,
Tous ces chanteurs maudits sont des larrons d'amours,
Des maraudeurs qui vont grapillant sur ma terre...
Qu'ils chantent ! J'en sais un, moi, que je ferai taire !

LIONARDE, insidieuse.

Hélas ! ces gens subtils sont plus forts que les forts.

RAYMOND, regardant au dehors.

Mais lui, te connaît-il ?

LIONARDE

Cabestaing ? Non.

RAYMOND

Alors

Attends-le. Le voici, l'ironie à la lèvre,
L'œil insolent !

LIONARDE

Je vois le loup : garde ta chèvre !

Elle se retire un peu à l'écart.

SCÈNE II

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU,
GUILLAUME DE CABESTAING

CABESTAING

Par mes ordres exprès, pour votre amusement,
Tout est réglé : demain, sous un déguisement
De héraut, un varlet annoncera la fête
Poétique.

RAYMOND

En vers ?

CABESTAING

Non ; en prose de poète,
Rimée.

RAYMOND, qui n'a pas compris,

Ah ! — Et le prix ?

CABESTAING

Comme dans un tournoi,
Le vainqueur recevra, pour un jour prince et roi,
Une écharpe soyeuse aux couleurs de sa dame.

RAYMOND, goguenard.

Nous épousons les corps dont ils épousent l'âme !
Joli ! Ces jeux d'enfant sont vraiment gracieux !
Et puis ?

CABESTAING

Et puis, — du haut de la gloire des cieux,
Sainte Marthe verra passer — ce sera drôle —
(La femme d'un de vos piqueux jouera ce rôle)
Son image elle-même, enchaînant sous des fleurs
La Tarasque hurlante au milieu des jongleurs.
Douze hommes, dans son corps de couleur verte, bleue,
Rouge, — faisant bondir sa longue et lourde queue,
Bousculeront, parmi la joie et les chansons,
Les filles pêle-mêle avec les beaux garçons.

RAYMOND

Ensuite ?

CABESTAING

Nous irons ainsi dans la chapelle
Du château, dédiée à celle qu'on appelle
Sainte-Marthe du Rhône ou Reine du Dragon.

RAYMOND

Et puis ?

CABESTAING

Et puis, c'est tout.

RAYMOND

Et ma chasse au faucon ?

Et ma chasse aux limiers, voilà que tu l'oublies ?

Par Saint-Hubert ! malgré vos aimables folies,

Mes beaux petits chasseurs d'amour aux airs vainqueurs

La chasse reste encor le plaisir des grands cœurs !

... Mais on doit aux enfants pardonner quelque chose,

Va, mon beau troubadour, souris, chansonne, glose...

Tout est parfaitement réglé, comme tu dis ;

Sainte-Marthe, sur toi, veille — du Paradis...

Or, roi futur, avant que ta majesté parte,

Accueille d'un sourire, au nom de Sainte-Marthe,

Un nouveau serviteur de ma vieille maison,

Celle qui, bien avant que j'eusse ma raison,

M'a tenu dans ses bras... C'est ma vieille nourrice
Lionarde.

CABESTAING, examinant Lionarde et se mettant à rire.

Bonjour, la belle !

LIONARDE, narquoise.

A ton service !

Cabestaing sort.

SCÈNE III

LIONARDE, RAYMOND

LIONARDE, suivant Cabestaing du regard.

Trop beau, trop fier et trop moqueur pour bien finir!
Qu'il soit coupable ou non, c'est un homme à punir!
Grâce et force, il a tout pour séduire une amante,

RAYMOND

C'est pourquoi nuit et jour le soupçon me tourmente.
Mais puisqu'il est de mode, enfin, que tout seigneur
Traite un ou deux de ces bouffons avec honneur
Et près de son épouse en riant les tolère,
Il faudra qu'un prétexte excuse ma colère.

LIONARDE

Tu l'auras : je saurai l'inventer au besoin !
Je vois déjà leur crime et je suis ton témoin.

Sonnerie de trompe.

SCÈNE IV

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU,
ALICE DE CASTELNAU

ALICE

Cher seigneur...

RAYMOND

Chère épouse... Eh bien?

ALICE

Le guetteur sonne.

RAYMOND

Sait-on qui vient ?

ALICE, gaiement.

Roger, mon beau-frère, en personne !
Nous étions sur la tour, tous vos hôtes et moi ..

J'ai reconnu ma sœur sur son blanc palefroi.

Apercevant Lionarde.

Qu'est ce que cette femme ?

RAYMOND

Oh ! rien... c'est ma nourrice
Qui, très vieille, revient se mettre à mon service.

ALICE

Bonne femme, soyez la bienvenue ici ;
Puissiez-vous y vieillir longtemps encor.

LIONARDE, criant.

Merci...

Sans l'entendre, je vois votre accueil... j'ai l'oreille
Un peu morte... Ah ! je suis fidèle, — mais bien vieille !

Sonnerie de trompe. Musique au dehors.

*Entrée de Roger et d'Agnès à gauche. La bannière
des seigneurs de Tarascon les précède — puis se
range sur leur passage. Les autres invités entrent
par le fond.*

SCÈNE V

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU, ALICE DE CASTELNAU, ROGER DE TARASCON ET AGNÈS DE TARASCON. SUITE. — LE PRINCE BERTRAND D'ORANGE, BÉRENGÈRE DES BAUX, CABESTAING, LE CHAPELAIN

RAYMOND, à Roger.

Mon beau-frère, salut.

ROGER, allant droit à Bérengère,

Bérengère des Baux,
Princesse plusieurs fois, par vos cheveux si beaux,
Par vos yeux, par l'esprit, — Tarascon vous salue.

BÉRENGÈRE

Je vous souhaite, ami Roger, la bienvenue.

ROGER, au prince d'Orange.

Prince d'Orange, ami des chansons et de l'art,
Salut. — Salut, vous tous.

RAYMOND, impatienté.

Aurons-nous une part,
Madame Alice et moi, de votre courtoisie ?

ROGER

La cour, où nous trouvons noblesse si choisie,
Est vôtre ; étant tous deux mariés aux deux sœurs,
Vos hôtes sont un peu les miens.

RAYMOND

Trêve aux douceurs !
Je n'aime pas l'excès dans les belles manières...
Vous arrivez bien tard ?

ROGER

La route a des ornières.

RAYMOND

Tarascon n'est pas loin.

ROGER

Assez pour qu'étant las
On se soit attardé, ce matin, au repas.
Mais je trouve, à la fin, votre accueil presque étrange...

A Bertrand.

Vous, m'excuserez-vous, seigneur prince d'Orange?

A Bérengère.

Et vous, madame?

BERTRAND

Un jour de fête et de chansons
N'est pas un jour de guerre, et nous vous connaissons
Brave et vaillant...

ROGER, s'inclinant.

Seigneur...

BERTRAND

Vous êtes des croisades...
Mais ce jour n'est qu'un jour de joie et de rasades,
Castelnau! — Je boirai, si vous le permettez,
Une coupe en l'honneur de ces jeunes beautés,
Avec un chevalier las d'une longue route.

RAYMOND

Du vin, les échantons !

A Lionarde, qui rôde autour de lui.

Surveillance, épie, écoute.

ALICE, pressant Agnès dans ses bras.

Ma chère sœur Agnès !

AGNÈS, bas.

Alice, chère sœur !

... Raymond n'est pas galant.

ALICE

Ce n'est rien — qu'un chasseur.

AGNÈS

Et le beau Cabestaing ? T'aime-t-il ?

ALICE

Il me semble.

RAYMOND, bas à Lionarde.

Surtout, tâche au plus tôt de les surprendre ensemble.

AGNÈS, à Alice.

Comment ! il ne s'est pas déclaré ?

ALICE

Non, vraiment !

*Les échantons versent du vin à la ronde. On pose
les coupes au fond sur la table de pierre.*

AGNÈS

Qu'un poète doit être un agréable amant !

ALICE

Je n'en sais rien.

AGNÈS

Comme il doit être doux d'entendre
Célébrer sa beauté dans une chanson tendre,
De la savoir par cœur et, dans les jours d'ennui,
De se chanter soi-même en ne pensant qu'à lui.

ALICE

Devant tous il me parle avec son beau sourire ;
Dès que nous sommes seuls, il n'a rien à me dire.

AGNÈS

Encourage-le.

ALICE

Fi !

RAYMOND, à Bertrand, d'un ton moqueur.

Nous verrons un tournoi
De chanteurs — fin régal ! qui n'est pas fait pour moi !

BERTRAND

Quoi ! Vraiment ?

RAYMOND

Ce sont jeux d'oisifs, bons pour nos femmes
Dont tout ce beau jargon d'amour, trouble les âmes.
Mon chapelain dira comme moi, j'en suis sûr.

LE CHAPELAIN

La musique, seigneur, peut charmer un cœur pur,
Et, là-haut, Saint-Michel rit à Sainte-Cécile...

RAYMOND

Se battre est beau ! Chanter est au moins plus facile.

LE CHAPELAIN, d'un ton narquois.

Bah!

CABESTAING, à l'oreille de Bertrand, désignant Raymond.

Sa mère à son père a joué plus d'un tour :
C'est un Saxon!

RAYMOND

Que dit, là-bas, mon troubadour?

CABESTAING

Que mon maître est trop bon, n'aimant pas les poètes,
De les bien accueillir et d'en orner ses fêtes.

BERTRAND, à Cabestaing, bas.

Prends garde, beau chanteur, puisque tu sais si bien
Que ce fauve Saxon n'est pas très bon chrétien.

BÉRENGÈRE, bas à Lionarde.

C'est donc toi!

LIONARDE, bas.

Vous avez daigné me reconnaître?

BÉRENGÈRE, bas.

Pourquoi non ?

LIONARDE

J'ai gagné les faveurs d'un bon maître!...
Je n'ai plus peur de vous!

BÉRENGÈRE, bas.

Veux-tu m'aider encor ?

LIONARDE

Pourquoi non ?

BÉRENGÈRE

Sers-moi bien. Je te couvrirai d'or.

LIONARDE, désignant Alice du regard.

Vous pouvez voir d'ici celle qu'on vous préfère ;
Je ne sais pas encor ce que j'y pourrai faire.

AGNÈS, à Alice.

On dit que Bérengère aime ton beau chanteur...

ALICE

On le dit.

AGNÈS

Et l'on dit qu'il a fait son malheur ;
Sais-tu comment ?

ALICE

Hélas ! peut-être il l'aime encore !

AGNÈS

Je n'en sais rien... Mais...

ALICE

Quoi ?

AGNÈS, lui montrant Bérengère qui parle tendrement
à Cabestaing.

Regarde ! elle l'adore.

ALICE

Il se détourne d'elle.

AGNÈS

Il est svelte et bien pris.
... Tiens ! c'est toi qu'il regarde.

ALICE, jalouse.

Et toi qui lui souris !

AGNÈS

Quelle est donc cette vieille ? Est-elle à ton service ?

ALICE

Elle sert mon mari, c'est sa vieille nourrice.

A Lionarde.

Approchez !

AGNÈS

Elle semble épier nos discours.

ALICE

Elle est très sourde.

AGNÈS

Il sied de parler loin des sourds.

ALICE, faisant un signe à Lionarde.

Eh ! nourrice !

LIONARDE

On m'appelle ?

AGNÈS

Oui.

LIONARDE

J'ai l'oreille dure,

Hélas ! et j'y vois peu.

AGNÈS

J'en voudrais être sûre.

BÉRENGÈRE

Cabestaing !

CABESTAING, regardant vers Alice.

Noble dame ?

AGNÈS

Il t'aime, c'est certain.

BÉRENGÈRE

La nuit vient. L'air du soir est pur comme un matin.
Prenez la harpe.

CABESTAING, regardant toujours Alice.

Il est parfois doux de se taire.

BÉRENGÈRE

Et quand donc ?

CABESTAING, qui n'a pas quitté Alice des yeux.

Quand le cœur jouit de son mystère.

BÉRENGÈRE

L'insolent!

AGNÈS, à Cabestaing.

Oh! chantez!

ALICE, à Cabestaing, bas.

Non, non, ne dites rien.

A Lionarde, qui touche la harpe et la fait résonner.

Tu sais harper?

RAYMOND, s'avançant et riant.

Jadis, elle harpait fort bien,

Du temps où je tétai sa poitrine... plus ronde!

On dit qu'elle amusait, au château, tout le monde,

En ce temps-là... Voyons, chante encore... pour moi.

CABESTAING

Et demain tu pourras jouer dans le tournoi!

LIONARDE

Tu te moques?

CABESTAING, prenant la harpe.

Mais non ; chante, je t'accompagne.

LIONARDE, rêvant... On l'entoure.

En gardant mon troupeau, jadis, sur la montagne,
J'ai chanté bien des fois, sans harpe, sous le ciel,
Au doux bourdonnement de nos ruches à miel...
J'avais quinze ans.

On rit.

C'est loin, les chants de ma jeunesse,
Bien loin !... Voici le seul encor que je connaisse...

Elle récite aux sons de la harpe.

La belle nourrice du roi
S'éveille et jette un cri d'effroi.

Son nourrisson, pressé contre elle,
Râle, étouffé dans la dentelle.

Elle dormait en l'étouffant !
La nourrice a tué l'enfant.

Le roi fit pendre la nourrice...
Nos bons rois aiment la justice !

Mais l'enfant mort s'est réveillé,
Le peuple s'est émerveillé,

Car l'enfant, qui bégaie à peine,
A dit trois fois : « Pendez la reine !

« C'est la femme dont je suis né,
« Qui m'a, la nuit, empoisonné ! »

*Mouvement de répulsion de l'auditoire. — Castel-
nau se met à rire.*

BÉRENGÈRE

Bien miaulé !

CABESTAING

Non, bien chanté !... pour un corbeau !

LIONARDE

On chante comme on peut sur le bord du tombeau !

Elle va s'accroupir au fond sur le seuil.

BERTRAND

La vilaine chanson !

RAYMOND

J'en sais une plus belle,
Sur le même sujet.

BERTRAND

Chantez-la. Que dit-elle ?

RAYMOND

Oh !... je vous la ferai chanter par un jongleur,
A souper.

BERTRAND, élevant sa coupe.

Oublions cet oiseau de malheur.

LIONARDE, glapissante :

Amusez-vous. Tout passe.

BERTRAND

Allons, les coupes hautes,
Chers amis ! Et buvons aux dames !

RAYMOND, élevant sa coupe.

A mes hôtes !

Sonnerie de trompes à l'intérieur du château.

Or, à table... Voici qu'on sonne le festin.

Tout le monde rentre dans le château, sauf Lionarde. Raymond passant le dernier, à Lionarde :

Veille de l'aube au soir.

LIONARDE

Et du soir au matin.

Il sort.

SCÈNE VI

LIONARDE SEULE

LIONARDE

Sois tranquille. Je veux, en chienne véritable,
Sommeiller sous ton lit et manger sous ta table.
Malheur à ceux dont tu soupçonnes les amours !
Malheur à toi, qui m'as appelée au secours !

*Elle regarde autour d'elle. — La nuit est com-
plète. — Les fenêtres du château sont éclairées.
— On entend les cris des guetteurs sur les tours.*

Avec quel beau mépris mon seigneur me regarde !
— « Oh ! ce n'est rien... C'est ma nourrice, Lionarde...
Chante, vieille ! » Et l'on rit, car sous mon dos voûté,
Sous mes haillons, nul ne peut voir ma royauté
Et deviner qu'en bas ma puissance est si grande,

Que le rêve est un monde, et que — là — je commande.

Elle se redresse toute droite. — Le beffroi sonne lentement.

Figure du passé, mère des sorts présents,
Bombe ton ventre nu gonflé d'œufs malfaisants ;
Maintenant viens les pondre au fond de ma mémoire...
Nous allons les couvrir ensemble, ô poule noire !

*Elle s'accroupit, enveloppant sa tête sous son voile.
Des bruits de harpe sortent distinctement de l'une
des fenêtres du château où l'on voit de la lumière.
— Un jongleur chante. — Plusieurs voix repren-
nent ensemble le refrain de sa chanson.*

LA VOIX DU CHANTEUR

Elle gardait ses moutons blancs
Et patatin et patatan.
Vint à passer un joli prince...
— « Que vous avez la taille mince ! »
Et balalin et balalan.

Bruits joyeux à l'intérieur du château. — Lionarde se dévoile lentement.

LIONARDE, d'un ton très doux.

La terre en son printemps souriait avec moi ;
Un jour, un cavalier — peut-être un fils de roi —

Passa sur la montagne où je gardais mes chèvres...
Jamais mon fiancé n'avait baisé mes lèvres.

LA VOIX DU CHANTEUR

La belle s'en fut en pleurant.
Et patatin et patatan.
Le prêtre lui dit à confesse :
— « Que vous avez la taille épaisse ! »
Et balalin et balalan.

Le spectre d'un jeune cavalier apparaît brusquement derrière Lionarde. — Elle se retourne avec violence.

LIONARDE

Je te reverrai donc toujours, beau cavalier !
Après la chasse ardente, au détour du hallier,
Il fait bon violer une enfant que l'on trouve !
Loup dévorant ! C'est toi qui m'as changée en louve !
Mon père me chassa... Maudite, je partis
Pour les forêts où les bêtes font leurs petits ;
Là, Satan seul parla de justice à mon âme ;
Et je lui livrerai toute ta race infâme !

Le spectre disparaît. — Elle retombe dans sa rêverie.

LA VOIX DU CHANTEUR

La fillè étrangla son enfant.
Et patatin et patatan.
On l'a pendue à la potence...
Le vent souffle et la fille danse.
Et balalin et balalan.

*Le propre spectre de Lionarde lui apparaît tenant
en ses bras un enfant.*

Oh! le tout petit spectre!... Eh oui!... c'est mon bâtard!
... J'avais cru voir ton père au fond de ton regard,
Et je t'ai détesté, toi, né de mes entrailles!
Alors, j'ai sur ton cou mis mes doigts en tenailles
Et j'ai serré... l'agneau n'a pas bélé beaucoup,..
C'est toi :... je reconnais mes ongles sur ton cou!
Pleure et passe!... maudit d'être né d'un tel père!

*Le spectre disparaît. — Un second spectre d'enfant
apparaît entre les bras d'un autre spectre de Lionarde
plus richement vêtue.*

Quel est cet autre enfant? Il est rose, il prospère,
Celui-là!...

Avec une rage sourde.

C'est le fils des seigneurs; c'est Raymond.

Elle marche contre lui.

Un beau matin, pour te nourrir, fils de démon,
Vampire, — on eut besoin, au château, d'une vache :
On me prit!...

Avec émotion.

Aux enfants qu'on nourrit on s'attache!...

Irritée.

Mais tu grandis, et l'on me chassa!... De ce jour,
Je t'ai haï... petit noble!... petit vautour!

*La lumière de la lune l'enveloppe. — Elle tend les
bras vers le ciel.*

Souris-moi, toi par qui la mandragore pousse,
Astre des criminels, — lune terrible et douce, —
Soleil des morts, — soleil des puissances d'en bas!

*Toute droite elle fait vers l'espace de grands
gestes d'incantation, puis regarde au fond du ciel.*

A présent, venez tous, fantômes des sabbats !
Pareils au vol puant des larves-sauterelles
Qui s'aiment et pourtant se dévorent entr'elles,
Plus pressés que les grains de sable des déserts,
Je les vois, en nuée infecte, au fond des airs,
Les sans yeux, les sans nom, les sans voix, les sans nombre,
Les riens, sortis de l'ombre et qui rentrent dans l'ombre,

Les déchets du bourreau, mutilés, torturés,
Tous les écartelés et tous les emmurés,
Les pendus, poursuivis par des serpents de corde,
Tous ceux que tu trompas, Dieu de miséricorde,
Tous ceux à qui tu mens, lorsque tu te promets,
Dieu dont la foudre éclate et ne frappe jamais !

*Éclairs et coups de tonnerre. — Des spectres, des
larves innombrables apparaissent autour d'elle.*

Au sabbat ! au sabbat ! tous ! sorciers et sorcières !
Assemblons-nous sur les landes, sur les bruyères,
Partout où les grands loups dansent et hurlent seuls !
Venez tous, en traînant les cordes, les linceuls,
Les haillons, les affronts, les tumeurs et les plaies !
Sur vos bâtons, sur vos vampires, sur vos claies,
Accourez, — à travers l'espace vide et noir
Où claque au vent des nuits l'aile du désespoir...
Hors des tombes, les morts ! les vivants, hors des geôles !
Ici, Satan ! prends-moi debout sur tes épaules,
Pour que je voie et pour que tous m'entendent mieux !

*Elle monte sur une pierre élevée et, parlant à la
foule des spectres :*

Soyez des criminels et vous vivrez joyeux...
Ni roi, ni Dieu, ni saints ne nous sont pitoyables...

Condamné, sois bourreau ; damnés, soyez les diables !
Jetons les nouveaux-nés, enchaînés, dans le feu !
Tout ce que fait Satan, c'est à l'ordre de Dieu !

CHOEUR DES SPECTRES

Nous sommes hommes comme ils sont ;
Tout aussi grand cœur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons ;
Dans la mort nous les égalons.

Ils se dispersent et disparaissent.

LIONARDE

Et toi, mur monstrueux, ébranlé par mon rêve,
Vois-tu ce bras qu'à peine en tremblant je soulève ?
Il est pourtant si fort que, poussé par ce bras,
Palais maudit, maudit, maudit, — tu crouleras !



ACTE II

LE TOURNOI DES POÈTES

ACTE II

LE TOURNOI DES POÈTES

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LE HÉRAUT, DEUX SOLDATS ARMÉS DE PIQUES, PEUPLE :
MANANTS ET BOURGEOIS, puis RAYMOND ET ALICE,
LEURS INVITÉS, LES TROUBADOURS, LIONARDE.

Des valets achèvent de disposer les sièges de cérémonie. Le héraut entre avec deux soldats qu'il va placer à l'entrée de droite où se font entendre des tambourins et des flûtes. La foule arrive par petits groupes et s'accumule.

LE HÉRAUT, aux valets.

C'est bien ; retirez-vous.

(Allant à droite.)

Vous, bourgeois et manants,
Entrez, — mais gare à ceux qui deviendront gênants.

Les soldats laissent passer la foule qu'ils maintiennent de leur mieux sur le côté de la scène.

Restez-là.

Il montre la limite que la foule ne doit pas franchir.

Sans bouger!... Songez, vilains et rustres,
Qu'on vous admet à voir des seigneurs fort illustres.
Pas de bruit.

Bourrades et rumeurs dans la foule.

Avalez vos langues, tas de chiens!
Silence, donc!

On entend au fond les sonneries qui annoncent l'arrivée du prince d'Orange et des autres seigneurs...

Voici nos princes très chrétiens!

Sur ce dernier mot il allonge un furieux coup de pied à un enfant qui s'est avancé, bouche bée, pour le regarder de trop près.

Entrée cérémonieuse des seigneurs pendant laquelle les musiques jouent. Sonneries.

Raymond et Alice entrent par le fond, précédés par la bannière de Castelnau.

Alice se place à droite de la porte, Raymond à gauche.

Deux pages et deux écuyers entrés avec eux se tiennent debout, les pages derrière Alice, les écuyers derrière Raymond. Le héraut à côté des écuyers un peu en avant.

Entrent alors les personnages dans l'ordre suivant :

La bannière de Tarascon se place derrière les écuyers de Castelnau, la bannière des Baux derrière les pages d'Alice. La bannière de Castelnau est allée se placer, dès son entrée, à l'angle de l'estrade le plus proche du spectateur, la bannière d'Orange à l'angle le plus éloigné.

Après Roger de Tarascon et Agnès, viennent divers seigneurs. Alice et Raymond marchent alors à leur suite, suivis de leurs pages et écuyers. Les bannières de Tarascon et des Baux demeurent au fond, aux deux côtés de l'entrée.

C'est le héraut qui, marchant en tête du cortège, désigne à chacun sa place.

Cela fait, tandis que tous les seigneurs causent ensemble, le héraut remonte au fond, où il reçoit les trois troubadours, Cabestaing, Folquet et Rambaud. Quand ils passent derrière l'assemblée des seigneurs, les pages et écuyers debout derrière ceux-ci, se retournent pour les voir. Les troubadours passent donc entre le peuple massé à leur gauche et l'assemblée des nobles.

Le héraut les conduit à leur place, au premier plan, sur le banc à droite de l'estrade.

Sur un signe d'Alice, Cabestaing se lève, la salue, monte sur l'estrade et parle.

SCÈNE II

RAYMOND ET ALICE DE CASTELNAU, ROGER ET AGNÈS DE TARASCON, BERTRAND D'ORANGE, BÉRENGÈRE DES BAUX, CABESTAING, LIONARDE, RAMBAULT DE VAQUEIRAS, FOLQUET, UN HÉRAUT, ÉCUYERS, PAGES, VARLETS, JOUEURS DE HARPES ET DE VIOLES, TAMBOURS ET FLUTES.

Lionarde erre çà et là. — Cabestaing, sur un signe d'Alice, monte sur la première marche d'un trône placé sous un dais.

CABESTAING

Vous tous qui m'écoutez, beaux seigneurs, hautes dames,
Princes et chevaliers porteurs de bonnes lames,
Ecuyers et varlets, pages, — sachez de moi,
Avant que soit ouvert ce paisible tournoi,

Pourquoi notre seigneur Castelnau, qu'on redoute,
A voulu vous montrer si belle et noble jouëte.

Murmures d'attention.

Il reprend d'une voix plus haute :

Le Savoir, c'est le pain de bénédiction.
Le Savoir, miel d'abeille et moëlle de lion,
Donne courage, amour et joie, à qui le mange.

Il se tourne vers Bertrand.

Et j'en appelle à vous, noble prince d'Orange,
A vous qui connaissez sa secrète vertu,
Et qui, couronné d'or et d'acier revêtu,
N'avez point dédaigné de vous dire des nôtres.
L'exemple est assez haut.. nous en connaissons d'autres.
Heureux les rois à qui le Dieu des vers sourit !
La parole est un arc dont la flèche est esprit,
Seigneurs! — Le général dirige ses armées,
Mais le poète, seul faiseur de renommées,
Les pousse sous le vent sublime de son cœur.
César, faute d'Homère, est un pauvre vainqueur,
Et sans Homère nul ne connaîtrait Hélène.
Le glaive est roi, c'est vrai, mais la parole est reine,
— Et quand les rois oublient la justice de Dieu,
Dieu l'écrit sur les murs, en paroles de feu.

Se tournant vers le chapelain.

Les poètes aussi, prêtre, sont pasteurs d'âmes.

Murmures d'approbation.

Voilà pourquoi l'enfant, les pauvres gens, les dames,
Nous aiment — et pourquoi mon maître, ici présent,
Vous offre ce tournoi, noble autant qu'amusant...
Enfin — souvenez-vous — lorsqu'à Turin, naguères,
Frédéric Barberousse, effrayant dans les guerres,
Accueillit Bérenger de Provence (escorté
De troubadours chantant la paix et la beauté)
Notre grand empereur d'Arles, lui, Barberousse,
Cet aigle, devenu rossignol à voix douce,
Fit en bon provençal un beau dizain d'amour :

Platz mi cavalier Francés,
E la donna Catalana,
Et l'onror del ginoes,
Et la cort de Castellanna,
Lo cantar provensales.

Acclamations.

E la danza Trevizana,
E lo corps aragones,
E la perla Juliana,
Las mans e caras d'anglés.
Et la donzel de Thuscana.

Au nom de Barberousse, empereur troubadour,
Sonnez, trompes ! et que chacun se réjouisse !
Et toi, héraut du Gai Savoir, ouvre la lice !

TOUS

Vivat pour Cabestaing !

RAYMOND, assis près de Bérengère.

De quel air glorieux,
Sur toute l'assemblée il promène ses yeux !

ALICE

Bien parlé, — Cabestaing !

RAYMOND, bas.

Comme elle prend l'amorce !

A Bérengère, gracieux.

Et vous, qu'aimez-vous mieux, la parole ou la force,
Princesse ?

BÉRENGÈRE, désignant Cabestaing.

Moi, seigneur, je hais cet homme-ci.

RAYMOND, bas, d'un air d'intelligence.

Je sais.

BÉRENGÈRE, étonnée d'abord.

Ah? — Vengez-moi!

RAYMOND, bas.

J'y travaille.

BÉRENGÈRE

Merci.

CABESTAING, au héraut qui s'apprête à ouvrir la lice.

Attends, héraut.

A toute l'assemblée.

Il faut d'abord nommer la reine
Qui donnera les prix, de sa main souveraine.

RAYMOND

Son rang doit désigner la princesse des Baux.

CABESTAING

Je reconnais ses droits, — qui sont ses yeux fort beaux
Et ses très beaux cheveux, — mais, de par notre charte,
Le rang ne compte guère, un jour de Sainte-Marthe.

BÉRENGÈRE, haut, avec un âpreté jalouse.

Et comme Cabestaing doit être le vainqueur,
Qu'on nomme Alice ! Elle est déjà reine en son cœur.

ALICE

Reine, ici ! Moi ! Jamais !

Désignant sa sœur.

Agnès ?

AGNÈS

Moi, ma mignonne !

Non, jamais !

RAYMOND, après avoir écouté Bérengère qui lui a parlé bas.

A Bérengère.

Vous avez raison.

A Alice.

Dieu me pardonne,
Madame ! ces retards nous font périr d'ennui.
Acceptez d'être reine, au moins pour aujourd'hui.
Placez-vous sous le dais...

Il la conduit sous le dais, puis désignant le héraut :

Et que ce bouffon parle !

A Bertrand.

...Mettre un tabart sur un bouvier des marais d'Arle !

Sur le tabart du héraut est peinte la tarasque. On y voit aussi des violes, des luths, etc., richement brodés.

LE HÉRAUT, criant.

Trois tenants paraîtront dans ce noble tournoi,
Défiant à chanter tout venant, fût-il roi
Ou prince, et serait-il varlet ou simple rustre !
Et c'est d'abord Folquet de Marseille, homme illustre.

Folquet entre dans la lice et salue au milieu des acclamations.

TOUS, criant.

Folquet !

RAYMOND, à Bertrand, avec mépris.

Fils d'un marchand génois !

BERTRAND

Mais familier

Du comte de Provence et de Richard Premier
D'Angleterre.

LE HÉRAUT, criant.

Rambaud de Vaqueiras !

RAYMOND, à Bertrand.

Son père,
Le chevalier Peyrols, et lui, — faisaient la paire :
Ce Peyrols était fou...

BERTRAND

Mais Guillaume des Baux,
Mon fils, l'aime beaucoup ; d'ailleurs ses vers sont beaux
*Rambaud de Vaqueiras entre dans la lice et salue
le public, qui l'acclame.*

LE HÉRAUT, criant.

Il fut fait chevalier par le prince d'Orange.

BERTRAND, à Raymond.

Je n'ai pu dire rien de mieux à sa louange.

LE HÉRAUT, criant.

Le noble Cabestaing ! Le chanteur au grand cœur !

BÉRENGÈRE, à Raymond.

Votre femme déjà sourit à son vainqueur.

RAYMOND

Patience; tout vient en son temps, peine et joie.

LE HÉRAUT, criant

Les prix sont : un luth d'or, une écharpe de soie
Aux couleurs de la dame aimée... Outre ces prix,
Le vainqueur aura trois baisers — qui seront pris
Aux lèvres de la reine!...

Acclamations.

Et maintenant, largesse!

Dames et chevaliers, largesse!

*On lui lance des pièces de monnaie, qu'il ramasse
avec vivacité, en bousculant les varlets qui le
veulent aider.*

RAYMOND

Par la messe!

C'est se moquer de l'ordre entier des chevaliers!

BÉRENGÈRE

On passe quelque chose aux bouffons familiers.

Folquet s'avance au milieu de la lice, au pied du trône où est assise la reine des Jeux.

FOLQUET, récitant.

LA COMPLAINTÉ DU MENDIANT

Deux barons avec leur escorte,
 Dans la grand'salle du palais,
 Buvaient à larges gobelets.
 Tout à coup, on frappe à la porte...

— « Ouvrez ! » On vit entrer, mourant de faim, de froid,
 De soif, — un mendiant jeune et beau comme un roi.

— « Ayez pitié de ma misère,
 « Seigneurs, — au nom de Jésus-Christ ! »
 Il tend les bras, mais chacun rit...
 — « Manant, que la fièvre te serre !

Tiens ! bois ! » Le mendiant reçut, avec l'affront,
 Un gobelet pesant qui fit saigner son front.

Est-ce là ce que Christ enseigne ?
 On le frappe à coups d'escabeaux ;

Sous ses haillons, mis en lambeaux,
Voici sa pauvre chair qui saigne...

« Qui t'a fait si hardi d'entrer chez nous ? » — « Le froid,
La faim, la soif ! » Heureux qui prie, heureux qui croit.

Alors, le mendiant, tout pâle,
Jaillissant nu de ses haillons,
Parut en croix, ceint de rayons,
Contre le mur de la grand'salle...

Et tous, dans ce palais qui sembla tout en feu,
Connurent qu'ils avaient crucifié leur Dieu !

Longue rumeur. Le héraut fait rétablir le silence.

ROGER

Bien dit, Folquet !

LE CHAPELAIN

On voit qu'il sait la langue grecque
Et la latine ! Il a parlé comme un évêque.

VOIX, dans l'assemblée.

Qu'on le tonsure ! Il a le nez d'un cardinal !

RAYMOND, à Bertrand.

Prince, qu'en dites-vous ?

BERTRAND

Vraiment, ce n'est pas mal

BÉRENGÈRE

Pour les femmes, vers sans amour ont peu de charmes.

RAYMOND

Ces gens de lyre ont le mépris des hommes d'armes !
Son lai montre un bien grand mépris pour deux barons !
Il n'aura pas le prix !

BERTRAND

On verra.

RAYMOND

Nous verrons.

LE CHAPELAIN

Les vers ne sont pas bons, mais son histoire est bonne.

LE HÉRAUT

Qui tient contre Folquet ?

UNE VOIX, dans l'assemblée.

Le chapelain !

LE CHAPELAIN

Personne !

RAMBAUD, récitant.

LA COMPLAINTÉ DU SIRE ROGER DE BEAUVOIR

Messire Roger de Beauvoir
Part pour la Croisade. — « Au revoir,
« Ma mère ; et songez que ma femme
« Est toute jeunette, pauvre âme !
« Je vous la recommande bien.
« J'entends qu'elle ne fasse rien ;
« Et j'exige de vous promesse
« De ne l'envoyer qu'à la messe.
« C'est une enfant, prenez-en soin,
« Adieu ! »

Mais Roger n'est pas loin,
Que sa mère a crié : — « Carogne !
« J'entends le cochonnier qui grogne. »
« Va remplir l'auge avec les seaux !
« Puis, tu garderas les pourceaux ! »

La pastoure est sur la montagne
Avec sa peine pour compagne...

— « O mon Roger, mon doux amour,
« Ne verrai-je pas ton retour ?
« Elle est bien méchante, ta mère !
« Mes pleurs m'ont fait la bouche amère,
« Depuis sept ans, mon ami cher,
« Que vous êtes delà la mer. »

Roger, là-bas, en Palestine,
Retient son cheval qui piétine :

— « On dirait, par delà les flots,
« Que ma femme pleure à sanglots?...
« Allons-y, mon page!... »

— « Oui, mon maître. »

— « Crois-tu qu'on va me reconnaître ?
« En sept ans, j'ai dû bien changer... »

— « Que voulez-vous, noble étranger ? »

Il répond à sa mère : — « Vite !
« A boire, à manger ! puis — le gîte ! »
Vide son verre et le remplit :

— « Vais-je coucher seul, dans ce lit ? »

— « Non, si vous voulez ma pastoure ? »

— « J'en veux ! » Et d'un bras, il l'entoure,
L'attire à lui, la baise au cou.

Mais elle échappe tout à coup,
Et, faute de le reconnaître,
Elle s'élance à la fenêtre,
Et crie au ciel, au ciel tout noir :
— « O mon doux Roger de Beauvoir,
« Si loin, là-bas, en Terre Sainte,

« Vous n'entendrez donc pas ma plainte ?
« Mon Roger, tu ne vois donc pas
« Que ta femme te tend les bras ?
« N'entends-tu pas comme elle pleure ?
« Oh ! reviens... avant que je meure ! »

— « Regardez cet anneau déré ;
Je suis l'ami tant désiré ! »

Avant que le jour ne paraisse,
Aux yeux de sa mère il se dresse :
— « Mère, reconnaissez ma voix !
« Vous méritez la hart cent fois,
« Mais je vous épargne la corde :
« Vous serez — par miséricorde, —
« Murée, avec un ciment dur,
« Sous l'aqueduc au double mur,
« Et là, vous aurez sur la tête
« L'eau qui court et gronde en tempête...
« Vous entendrez, pour châtiment,
« L'eau qui pleure éternellement ! »

RAYMOND

Je vous dis qu'il aura le luth d'or et l'écharpe.

BÉRENGÈRE

Rambaud de Vaqueiras est bon toucheur de harpe,
Mais il fait mal les vers.

BERTRAND

Cela m'a paru beau.

LE CHAPELAIN

Ça finit mal.

RAYMOND

Avec l'aqueduc pour tombeau,
La vieille aura pourtant mieux qu'elle ne mérite.

LE CHAPELAIN

Oui, mais en poésie, il sied que l'on évite
De faire châtier les mères par les fils.

RAYMOND, haussant les épaules.

Vous prenez les conseils de votre crucifix !...
Quand on porte une dague, on pense d'autre sorte :

J'aime, moi, la façon dont cette vieille est morte !
Il me plait fort qu'on ait muré son corps vivant !

LE HÉRAUT, criant.

Qui tient contre Rambaud ?

UNE VOIX, dans l'assemblée.

Personne.

LE HÉRAUT, criant.

Le suivant :

Cabestaing !

Acclamations.

RAYMOND, bas à Bérengère.

Votre ami, madame Bérengère !

On dit que vous l'aimiez... à mort ?

BÉRENGÈRE

On exagère !

LA FOULE

Vivat pour Cabestaing !

LE PRINCE D'ORANGE

Un fameux troubadour !

UNE VOIX, dans la foule.

Écoutons!

*Lionarde se met tout près de Cabestaing et l'écoute,
la main en cornet contre son oreille.*

CABESTAING, récitant.

LE LION DE GEOFFROY DE LA TOUR...

« ... Écoutez ma chanson, dames et damoiselles.

« Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes

LE PRINCE D'ORANGE

Combien de fois déjà nous l'a-t-il répété,
Ce refrain-là ?

LE CHAPELAIN

C'est comme un *Benedicite*.

CABESTAING, récitant.

Geoffroy chevauche en Palestine.
Il rencontre un lion blessé
Qui, par un dragon enlacé,
Se tordait, tombé sur l'échine.

Le lion crie : « A moi, Geoffroy ! »
Geoffroy sur le dragon s'élançe,
Et, du premier coup de sa lance,
L'a tué, — sans montrer d'effroi.

— « Beau lion, rejoins ta lionne ! »
Mais le lion l'ayant suivi :
« Je servirai qui m'a servi,
« Beau chevalier ! — ta lance est bonne ! »

C'étaient deux vaillants au grand cœur :
La bête, en plus d'une bataille,
De maints coups d'estoc et de taille
Sauva son chevalier vainqueur.

— « Beau lion, ma patrie est douce ;
« J'y retourne, adieu... » dit Geoffroy.
Le lion rugit : — « Attends-moi ! »
Mais, du navire, on le repousse.

Alors — il bondit dans les flots...
... Tout le jour, il suivra la voile ;
Dans la nuit, pour unique étoile,
Il a le feu des matelots.

Son rugissement d'espérance
Fait pleurer le bon chevalier,
Mais déjà le vent régulier
A conduit la nef jusqu'en France !

Et le lion nage — en pleurant —
Devant l'horizon solitaire...

Il n'a jamais revu la terre...

La mer est vaste — et le ciel grand.

*Cabestaing domine de la voix et du geste la rumeur
d'enthousiasme de l'auditoire — et continue ainsi :*

Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...

Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !

J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon cœur

Et c'est nourrir vos cœurs que de vous nourrir d'elles.

Les chevaliers qui vont contre les infidèles,

S'ils mangent de mon cœur, reviendront en vainqueurs.

Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs serviles ;

Qui mange de mon cœur saura prendre des villes

Et conquérir le ciel et conquérir les cœurs !

Dans mes chansons, mon cœur bat d'une force étrange ;

Le plus lâche sera valeureux, s'il en mange ;

Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cœur!...

Écoutez mes chansons, dames et damoiselles...

Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !

Grand tumulte d'enthousiasme dans l'assemblée.

VOIX DIVERSES

Vivat pour Cabestaing, le poète au grand cœur !

Vivat, Cœur-de-lion !... Oui ! c'est lui le vainqueur!...

Folquet ! — Non, Cabestaing ! à lui le prix ! Victoire !

RAYMOND

Gueulent-ils ! On dirait des moines après boire.

BERTRAND

Nous les mettrons d'accord aisément.

RAYMOND

Sur quel nom ?

Sur Vaqueiras, j'espère ?

LE CHAPELAIN

Oh ! sur Folquet !

VOIX DIVERSES

Non ! non !

Vaqueiras ! — Cabestaing ! — Laissez parler Orange !
Il s'y connaît ! Dès qu'il s'explique, tout s'arrange.

BERTRAND, se levant.

Puisse mon jugement vous mettre tous d'accord.
Les trois poèmes sont bien faits, tous plaisent fort ;
Le tien, pourtant, serait mieux en place à l'église,
Folquet ! — Quant au second, qui montre ta maîtrise,
Rambaud, — il donne en style un peu trop familier,
Un cœur bien lâche à la mère d'un chevalier.

A Cabestaing.

Mais le tien, maître, échappe à critique pareille
Tous les mots, dont chacun sonne juste à l'oreille,

Exaltent dans nos cœurs la vaillance et l'amour!...

Acclamations.

Donc, le luth et l'écharpe — à toi, fier troubadour,
Et le triple baiser aux lèvres de la dame...

Voilà mon jugement, et si quelqu'un le blâme,
Il peut parler, selon la règle de nos jeux.

TOUS

Bien jugé!

RAYMOND, s'élançant avec violence dans la lice.

Permettez!... Geoffroy-le-Courageux
Ne laissa point son beau lion en Terre Sainte,
Et mon chanteur nous a fait voir en sa complainte
Non pas un lion, roi des déserts, mais un chien
D'aveugle, — que Geoffroy quitte en mauvais chrétien!
... Son lion n'est qu'un veau marin! — et qui se noie!

TOUS, VOIX DIVERSES

Oh! oh! Très bien! Non! Si!

RAYMOND

Je ferai votre joie,
En disant vérité sur Geoffroy de la Tour :

Rumeurs et mouvements d'attention.

Sa femme le trompait pour un beau troubadour...

En arrivant, suivi du grand lion fidèle,
 Chez la dame, — il trouva son amant trop près d'elle :
 — « Un serpent te mangeait, je t'en rendis vainqueur,
 Lion!... En voici deux qui me rongent le cœur!
 A moi, lion! » — Le grand fauve tua la femme,
 L'amant, — et dévora vivant leur cœur infâme.
 Voilà!

Rumeurs de protestation dans la foule.

BERTRAND

Votre récit ne vaut pas, à mes yeux,
 Celui de Cabestaing, dix fois plus merveilleux!

TOUS

Cabestaing! Cabestaing!

RAYMOND, à Bertrand.

Pas lui!

BERTRAND

Qui donc?

RAYMOND

Tout autre!

BÉRENGÈRE, bas à Raymond.

Son triomphe assuré fera pourtant le vôtre.

Le prix est un baiser... songez donc à cela !
 Et lorsqu'il lui tendra son front, observez-la :
 Vous verrez, aux pâleurs de son joli visage,
 Votre malheur.

Elle rit.

RAYMOND

Cordieu ! votre conseil est sage.

TOUS

Le vainqueur ! le vainqueur !

BERTRAND

Cabestaing !

LA FOULE

Cabestaing !

*Cabestaing se dirige vers le trône où est assise
 Alice. Les trompettes sonnent.*

BÉRENGÈRE

Vous allez voir pâlir les roses de son teint !
 La pudique, au toucher d'une lèvre qu'elle aime,
 Devient rose, — tandis qu'en sa terreur extrême
 La coupable est toujours pâle... ayez l'œil sur eux !

LE HÉRAUT

Honneur aux dames ! joie aux troubadours heureux !
Honneur à Cabestaing ! A notre haute dame !

BÉRENGÈRE, à Raymond, tandis qu'Alice donne
au vainqueur le baiser du triomphe.

Elle pâlit... longtemps !

RAYMOND

Je le vois, sur mon âme !

TOUS

Vive le Roi ! Vive la Reine !

BÉRENGÈRE

Entendez-vous ?

On croit voir, sous un dais de noce, deux époux !

*Elle offre à Cabestaing l'écharpe et le luth doré,
qu'un page lui a présentés sur un coussin.*

BERTRAND, au héraut.

Ferme le ban !

Rageusement.

Il est temps que cela finisse !

Sonneries finales. Lionarde vient parler bas à Raymond.

A Lionarde, avec impatience.

Quoi ?

LIONARDE, criant.

Des Égyptiens, dans la cour de l'office,
Viennent d'entrer. Ils ont un singe, un grand ours noir,
Et divers animaux forts curieux à voir...

Bas.

Laissons les amants seuls... Sois tranquille... Je veille.

RAYMOND

Viens ça, héraut.

Il lui donne des instructions à voix basse.

LE HÉRAUT, criant.

Qui veut connaître une merveille
Me suive ! Nous allons ouvrir un autre jeu !

RAYMOND, à Bertrand et à Bérengère.

Suivez-moi !

BERTRAND

Qu'est-ce donc ?

BÉRENGÈRE

Allons voir !

ROGER, près de sortir.

Cornedieu !

J'entends grogner un ours et grincer des macaques !

UN ENFANT, battant des mains.

Des animaux conduits par des Egyptiaques !

Vivat !

*A ce cri, ceux mêmes qui entourent de près
Alice et Cabestaing se précipitent vers la sortie.*

FOLQUET, à Vaqueiras.

La foule est bête et préfère toujours

Aux divins chants d'Orpheus le grognement des ours ;

Personne n'aime, au fond, nos pacifiques luttes.

RAMBAUD, à Folquet.

Les combats de taureaux leur plaisent mieux.

FOLQUET

Des brutes !

*Tout le monde sort en tumulte. — Alice et Cabes-
taing demeurent seuls.*

SCÈNE III

ALICE, CABESTAING

ALICE

Ma royauté d'une heure est bien vite en oubli !
Tôt fané, le bouquet que vous m'avez cueilli...
Ils nous ont préféré des bateleurs de foire,
Doux Guillaume !

CABESTAING

Et voilà ce que c'est que la gloire !
... Rejoignons-les.

ALICE, elle tient un sceptre de fleurs.

Non pas. Je hais ces montreurs d'ours.
Leur jeu grossier finit très mal presque toujours.
Que nos valets soient négligents de poésie,
Soit ! Mais que des seigneurs, faits pour la courtoisie,

Vers ces bohémiens se ruent en curieux,
 Et qu'ils fassent d'un singe un régal pour leurs yeux,
 — Bertrand même, sans rien dire, a quitté la place ! —
 Je ne puis pardonner tant de mauvaise grâce.
 Je les attends sur mon trône, et, reine d'un jour,
 Je veux les châtier du sceptre, à leur retour.

CABESTAING

Non, ma reine s'abuse et n'est point dédaignée :
 Ni dames ni seigneurs ne vous ont oubliée...
 Mais tous, respectueux devant le dieu des vers,
 Ils nous ont laissés seuls, ô Dame que je sers,
 Afin que je vous puisse ouvrir toute mon âme.
 Comme c'est, aujourd'hui, presque mon droit, madame.

ALICE

Parlez donc, roi d'un jour ! beau poète vainqueur !...
 Mais on dit Bérengère au fond de votre cœur,
 Comme une Sainte-Marthe au creux d'un oratoire ?

CABESTAING

Vous l'a-t-on dit vraiment, et pourriez-vous le croire,
 madame ? — Bérengère a de beaux yeux, mais verts
 et glauques, comme en ont les œgipans pervers...

J'ai pu brûler l'encens, la myrrhe, en sa chapelle,
Mais c'est avec chagrin que je me le rappelle.
Je lui voulus offrir, étant adolescent,
Un amour jeune et chaud mais pur comme mon sang ;
Je ne lui demandais, comme c'est notre usage,
Qu'un regard de ses yeux, un sourire au passage,
Ou quelquefois peut-être un fugitif baiser
Qui réchauffe un bon cœur d'enfant sans l'embraser...
C'est d'un léger parfum, d'une caresse brève,
Que nous autres, chanteurs, nous composons le rêve,
Ce bien subtil qui va, dans nos vers dispersé,
Charmer le monde — heureux comme un enfant bercé.
Elle n'a pas compris, ô madame ma reine !
Elle a voulu... Mais non !... Que mon cœur a de peine.
Et si vous m'en pouviez guérir, le feriez-vous ?
Votre féal sujet le demande à genoux !

ALICE

Que voulez-vous de moi ?

CABESTAING

Rien qu'un conseil, madame

ALICE

Parlez donc.

CABESTAING

Tout mon cœur brûle de chaste flamme
Pour un être parfait, charmant, plein de vertu,
Mais la timidité tient mon cœur combattu...
J'ai peur de sa colère ou peur d'un froid sourire...
Dois-je mourir enfin, plutôt que le lui dire?

ALICE

Non, Guilhem... Quand on aime ainsi, d'un cœur si pur,
On peut tout avouer fièrement, sois-en sûr.
Si ta dame a le cœur assez haut pour t'entendre,
Plutôt que de mourir, dis-lui ton amour tendre.
Dis lui de t'accorder tout au moins sa merci...
Tiens, hier encor, ma sœur Agnès parlait ainsi :
« Cabestaing?... ah ! si Dieu voulait que je lui plusse ! »
Vidal ne sert-il pas la comtesse Saluce
Et Gaucelin Faidit celle de Ventadour?
La comtesse Burlat aime Marveil — d'amour ;
Folquet même, a séduit Madame de Marseille ;
Parle à ta dame... et c'est moi qui te le conseille.

CABESTAING

Prenez donc en pitié votre amoureux fervent
Qui ne veut plus mourir, mais vivre en vous servant !

ALICE, lui posant la main sur le front.

Soyez le bienvenu, le bien trouvé, poète !
Un doux génie est là, dans ton cœur et ta tête,
Beau chanteur ! — Je t'exhorte à devenir encor,
Toujours meilleur ! Et que tes rimes sonnent d'or
Comme ton cœur. Ton cœur est grand, qu'il soit sublime
Je te retiens pour chevalier, et je t'estime
En t'aimant, et je veux que Dieu, qui nous entend,
Fasse ta vie heureuse et ton nom éclatant.

CABESTAING

Je me lève plus fort, par la grâce d'un charme,
Et plus fier mille fois qu'un chevalier qu'on arme !

Rumeurs violentes au dehors.

VOIX DE LA FOULE au dehors.

Hou ! hou ! lâche-le donc !

SCENE IV

LES MÊMES, LIONARDE

LIONARDE, s'élançant vers Cabestaing.

C'est un bohémien

Qu'un ours démuselé ronge un peu ! Ce n'est rien !

CABESTAING, tirant l'épée hors du fourreau.

J'y cours !

Il sort en courant.

SCÈNE V

ALICE, LIONARDE

ALICE

Que faisais-tu dans ce coin sombre, vieille?

LIONARDE, feignant de ne pas entendre.

Mais oui, c'est un beau jour! Vous parlez? J'ai l'oreille
Un peu dure...

LA FOULE, au dehors.

Hou! Hou!

SCÈNE VI

ALICE, LIONARDE, RAYMOND

RAYMOND, entrant violemment.

Mais à quoi songez-vous donc,
Alice, loin de tous, en si grand abandon ?

ALICE

Je n'aime pas ces jeux de sang et de colère.

RAYMOND

Oui, les jeux sans péril ont, seuls, don de vous plaire !

Il se met à rire.

Ah ! ah ! figurez-vous qu'un de ces vagabonds
Faisait danser un ours... L'ours danse à petits bonds...
L'homme tenait au poing la laisse qui s'attache
Au nez de l'ours. Soudain, l'ours tire. L'anneau lâche

Son nez fendu qui saigne, et l'animal grondant
Court à l'homme et lui tranche un bras d'un coup de dent

Il s'arrête un instant pour rire à son aise.

Nous étions au balcon, loin de la populace,
Quant tout à coup j'entends un long cri : « Place ! Place !
Or c'était Cabestaing, votre valet et roi,
Qui, glaive au poing, courait, comme un nouveau Geoffroi
Attaquer ce dragon comique : un ours de foire !
C'est fort beau ! Le gaillard va se couvrir de gloire !
Reine, qu'en pensez-vous ? Ce trait vous charme-t-il ?

ALICE

Je pense qu'on fait bien, avec ou sans péril,
De clore un jeu pareil. C'est tout ce que je pense.

SCÈNE VII

ALICE, LIONARDE, RAYMOND, AGNES, CABESTAING,
BOHÉMIENS, FOULE

*Cabestaing porté en triomphe par tous les Bohémiens
et suivi d'une foule. Des Bohémiens frappent des
tambours moresques. D'autres soufflent dans des
flûtes.*

VOIX DIVERSES

Vivat ! Vive le roi !

RAYMOND, avec mépris, à Alice.

Voilà sa récompense :

Sur des dos de païens, le roi des troubadeurs !

VOIX DIVERSES

Il a muselé l'ours ! Il a muselé l'ours !

Vivat !

AGNÈS, courant à Alice.

Figure-toi ! ce fauve était en rage...

ALICE

C'est peu, pour étonner un enfant de courage.

Elles sortent ensemble. La foule s'éloigne, suivant le triomphe de Cabestaing qui rit, en saluant de l'épée.

Lionarde et Raymond restent seuls.

SCÈNE VIII

LIONARDE, RAYMOND

LIONARDE

Ils se sont dit des mots très doux... pas les premiers.

RAYMOND, suivant des yeux la sortie
de Cabestaing.

Ah !

LIONARDE

J'ai vu s'enlacer les becs des deux ramiers !

RAYMOND

Ah ! ah !

LIONARDE

Mais ne crains pas qu'aucun des deux m'échappe :
Je fus chatte et je sais comme un oiseau se happe.

RAYMOND

Ainsi, tu les as vus?... Qu'as-tu fait cette nuit ?

LIONARDE

Dans les noirs corridors, j'errais seule et sans bruit...

RAYMOND, impatienté.

Tu les as vus ?

LIONARDE

Eh ! non, les chambres étaient closes !
Mais du moins, dans leur cœur, j'ai su voir bien des choses.
J'ai su voir leur désir, leur regret d'amoureux...
Ils n'ont plus qu'une porte ou qu'un mur faible entr'eux.
Une porte n'est rien à pousser, lorsqu'on aime,
Et déjà leur pensée a percé le mur même !
J'ai déjà vu souvent les murailles s'ouvrir ;
Je sais que les amants n'ont pas peur de mourir
Et que rien ne pourrait forcer la mer sauvage
A s'arrêter — avant de baiser le rivage...
Cela n'est-il pas clair ? Ne me comprends-tu pas ?
Dois-je dire tout haut ce qu'ils veulent tout bas ?

RAYMOND, de plus en plus irrité

Les as-tu vus ?

LIONARDE

Au lit ? Eh ! non !... mais patience !

Car je prétends t'aider de toute ma science...

La chose est assurée, et, si tu veux la voir,

Je te la montrerai... du moins dans un miroir.

Tu les verras pressés, mêlés, tordus, tout comme

S'ils ne faisaient qu'un seul serpent, la femme et l'homme !

RAYMOND, hors de lui, grinçant des dents, dardant son regard
sur Alice et Cabestaing qui reviennent.

Je vois deux fous !

LIONARDE, à elle-même.

Et moi, je vois un ours qui mord

Et ronge à plein museau l'ennemi déjà mort !

*Raymond sort au moment où Cabestaing paraît,
toujours porté en triomphe par les Bohémiens.
Folquet, Rambaud, Alice le suivent.*

LA FOULE, chantant.

Qui gagna la joute ?

Guillaume au grand cœur ;

Dans toutes les luttes

C'est lui le vainqueur.

RAMBAUD, gaïment.

Il a muselé l'ours ; il a gagné la joute ;
Vive le Roi !

FOLQUET, de même.

Le Roi veut parler, qu'on l'écoute.

SCÈNE IX

LIONARDE, ALICE, CABESTAING, LES BOHÉMIENS,
FOLQUET, RAMBAUD

CABESTAING

Je n'ai qu'un mot à dire : assez de ce jeu-là !

*Il saute à terre. Les pages et les varlets entourent
Lionarde et s'amusent d'elle. — On la huc.*

LES VARLETS

Hou ! hou ! la vieille !

UN PAGE

Elle est jolie ! Enlevons-la !

Mettons-la sur le trône !

*On assied Lionarde sur le trône et on lui met entre
les mains une quenouille.*

LIONARDE, pendant qu'on l'installe sur le trône.

Eh ! oui, je veux bien ! Faites !
Tous les jours ne sont pas pour vous des jours de fête !

LES VARLETS

Vive la Reine !

Quatre hommes soulèvent Lionarde assise sur le trône.

LIONARDE

Fous ! Amusez-vous ! Riez !
Ce palais est à moi plus que vous ne croyez.
Je suis reine, coquins, d'un bel et bon royaume !
Et voici ma vassale et mon chanteur Guillaume !
Allons, soufflez, rampez, geignez, — courbés sous moi !..

CABESTAING

Elle est reine, pardieu ! comme le diable est roi !

On emporte Lionarde en triomphe grotesque au milieu des rires et des huées. — Elle fait à Cabestaing des gestes de menace.

LIONARDE, chantant.

Il vous viendra des ailes,
Si vous mangez mon cœur.

On lui répond par de nouvelles huées et de nouveaux rires. Elle disparaît, suivie des bohémiens, des pages et d'une partie de la foule.

SCÈNE X

ALICE, CABESTAING, RAMBAUD, FOLQUET, LE HÉRAUT,
suivi de SOLDATS et de PAGES, TAMBOURINAIRES, PEUPLE.

LE HÉRAUT, s'adressant à Alice et à Cabestaing.

Que vos deux majestés daignent, suivant l'usage,
Se placer sous le dais, pour recevoir l'hommage
Qui les attend dans la grand' salle du festin.

RAMBAUD

Vive la reine Alice !

LA FOULE

Et le roi Cabestaing !

*Le cortège se met cérémonieusement en marche,
accompagné de tambourins et de fifres qui jouent
l'air des Targaires (joueurs).*

LES PAGES, chantant.

Qui gagna la joute ?
Guillaume au grand cœur !
Dans toutes les luttes,
C'est lui le vainqueur !



ACTE III

LES DANSES DE LA TARASQUE

ACTE III

LES DANSES DE LA TARASQUE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LIONARDE, BÉRENGÈRE

LIONARDE

Vous avez fait semblant de ne pas me connaître ?
Inutile à présent ; — j'ai tout dit à mon maître,
J'en conviens, et d'ailleurs vous l'avez deviné...
Vous l'aimez donc toujours, ce jouvenceau damné ?

BÉRENGÈRE

C'est par toi que je l'ai perdu, vieille idolâtre !

LIONARDE

Eh ! c'est un poison doux mais fort que la vérate !
Quand il fait double effet, — et le cas est commun —
Tout va bien, mais souvent deux effets n'en font qu'un,
Fort méchant et fort laid, qu'on appelle la fièvre !
Vous avez vu comment cela vous tord la lèvre,
La secoue et la crispe en un rictus de chien
Que l'on peut appeler aussi sardonien...

BÉRENGÈRE

Assez, vieille ! ... Mais puisqu'on ne t'a point pendue,
Peux-tu rendre à mon cœur la paix qu'il a perdue ?

LIONARDE

Oui-dà !

BÉRENGÈRE, menaçante.

... Si tu touchais un seul de ses cheveux...

LIONARDE

Ah ! bah ? — mais soit ; vous plaire est tout ce que je veux
Je vois ce qu'il vous faut.

BÉRENGÈRE

Quoi ?

LIONARDE

Par de certains charmes,
Je peux le faire un jour se tordre dans les larmes
A tes pieds, — et vers toi, tendre, avec ses beaux bras,
Un désir insensé... que tu mépriseras !

BÉRENGÈRE

Si tu peux me montrer cela, je te pardonne.

LIONARDE

C'est très facile. On fait (la recette est fort bonne
Pour envoûter les cœurs que l'on veut rendre fous)
Avec un mou de veau bouillir un cent de clous ;
Et quand les clous dansants, gais dans l'eau qui sanglote,
Tous piqués sur la chair, ne font qu'une pelote,
L'amour se fixe au cœur qu'on veut à sa merci.

BÉRENGÈRE

Va donc...

LIONARDE, regardant Cabestaing qui entre.

Mais essayez vos moyens... Le voici.

Elle se retire.

SCÈNE II

BÉRENGÈRE, CABESTAING

Cabestaing entre, lisant un manuscrit; il ne s'aperçoit de la présence de Bérengère que lorsqu'il ne peut plus la fuir.

BÉRENGÈRE

Vos yeux me verront-ils aujourd'hui sans colère,
Cabestaing? Puis-je vous parler sans vous déplaire?

CABESTAING

Je ne sais pas haïr.

BÉRANGÈRE

Hélas! aimer non plus!

... Oublierez-vous jamais comment je vous déplus?
... Je n'ai plus de fierté, vous le voyez... Moi, j'aime.

CABESTAING

Est-ce vous que j'entends, ô princesse ?

BÉRENGÈRE

Moi-même.

Je t'ai fait bien du mal sans le vouloir... pardon.

CABESTAING

Vous voulez remuer cette cendre ? à quoi bon !

BÉRENGÈRE

Non. Seulement je veux que ton grand cœur s'explique
Et ne pas me laisser accuser sans réplique.

Suis-je donc si coupable, ingrat ? mais je t'aimais !

Tes lèvres de mes yeux ne s'approchaient jamais ;

Jamais je n'ai senti ton souffle sur ma bouche.

Je pâlis cependant dès que ma main te touche,

Et quand ton vêtement me frôle, je frémis.

Pourquoi donc ne pas être amants, étant amis ?

Je crus qu'un philtre heureux éveillerait ton âme

Sur un secret... qu'on doit garder lorsqu'on est femme...

Voilà ma seule faute — et, dans un jour fatal,

Moi qui veux seulement ton bien, je t'ai fait mal !

Pardon... Pardonne-moi ces larmes dont j'ai honte,

Mais de mes lâchetés je ne fais plus le compte,

Et... puisque tu sais tout... rien ne m'arrête plus
 Je t'aime... parle-moi; dis-moi que je te plus,
 Et que le seul respect t'éloignait de mes lèvres,
 Pendant que je brûlais... grand Dieu! de quelles fièvres!
 Dis-moi que celle à qui, fuyant ma noble cour,
 Tu vins offrir ta grâce et tes beaux vers d'amour,
 N'aura jamais de toi plus que je n'eus moi-même...
 Je ne veux pas qu'une autre... Oh! tiens, vois-tu, je t'aime
 ... Alors, je vais te dire...

*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, puis,
 d'une voix basse :*

On te soupçonne ici.

Castelnau n'est pas homme à t'accorder merci.
 Un moment, j'ai moi-même, en princesse outragée,
 Conçu, rêvé, chéri l'espoir d'être vengée,
 Mais ce mauvais désir n'a flambé qu'un instant...
 Viens, je suis veuve, libre... et ma maison t'attend.
 Là, mari ni valet, personne qui t'épie...
 Viens!

CABESTAING

C'est parler d'amour d'une manière impie,
 Madame, et m'offenser encor, plus què jamais!
 Puisque je dois tout dire, eh oui! je vous aimais,
 Mais ce fut d'un amour frais, pur, noble, sans tache.

Et vous l'avez tué, tel un lys qu'on arrache.
Certes ! le tendre appel de vos lèvres de chair
Eût bientôt attiré, comme un oiseau de l'air,
Mon désir libre au doux appât de la caresse,
Mais puisque, même ici, votre... bonté... me presse,
Madame, — je dirai qu'il ne vous seyait pas
De chercher un recours si terrible et si bas,
Et d'appeler à vous, par le poison infâme,
Le baiser qui n'est doux que désiré par l'âme...
Dès que je l'eus goûté, votre philtre infernal,
Plus qu'à mon corps, à mon âme il fit un grand mal ;
Je vous vis aussitôt, non plus comme vous êtes,
Belle avec vos façons et vos formes parfaites,
Mais, — dans un songe affreux qui ne me quitte pas, —
Vieille, horrible, terrible, et me tendant les bras !
Et ce n'était plus vous et c'était vous encore !
Vous mêliez la ciguë avec la mandragore,
Vous tendiez le breuvage en me disant : « Aimons, »
Tandis qu'autour de vous grimaçaient les démons...
Oui, vous étiez une autre en demeurant la même !
« Est-ce donc une goule, un vampire, que j'aime, »
Pensais-je ! — Et ce n'est pas ma faute, en vérité,
Si ce songe maudit dans le cœur m'est resté,
Et, sous votre beauté menteuse, qui m'effraye,
Si je vois la hideur de votre forme vraie !

BÉRENGÈRE, avec un emportement qui va jusqu'à la fureur :

Paix, barbare ! — Silence, histrion discourtois !
Je t'ai souri tantôt pour la dernière fois !
Va porter à quelque autre un cœur que je déteste,
Mais dont j'eus les premiers désirs... Qu'elle ait le reste !
Va, je saurai cacher ma honte à tous les yeux,
Mais, crois-moi bien, évite un amour furieux
Et qui se tourne en haine au souffle de ta rage !
... Tiens ! va-t-en !

Elle semble prête à le déchirer.

CABESTAING, très tranquille.

Vous voici sous votre vrai visage !

Il sort.

SCÈNE III

BÉRENGÈRE, LIONARDE

BÉRENGÈRE

Avec quels yeux devins voit-il derrière moi
Cette sorcière, dont j'ai moi-même l'effroi ?

LIONARDE, surgissant à ses côtés.

Eh bien ! madame, eh bien ? faut-il que je compose
Encore un philtre, un bon ?... ou bien tout autre chose ?

BÉRENGÈRE

Il me hait pour toujours, j'en suis sûre à présent...
Oh ! ce mépris glacé sous ce regard luisant,
Quel supplice ! — Et j'ai pu le voir ! j'ai pu l'entendre !
Ce vil jongleur...

LIONARDE

Donnez-le moi.

BÉRENGÈRE

Tu peux le prendre.

LIONARDE

Marché conclu ?

BÉRENGÈRE

Oui.

LIONARDE

Bon...

Un silence. Elle réfléchit.

... Mais c'est bien doux, — la mort.

BÉRENGÈRE, baissant la tête avec découragement.

Mon amour est damné, puisque la haine en sort !

LIONARDE

D'un œuf de coq, il sort toujours une vipère.

Elle réfléchit encore un temps !

Il souffrira... tu peux y compter !

BÉRENGÈRE, relevant la tête.

Je l'espère.

Qu'en feras-tu ?

LIONARDE

Je saurai tendre un piège à loups.

... Mais mon maître est stupide avant d'être jaloux :
Il veut savoir d'abord ce qu'ils vont faire ensemble !
Ça n'est pas difficile à prévoir, il me semble.
Mon maître est scrupuleux : il veut savoir, avant !

D'une voix basse et mystérieuse :

Je conduirai la nef, car je souffle le vent...
Sois tranquille... Déjà, j'ai choisi leur supplice.

BÉRENGÈRE

Tiens-les bien !

LIONARDE

N'ayez peur que l'anguille ne glisse !
J'ai la main bien sablée : ils n'échapperont pas.
J'aspire leurs soupirs, je marche dans leurs pas,
Je suis ombre en leur ombre et j'entends... leur pensée !

BÉRENGÈRE

Fais donc vite !

LIONARDE

Oui, je sais que vous êtes pressée !

BÉRENGÈRE

Après, je remplirai ton escarcelle d'or.

LIONARDE

Bon ! j'aime comme une autre à gonfler mon trésor,
Et tout comme le riche un pauvre entasse et rogne,
Mais surtout je me paie en joie à ma besogne...
La vengeance en enfer vaut tout les paradis.

BÉRENGÈRE

Tu le hais donc ?

LIONARDE, rapprochant son visage de celui de Bérengère.

Je vous hais tous, maîtres maudits !
Ma haine qui vous suit profite de vos haines :
Elle lèche du sang sur vos mains inhumaines...

Bérengère fait un mouvement de dégoût.

Que t'importe, si mes désirs servent les tiens !
Quand tu chasses, vas-tu demander à tes chiens

Si c'est pour toi qu'ils ont pris la bête éventrée ?
Je chasse avec les chiens, comme eux, — pour la curée !

BÉRENGÈRE

Paix !

LIONARDE, apaisée et riant.

Bon signe ! Ta chienne a donné de la voix !

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAYMOND

BÉRENGÈRE, à Raymond qui entre.

Cher seigneur, j'ai connu Lionarde autrefois...
Elle compose un philtre avec un talent rare!

LIONARDE, à Raymond.

Vous verrez, vous verrez ce que je vous prépare!

RAYMOND

Et quoi donc?

LIONARDE, narquoise

Mon secret doit vous plaire à tous deux,
Mais pourrait, — dit trop tôt, — vous paraître hideux :
Satan ne vous a pas engrossés de ses œuvres ;
Vous ne maniez pas comme moi les couleuvres

Ou les crapauds... et puis les morts, qu'il faut laver.
... Mon projet vous plaira... je ne fais qu'en rêver.

*Elle les attire chacun par un bras à sa droite et
à sa gauche, et leur chuchote presque à l'oreille :*

La mort a frolé vos ennemis de ses ailes...
Vos haines n'étant pas toutes les deux femelles,
Mariez-les... Qui sait ? les petits seront beaux.

BÉRENGÈRE, effarée, les quittant tout à coup.

Noble sire, excusez la princesse des Baux.

Elle sort. Lionarde se prend à ricaner.

SCÈNE V

LIONARDE, RAYMOND

RAYMOND

Qu'as-tu dit là, sang-Dieu ! J'ai bien trop d'une femme.

LIONARDE

Mais si vous n'aimez pas la vôtre, par la flamme
De Belzébuth ! — alors, laissons-lui son amant.

RAYMOND

Diabliesse ! as-tu juré d'attiser mon tourment?...
Comment on aime ou non, qu'importe ! je l'ignore !
Parler d'amour, c'est bon aux gratteurs de mandore ;
Ce que je sais, c'est que mes chevaux et mes chiens,
Ma femme et mon gibier, sont miens, ne sont que miens,
Ce sont mes biens à moi, malheur à qui les touche !

LIONARDE

Que j'aimerais baiser chaque mot de ta bouche !
Les doux mots ! Par le diable ils seront entendus !

RAYMOND

Chez moi tous les voleurs de gibier sont pendus,
J'ai dit.

LIONARDE

Et très bien dit ! Or, réglons nos affaires.

Il faut parler (ce sera moi, si tu préfères)
A notre homme. — Hier, ils ont échangé les doux mots...
Ça commence en chansons pour finir en marmots.

RAYMOND

La peste !

*Il lève le poing sur elle ; elle s'écrase en chien
couchant, puis se relève peu à peu à mesure qu'elle
parle.*

LIONARDE

Aborde-le d'un air bien débonnaire,
Bien gentil... ou plutôt de ton air ordinaire...
Puis, brusquement, dis-lui, d'un ton un peu moqueur :
« Vous avez l'air d'avoir quelque misère au cœur,

« Mon beau Guillaume, un mal qui vous ronge, une plaie
Et darde-lui ton œil de faucon... S'il s'effraie,
S'il hésite, s'il tremble, alors tu comprendras
Qu'il l'a déjà tenue — et nue ! — entre deux draps !...
Et pour le châtement des traîtres, sur ma vie,
J'en compte inventer un que le diable m'envie !

RAYMOND

Je vais parler, sur l'heure même, à ce jongleur.

LIONARDE, lui montrant du doigt Cabestaing
qui paraît au fond.

On vient toujours soi-même au-devant du malheur.

Elle sort en chantonnant :

Il vous viendra des ailes
Si vous mangez mon cœur...

SCÈNE VI

RAYMOND, CABESTAING

RAYMOND

Eh bien ?

CABESTAING

Dans un moment, danse de la tarasque,
Messire.

RAYMOND, à part.

Attends, je vais faire sauter ton masque !

Haut.

Bel ami, je vous vois, depuis deux ou trois jours,
Bien triste ? Vous rêvez, je pense, à vos amours.
Or ça, répondez-moi sans hésiter, bien vite,
D'un élan, — car jamais la franchise n'hésite —

... Quel est le nom de la déesse de vos vœux?...
Vite!

CABESTAING, décontenancé.

Messire !...

RAYMOND

Eh! donc, répondez, je le veux!
Vous vous troublez? pardieu, c'est me dire en silence
Et bien trop clairement... Cornebleu!

CABESTAING

Je balance,

Messire...

RAYMOND

Alors, je vous le dirai, moi.

CABESTAING

Seigneur,

Mon cœur n'a rien à vous céler, non, sur l'honneur!

RAYMOND

Tu trembles!

CABESTAING

Non !... Je crains cependant vos reproches ;

La dame est en effet de vos proches... très proches...
Et je l'aime ardemment, seigneur, mais saintement.

RAYMOND, avec éclat.

Ma femme est une gueuse et c'est toi son amant !

CABESTAING

Rien n'est plus faux ! Par Sainte-Marthe, je le jure !

RAYMOND, froidement.

Votre mort à tous deux vengera mon injure.

CABESTAING

Devant la Vierge sainte et tout le paradis,
Vous vous trompez affreusement, je vous le dis...
Mon cœur fier ne connaît ni faiblesse ni crainte,
Mais je tremble d'ouïr blasphémer une sainte !
Son cœur est doux, suave et pur, — tel qu'il paraît.

RAYMOND

Avoue !

CABESTAING, hésitant.

O monseigneur !... Voici donc mon secret...

Un silence.

ongez qu'un indiscret amant se déshonore...

RAYMOND, impérieux.

Dis ton péché.

CABESTAING

Songez qu'elle-même l'ignore!...
Mais s'il faut apaiser mon maître et confesseur,

Avec effort.

Je le dirai... C'est... c'est... Agnès...

RAYMOND, stupéfait.

Ma belle-sœur!...

Il fixe sur Cabestaing un regard terrible.

Si tu me mens, je peux te promettre un supplice...

Un silence.

Tu ne semblais pourtant songer qu'à dame Alice ?

CABESTAING, baissant les yeux.

Seigneur, le plus novice a des ruses d'amant.

RAYMOND, éclatant de rire tout à coup.

Si tu dis vrai, j'en veux rire éternellement !

Ainsi, c'est dame Agnès?... pourquoi non, quand j'y so
... Je le verrai bientôt, si ce n'est qu'un mensonge !

Tu n'es pas assez sot pour mentir au hasard...

Il le regarde de nouveau fixement.

Tu baisserais du moins tes yeux sous mon regard.

Il se met à rire plus fort, d'un rire lourd, et lui frappant sur l'épaule :

C'est plaisant !... Voilà donc, mon cher petit Guillaume,

Ce que le bon Roger tient caché sous son heaume,

Avec un grand plumet d'autruche par dessus !

Ah ! ah ! qui l'aurait dit !... Par monseigneur Jésus,

Par la Vierge et les saints Georges, Michel et Marthe,

Je veux m'en égayer beaucoup, avant qu'il parte !

J'entends qu'il soit mon hôte encor dix ou vingt jours :

Je tiendrai la chandelle au seuil de vos amours !...

Ah ! ah ! laisse-moi rire un peu ; cela soulage !

Et moi qui, tel votre ours d'hier, grognais de rage !

Moi qui venais, sans preuve, en sanglier têtù,

Accuser mon loyal poète et la vertu

D'Alice ! je me vois dans tout mon ridicule :

J'attaquais une mouche avec l'épieu d'Hercule !

Par la messe et le diable, on pourrait rire à moins !

Heureusement, cela s'est passé sans témoins !

CABESTAING, faisant mine de s'éloigner.

Adieu, mon bon seigneur.

RAYMOND, le retenant.

Non pas, non ! Pas encore !
Attends... Comme on connaît les saints on les honore...
Attends-moi là.

Il sort.

Cabestaing s'élançe derrière lui comme pour lui parler, puis s'arrête brusquement, met les bras en croix sur sa poitrine et, les yeux au ciel, il semble prier.

SCÈNE VII

CABESTAING, SEUL.

CABESTAING, priant.

Prenez mon mensonge en pitié,
Seigneur!... Je sens déjà qu'il sera châtié.

*Raymond entre, tenant Agnès par la main ; il lui parle
avec un air de grand contentement et l'amène
ainsi jusqu'auprès de Cabestaing.*

SCÈNE VIII

CABESTAING, RAYMOND, AGNÈS

RAYMOND, à Agnès.

Ma chère, Cabestaing vous le dira lui-même
Parce que tout l'oblige à le dire : il vous aime !
Mais n'ayez peur... ces gens sont des amants très doux,
Chastes, — dont ne saurait prendre ombrage un époux
Digne de ce nom... Moi, ma mission remplie,
Je vous laisse...

Il s'éloigne, se retourne, les regarde, éclate de rire.

C'est fort joyeux !

*Il feint de sortir et demeure un moment caché
derrière les lauriers-roses.*

SCÈNE IX

CABESTAING, AGNÈS

AGNÈS, toute surprise, presque joyeuse.

Quelle folie !

N'avez-vous pas choisi, pour être son servent,
Ma chère sœur Alice ? ou n'est-ce qu'en rêvant ?
Seriez-vous inconstant ?

CABESTAING, attristé et effrayé ; bas :

Madame !... on nous écoute !

AGNÈS

Avec votre cœur droit, qu'est-ce que l'on redoute ?
Mais est-ce à moi vraiment qu'un bienheureux destin
Réservait votre hommage, ô noble Cabestaing ?

CABESTAING

Madame... Pardonnez... Pitié!... ma peine est grande!

AGNÈS

Calmez-vous ! Il n'est rien de vous qu'on appréhende,
Beau sonneur de chansons et doux cueilleur de miel.

CABESTAING, regardant autour d'eux avec inquiétude.

Ah ! Madame ! si vous saviez !

AGNÈS

Au nom du ciel,
Parlez donc ! Votre hommage est pur ; pas une dame
Ne vous refuserait le meilleur de son âme...
Vous pleurez?... voilà donc, en un cœur de lion,
La faiblesse d'enfant que met la passion!...
Si vous aimez ma sœur, je la chéris moi-même :
Pour l'amour d'elle encore, il sied que je vous aime...
Je sais la pureté dont brille votre nom...

CABESTAING

Me pardonneriez-vous, madame ?

AGNÈS, souriante.

Et pourquoi non ?

CABESTAING

Non ! pas quand vous saurez...

AGNÈS

Suis-je donc offensée ?

CABESTAING

Oui, madame !... par moi... mais contre ma pensée !...
J'ai vu Raymond jaloux... votre sœur en danger...

AGNÈS, avec une subite froideur et un sourire
de méprisante ironie.

Et Raymond étant plus terrible que Roger...

CABESTAING,

Oh ! Madame !

AGNÈS, retirant aussitôt avec franchise son insinuation.

Pardon. Je sais vos grandeurs d'âme.

Et tous savent comment vous tenez une lame...

Donc, vous eûtes raison : il faut sauver ma sœur.

*Avec un sourire ami, elle lui tend sa main, qu'il
baise en se jetant à ses pieds, dans un élan de
reconnaissance.*

Pour moi, le stratagème aura quelque douceur.

SCÈNE X

CABESTAING, AGNÈS, RAYMOND, ALICE

RAYMOND, au fond, à Alice, qu'il amène en la tenant par la main, comme il a fait pour Agnès.

Il est à ses genoux ! C'est un charmant spectacle.
J'en veux jouir un peu.

*Il fait signe à Alice de se rapprocher de Cabestaing ;
il se dissimule à demi derrière un bouquet d'ar-
bustes.*

CABESTAING, effrayé en apercevant Raymond.

Que Dieu fasse un miracle !

Il se relève vivement.

AGNÈS, allant à la rencontre d'Alice, haut
et désignant Cabestaing :

En me vouant son cœur, s'il se tournait vers vous,

C'était pour mieux tromper Roger, un peu jaloux...

Bas.

Répondez sans aigreur, quoique presque offensée.

ALICE, bas.

J'ai compris !

Haut, d'un accent amer :

Vous régnez seule sur sa pensée ?

Certes, c'est votre droit, je ne peux l'oublier...

Mais d'un semblant d'amour se faire un bouclier

Pour cacher un amour... qui sait?... honteux peut-être !...

AGNÈS, s'oubliant, irritée.

Oh !

ALICE, bas.

J'entre dans le jeu.

Haut.

Vous devez reconnaître

Que j'ai vraiment le droit de montrer du dépit !

AGNÈS, regardant Cabestaing dont la contenance
reste embarrassée.

Un chevalier vaillant qui demeure interdit,

Cela, ma sœur, peut bien toucher un peu votre âme.

Bas, en lui faisant signe que Raymond les observe

Prends garde !

ALICE, oubliant de feindre, bas à Cabestaing.

Mentir ! vous !

CABESTAING

... Pour vous sauver, madame !

AGNÈS, d'un ton de hauteur enjouée.

Allons baisez ce gant, mon chevalier féal !

Voyant que Raymond continue à les épier, Cabestaing baise d'un air dévot le gant que lui jette Agnès.

AGNÈS, désignant de nouveau Raymond à Alice d'un signe imperceptible.

Prends garde !

ALICE, près de pleurer, oubliant de feindre.

Non ! assez !... cela fait trop de mal !

Elle s'éloigne vivement en portant la main à ses yeux. Raymond se rapproche d'Agnès, d'un air satisfait.

SCÈNE XI

CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND

RAYMOND, à Agnès.

Eh, donc ! Agnès ! baissez à belles lèvres roses
La bouche qui chanta tant de si belles choses !

Il pousse en riant Agnès vers Cabestaing. Pendant qu'Agnès est dans les bras du poète, Alice, comprenant le danger, revient et prend la main de sa sœur, en signe de confiance.

Deux piqueux, tenant en laisse de grands limiers, passent au fond.

SCÈNE XII

CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND, RÉVEIL

RAYMOND, voyant entrer Réveil.

Ah ! voici mon piqueux Réveil et ses limiers...

*Il arrête, du geste, au passage, Réveil, qui, armé
d'un fouet, marche derrière les limiers.**Les piqueux et les chiens ne font que traverser la
scène.*

Eh ! bien, Réveil, as-tu trouvé les sangliers ?

Entre Roger de Tarascon sur les pas de Réveil.

SCÈNE XIII

CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND, RÉVEIL,
ROGER DE TARASCON

RAYMOND, riant, à Roger qui entre.

Ah!... vous voilà donc, vous!... comment va votre grâce?
Mais quoi! vous oubliez la messe pour la chasse,
Vous qui portez la croix blanche sur le haubert?...
Pardieu! rien qu'à vous voir je pense à saint Hubert
De qui le cerf portait la croix entre les cornes!...
Tu respectes bien peu ce signe dont tu t'ornes!

*Il rit d'un gros rire, en le regardant de haut en
bas.*

ROGER

Votre plaisanterie est stupide.

RAYMOND

Tu crois?

ROGER, à Agnès.

Il est ivre, déjà!...

Haut.

Qu'ai-je du cerf?

RAYMOND

La croix,

Te dis-je!

ROGER, naïvement.

Par les saints, je la porte à l'épaule!

RAYMOND, riant.

Je me suis donc trompé. Pardonnez.

A son piqueux.

A toi, drôle,

Parle ; sois vite et bref.

RÉVEIL

Seigneur, mauvais rapport.

J'ai reconnu, puis vu le solitaire au fort,

Mais non loin de sa bauge un braconnier qui rôde.

RAYMOND

Tu sais que de la hart je punis la maraude :

Est-il pendu ?

RÉVEIL

Seigneur, il n'est pas même pris.

RAYMOND

Alors c'est toi qu'on va pendre, chien malappris.

RÉVEIL, effrayé.

Seigneur, il sera pris ce soir...

RAYMOND

Que l'on m'apporte
Sa main coupée, — et qu'on me la cloue à la porte.

RÉVEIL

Ce sera fait.

ROGER, à qui Alice fait signe d'intervenir.

Verser du sang, un jour pareil !

ALICE, suppliante.

Seigneur !

RAYMOND

Assez ! je n'ai besoin d'aucun conseil !

ALICE

Cependant...

RAYMOND, violent.

Taisez-vous!

CABESTAING, bas à Alice.

Madame, je vous aime!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, UN VALET acourant suivi du BRACONNIER,
qui, les mains liées, est poussé par d'autres VALETS

LE VALET

Le braconnier est pris.

RAYMOND

Qu'avait-il pris lui-même ?

LE VALET

Deux lièvres, un chevreuil.

RAYMOND

Un chevreuil!... Ça, manant,

L'homme s'avance, craintif à la fois et audacieux.

Tes pareils chassent donc le chevreuil, maintenant ?

Coquin ! voleur, renard de basse-cour ! Les poules
Ne suffisent donc plus à vos fils, à vos goules,
A vous?... Es-tu gaucher ou droitier ? Parle donc !...

Un silence.

On va voir : qu'on lui donne un arc !

On apporte un arc.

LE BRACONNIER

Seigneur ! Pardon !

RAYMOND

Gaucher ?

LE BRACONNIER

Droitier.

RAYMOND

Alors, coupez-lui la main droite.

LE BRACONNIER

Pitié !

RÉVEIL, à Roger.

Notre seigneur n'est pas d'humeur benoîte !

ALICE, à Roger.

Priez-le, par pitié ! Ce jour est un jour saint !

ROGER, s'avançant vers Raymond.

Il est beau d'être juste ; il est bon d'être craint,
Raymond, — mais cependant donnez-moi, je vous prie,
En guerdon...

RAYMOND, regarde Roger et se met à rire.

Pour pardon de ma plaisanterie ?

ROGER

Si vous voulez ; sa grâce...

RAYMOND

Ah ! non !... Pour un chevreuil,
Lui couper la main droite et lui crever un œil,
Ce serait peu.

*Il regarde encore Roger et éclate de rire à sa
barbe.*

Mais je suis gai, votre homme y gagne.

Au braconnier :

L'homme, as-tu vu jamais des ours, dans la montagne ?

LE BRACONNIER

Oui, seigneur : le Ventour en est plein...

RAYMOND

Bon Roger,

Puisqu'il aime la chasse à l'ours et le danger,
 Il peut encor sauver sa main, son œil, sa tête...
 En nous montrant comment il affronte une bête.
 Faisons-le, — seulement armé d'un lourd bâton, —
 Battre avec l'ours d'hier, si féroce dit-on,
 Et s'il triomphe ainsi de l'ours sans muselière,
 Je lui promets, en votre honneur, sa grâce entière...
 Qu'en dis-tu, l'homme?...

LE BRACONNIER

Hélas ! je défendrai ma main.

RAYMOND

Bien ; allez préparer ce combat pour demain.

*Il congédie d'un geste les valets qui emmènent le
 braconnier. Il sort avec Roger. — Agnès et
 Alice causent tout bas, en s'éloignant un peu de
 Cabestaing.*

SCÈNE XV

ALICE, AGNÈS, CABESTAING

On entend des sonneries joyeuses.

CABESTAING, à Alice.

On sonne à la Tarasque et tout ce bruit m'appelle,
Madame.

ALICE, tendrement et tristement.

Allez, Guilhem.

Il sort.

SCENE XVI

ALICE, AGNÈS

ALICE

Oui, j'ai compris, ma belle,
Mais quoique ce ne soit qu'un simulacre...

AGNÈS

Eh bien ?

ALICE, rêvant.

Ton amour simulé vient d'attrister le mien.

AGNÈS, avec gentillesse.

Folle !... Et moi j'ai dans l'âme un peu de jalousie
A voir comme il est doux d'aimer la poésie.

Elles s'embrassent.

ALICE

Et jusqu'à ton départ tu vas jouer ce jeu ?

AGNÈS

Il ne me déplait pas.

ALICE

Il m'inquiète un peu !

AGNÈS

Je te rends à la fois service et je m'amuse ;
Je rirai de m'entendre appeler une muse.
Puisque l'occasion s'en présente, ma sœur,
Permits-moi de goûter en paix cette douceur :
Je vais me croire inscrite au temple de Mémoire,
Et que les beaux vers, — faits pour toi, — sont à ma gloire !

ALICE

Prends garde : on voit parfois un imprudent enfant
Avec d'autres jouer au lutteur triomphant,
Puis tout à coup le jeu se tourne en lutte vraie...

AGNÈS, d'un ton de reproche...

Alice !

ALICE, tendrement.

Ta beauté, que j'admire, m'effraie !

SCÈNE XVII

ALICE, AGNÈS, LE HÉRAUT, SUITE : LA TARASQUE, DANSEURS, MUSICIENS, CABESTAING, RAMBAUD DE VAQUEIRAS, FOLQUET, LE PRINCE D'ORANGE, LE CHAPELAIN, LA FOULE, etc.

LE HÉRAUT, criant.

Sainte-Marthe du Rhône a vaincu le dragon !
Honneur à Sainte-Marthe et gloire à Tarascon !

La Tarasque fait son entrée, suivie de danseurs, joueurs de tambourins, etc. Les hommes enfermés dans la carapace du monstre font mouvoir sa queue, qui, joyeusement, bouscule les spectateurs au milieu des rires. Une jeune fille de blanc vêtue, et qui représente Sainte-Marthe, conduit à sa guise le monstre, enchainé d'un ruban fleuri.

AGNÈS

Amusons-nous. Suivons cette foule fantasque.

Agnès se perd dans la foule.

LE HÉRAUT, criant.

En avant ! farandole autour de la Tarasque !

Les personnages se perdent et se retrouvent au milieu de la foule dansante.

RAMBAUD, à Folquet.

Venez, Folquet, dansons la farandole aussi !

FOLQUET

Merci bien.

RAMBAUD

C'est pourtant amusant.

FOLQUET

Non, merci !

Ils passent.

LE CHAPELAIN, montrant la foule à Bertrand d'Orange.

Ils sont un peu païens.

BERTRAND

Bah ! Peuple qui s'amuse
Ne songe pas à mal.

LE CHAPELAIN

Hem ! Le diable en abuse.

Ils passent. — La Tarasque s'éloigne ; le bruit des tambourins et les cris des danseurs s'éteignent peu à peu dans l'éloignement. Alice et Cabestaing demeurent seuls.

SCÈNE XVIII

ALICE, CABESTAING

ALICE

Mon doux ami, je suis bien triste, en vérité :
J'ai cru tantôt — moment cruel et détesté —
Mon erreur n'a duré qu'un temps d'éclair ; n'importe ; —
J'ai cru votre amour, née à peine, déjà morte !
C'est grand'faiblesse à moi de vous dire ceci
Et de mettre mon cœur tout à votre merci.
Mais j'ai si peur ! On est si faible ! Vois, je tremble...
Je souffrirai toujours à vous revoir ensemble,
Vous comprenez?... Eh bien... pour apaiser mon cœur...
Faites-moi, dès demain, beau poète vainqueur,
Une chanson où vous blâmez cette ruse.

CABESTAING

Y songez-vous ! une chanson qui vous accuse !
Quelle imprudence ! — non, jamais.

ALICE, impérieuse et tendre.

Si ; faites-la.

CABESTAING

Écrire un tel secret ! N'exigez pas cela !

Ils s'éloignent, en disputant d'un air amoureux.

SCÈNE XIX

LIONARDE, RAYMOND

Ils entrent ensemble, épiant le couple qui s'éloigne et que Lionarde montre du doigt.

LIONARDE

Non, ma foi, tu n'as pas l'œil du faucon rapace !
Ils t'ont mis en défaut, limier !... Reprends la chasse ;
A refaire !

RAYMOND

Est-ce vrai ? Quelle preuve en as-tu ?

LIONARDE

Es-tu donc assez sot pour croire à la vertu ?
Tu crois, — toi dont le sang rouge brûle les veines, —
Que l'on peut n'échanger que des caresses vaines ?

Voilà bien la sottise et l'orgueil d'un époux !
As-tu jamais frotté ton mufle au mufle doux
D'une génisse, sans que ton poil se hérisse,
Mon taureau fauve ? et sans éveiller la génisse ?
Un bœuf ne croirait pas ça possible, vraiment !
Laisse donc ! Elle est la maîtresse, il est l'amant.
Quand ils se sont baisés, hier, devant tout le monde,
N'a-t-elle point pâli ? Que Satan me réponde !
Et si sa sœur se croit préférée aujourd'hui,
C'est qu'elles sont d'accord, pour ta honte, avec lui !

RAYMOND

Elles auraient tramé la fourberie entre elles ?...

LIONARDE, haussant les épaules.

Il se fait becqueter par les deux tourterelles !

RAYMOND

Crois-tu ?

LIONARDE

Gentil, aimable entre les plus charmants,
N'est-il pas homme à mettre au char — les deux juments

RAYMOND, tressaillant de colère.

Si je suspens mes coups, ce n'est point par scrupule :
Je ne crains qu'une chose ; et c'est le ridicule !

Pousser les cris d'un coq de bruyère amoureux
Parce que deux enfants disent des riens entre eux ;
Parce qu'un compliment niais — m'a pu déplaire,
Les charger (à grand bruit) d'insulte et de colère ;
Faire, à ce bruit, venir au secours mes valets,
Et sortir les seigneurs voisins — de leurs palais ;
Montrer au monde entier l'amante et l'amant tendre
Sans pouvoir, haut et court, tous deux, les faire pendre,
Ce n'est pas ma façon !... C'est trop et c'est trop peu.
Qu'irait dire l'évêque au pape, cornedieu !
Que me dirait à moi ce cher prince d'Orange ?
Il sied que j'aie un bon motif, quand je me venge,
Car dès que je m'en mêle, et j'y suis assez prompt,
J'appelle à moi le diable, et le diable répond !
Et si donc tu parviens à prouver l'infamie,
J'ignore par quel meurtre elle sera punie,
Mais je sais — et j'en jure ici dévotement —
Que je torturerai la gueuse et son amant !
Le diable en est témoin : vrai comme je me nomme
Raymond — de Castelnau, — chrétien, et gentilhomme, —
Leur châtiment sans nom ne s'oubliera jamais !

*Il tire son épée qu'il tient par la lame en élevant en
l'air la grande poignée en forme de croix.*

Et par l'épée et par la croix, je le promets !

LIONARDE

Cherche donc des tourments nouveaux, combine, invente.
Mais, en cela, je crois que je suis plus savante.

La musique qui accompagne la Tarasque se fait entendre dans la coulisse, se rapproche, puis s'éloigne encore. — Bérengère paraît. Lionarde va la prendre par la main et l'amène à Raymond.

SCÈNE XX

LIONARDE, RAYMOND, BÉRENGÈRE

LIONARDE

Venez, belle princesse...

Elle se place entre Bérengère et Raymond et leur désigne la Tarasque, qui ne paraît pas. La musique se rapproche de nouveau.

Écoutez-moi tous deux.

Vous voyez ce dragon qui danse ? il est hideux,
Avec ses yeux sanglants et les flammes qu'il darde ?
Eh bien, regardez-moi : moi, votre Lionarde
J'en ferai sortir un plus hideux — de l'enfer !
Et ni Michel-archange avec l'épieu de fer,
Ni Georges-chevalier avec sa bonne lance,
N'y pourront rien !... Allons prier l'enfer !... Silence !

La musique s'éloigne et se perd au loin.

BÉRENGÈRE, que Lionarde regarde sournoisement;
à Raymond.

Adieu, je pars... Du moins je partirai ce soir!
Ce qui s'apprête ici, je ne veux pas le voir...
Aux choses de l'enfer cette vieille est savante;
Elle est sorcière! et je suis prise d'épouvante.
Oh! Monseigneur, elle a quelque projet affreux...
Croyez-moi, Dieu sourit à ce noble amoureux.
Je peux le dire, moi! moi qui l'aime en jalouse!

RAYMOND

Voilà comme il pourrait envoûter notre épouse!

A Bérengère.

En croyant le défendre,..

BÉRENGÈRE

Hélas!

RAYMOND

... tu le perds mieux!

BÉRENGÈRE

J'avoue et je maudis mon amour furieux.

Mais — soyez-en bien sûr — Alice est innocente...

Elle pousse un grand cri, en regardant droit devant

elle, comme si elle voyait une apparition, et elle chancelle, toute pâle.

Ah!

RAYMOND

Qu'avez-vous ?

BÉRENGÈRE

Pitié ! Marthe toute puissante !

A Lionarde, d'un air égaré :

Ton dragon?... de l'enfer est-il déjà sorti ?...

J'ai cru le voir !...

RAYMOND

Malheur sur eux s'ils ont menti !

Il sort.

SCÈNE XXI

LIONARDE, BÉRENGÈRE

BÉRENGÈRE

Écoute, toi ; tu sers un chevalier barbare ;
Je ne sais quelle chose affreuse se prépare,
Mais je te vois et c'est assez ! Écoute bien :
Mon cœur vient d'être pris par un remords chrétien ;
Ma haine était impie et folle, et je pardonne...
Vieille femme, jadis peut-être tu fus bonne...
Rappelle un seul instant ton âme de jadis,
Et sauve Cabestaing!... Fais ce que je te dis.
Et je te donnerai la fortune et la joie.

LIONARDE

Oui-dà ! tu vois un loup accroupi sur sa proie,
Et tu lui dis : « Bon loup, lâche l'os que tu tiens ;

C'est mal à toi, bon loup, de manger du chrétien ;
Lâche l'os : — je ferai ta joie et ta fortune ! »
Le loup ne répondra qu'en hurlant à la lune !

BÉRENGÈRE

Tu n'es pas un loup !

LIONARDE

Si ; je suis un loup ; très vieux.

Regarde mon poil terne et mon œil chassieux ;
Vois ma joue et ma main, ma peau déjà tannée,
Ma pauvre chair dessous, toute ratatinée.
Que ferais-je à présent d'un os si tard venu ?
Je suis vieille, je vais mourir... On meurt tout nu.
Je vais parfois, la nuit, sous la lune amoureuse,
Fouiller la terre, et c'est ma tombe que je creuse ;
Je prends plaisir à voir ce trou plein de repos ;
Mais, accroupie au bord, je ronge encore un os.
Et tu veux le tirer des dents de Lionarde ?
Lionarde est un loup. L'os est bon. Je le garde.

BÉRENGÈRE

Non, vieille ! tu n'es pas horrible à ce point-là !

LIONARDE, mettant son visage contre celui de Bérengère.

Pas horrible, la vieille ? eh ! donc, regarde-la :

Je suis horrible, eh oui!... Pourtant, je m'en fais gloire,
 Regarde, j'ai mes dents, j'ai toute ma mâchoire;
 C'est pour mordre, et je mords ! et ton joli vainqueur,
 Je lui mettrai mes crocs de louve dans le cœur!

BÉRENGÈRE

Oh!

LIONARDE

Oh! je ne fus pas toujours la vieille immonde...
 Cela vient peu à peu, comme tout en ce monde...
 Puis, ça vous use un corps, d'être souvent battu.
 Toi-même, tu me fis fouetter, t'en souviens-tu?...
 Tous ceux qui, comme toi, me prirent pour complice,
 Au matin m'infligeaient toujours quelque supplice...

BÉRENGÈRE

Grâce! Grâce!

LIONARDE

Barons, femmes de hauts seigneurs,
 (Tes pareils n'aiment pas souffrir, ils sont geigneurs)
 Venaient me voir... — « Je veux avorter : un remède! »
 — « Moi, je veux être aimé, ma bonne femme, à l'aide! »
 — Comment donc! volontiers! Vos vices me sont chers,
 Puisque je perds votre âme en torturant vos chairs!...

Va ! servir est bien doux, lorsque l'obéissance
Met dans la main du serf la mauvaise puissance !
Je vous hais, je vous hais, je vous hais, tu comprends ?
Nous sommes si petits, nous, si bas ! Vous, si grands,
Si hauts ! Et c'est pourquoi je vous hais tous, Madame !
L'enfer pour vous brûler n'a pas assez de flamme...
Alors, je mets du feu dessous, du feu dessus,
Car il faut que Satan venge — à la fin — Jésus !

*Bérenghère recule peu à peu en regardant Lionarde
avec une terreur croissante. Lionarde la suit.*

Tu vois donc que dans mes malheurs je suis contente ;
Je suis trop vieille pour que ton veau d'or me tente...
Tu vois mon spectre ; l'âme est dans les feux d'en bas,
Et mon squelette seul danse dans les sabbats.

BÉRENGÈRE, suppliante, se jetant à ses pieds.

Quand tu serais le roi des Enfers en personne,
Épargne un innocent, puisque je lui pardonne !

LIONARDE, orgueilleuse de son triomphe.

Les Enfers?... J'y suis reine ! et nul pouvoir humain
Ne reprendra ta proie aux griffes de ma main !
Ah ! tu crois que l'on peut entrer dans ma géhenne
Pour y livrer un doux innocent à ma haine,

Puis qu'on peut tout à coup, par caprice, en sortir,
Trainant derrière soi mon infernal martyr ?
Non, non ! Quand j'en tiens un, de ces charmeurs de fem
Je ne le lâche plus ! — Je tiens aussi ton âme :
Je ne la lâche plus ! — Je te tiens, je le tiens !
J'en tiens quatre à la fois, de ces mauvais chrétiens !
Dans l'abîme sans fond ta victime est lancée ;
Elle est tombée à ton ordre, sous ta poussée ;
Ton remords ne peut rien sur l'acte détesté,
Et ton crime d'une heure est à l'éternité !

*Bérençère s'enfuit épouvantée, avec un grand cri.
Lionarde se retire en épiant Alice et Cabestaing
qui entrent.*

SCÈNE XXII

ALICE, CABESTAING

CABESTAING

J'ai réfléchi beaucoup, et je vous en supplie :
N'exigez pas de moi ces vers, non, c'est folie,
Madame. Par pitié pour vous, n'exigez pas
Que mon cœur dise haut ce qu'il dit mieux tout bas.
... Comme une fleur des bois qui se cache en la mousse,
Mon cher secret d'amour trouve l'ombre si douce !
Par pitié, laissez-vous chérir obscurément.

ALICE

Non ; donne-moi l'orgueil d'être brave en t'aimant.

CABESTAING

Mais c'est vous trahir !

ALICE

... Toi, ne serais-tu point brave ?

CABESTAING, s'agenouillant devant elle.

Oh ! Madame ! je suis vôtre, comme un esclave ;
Faut-il mourir ? parlez, je mourrai sans effort ;
Vous n'aurez pour cela qu'à m'ordonner ma mort,
Bienheureux si je sens, sur ma couche suprême,
Une fleur de vos mains s'effeuiller d'elle-même,
Et sur mes yeux, emplis de vous quoique fermés,
Non pas même vos pleurs mais vos regards aimés.

Il est toujours à genoux ; elle le frappe amoureusement d'une branche fleurie qui s'effeuille sur lui.

ALICE

Obéis-moi, si tu m'aimes.

CABESTAING, se relevant.

Si je vous aime ! . .

O dame de mon cœur !... si j'aimais Dieu lui-même
D'un amour aussi pur, aussi fervent, je dis
Qu'il m'ouvrirait, là, sur le champ, — son paradis.

La Tarasque entre de nouveau, conduite par Sainte-

Marthe, tout de blanc vêtue, et tenant un long ruban qui s'attache au cou du monstre dompté; elle le conduit à sa guise. Raymond et ses nobles invités, entrés à sa suite, se rangent à droite. Alice et Cabestaing prennent leur place aux côtés des autres seigneurs. La Tarasque se tourne vers eux, et, sursautant par trois fois, salue le châtelain et ses hôtes, au milieu des danses, des rires, des acclamations et des musiques.





La Tarasque, au seuil du théâtre Sarah-Bernhardt.

Phot. Duchenne.

ACTE IV

LA CHASSE TRAGIQUE



Phot. Duchenne.
CABESTAING (Mlle MORENO) aux pieds d'ALICE (Mlle DUFRENÉ). Théâtre Sarah-Bernhardt. Acte IV.

ACTE IV

LA CHASSE TRAGIQUE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

Tous les personnages, à l'exception de BÉRENGÈRE.

UN BOHÉMIEN, SEIGNEURS, BOURGEOIS, VALETS, PEUPLE.

Des valets entrent, et viennent tendre une chaîne qui ferme l'ouverture du parapet à droite. Raymond et le chapelain entrent en causant. Ils sont suivis de tous les principaux personnages.

LE CHAPELAIN

Un homme contre un ours ! La lutte est inégale !

RAYMOND

Soit, mais l'homme est coupable.

LE CHAPELAIN

Et si l'ours s'en régale,

Monseigneur?

RAYMOND

Ce sera le jugement de Dieu.

Le chapelain s'incline d'un air à demi-convaincu. Deux bohémiens entrent, apportant un large brasero fumant, dans lequel rougit une barre de fer, et le déposent à droite, sur le devant de la scène.

LE BOHÉMIEN

Cette barre de fer, déjà rougie au feu,
Pourra calmer notre ours s'il devient fou de rage.

LE CHAPELAIN

Cette précaution me paraît vraiment sage.

Il examine la barre de fer et reste dans le voisinage du brasier protecteur.

LE BOHÉMIEN

Quoique ce soit un ours de foire, il est méchant.
Qu'on ne l'excite pas, donc, en trop l'approchant.
Au besoin, s'il lui prend un accès d'énergie,

Je lui ferai sentir ma barre au feu rougie.
 A vous dire le vrai, c'est un capricieux,
 Captif depuis un mois seulement ; pas très vieux ;
 Quand il a son anneau dans le nez, passe encore,
 Il est soumis, — mais qu'on le lâche, il vous dévore !
 Hier même on l'a bien vu, seigneurs ; j'engage donc
 Les chevaliers à tenir prêt leur espadon,
 A se placer au large et les dames derrière,
 Et votre champion à faire sa prière.

RAYMOND

Fort bien.

LE BOHÉMIEN

Mais, dites-moi, quand dois-je intervenir ?
 A quel moment précis le jeu doit-il finir ?

RAYMOND

Soit que l'ours lui dérobe un bon quartier de viande,
 Soit que, plus adroit, l'homme envainqueur se défende,
 Dans les deux cas, tu dois attendre mon signal.
 Maintenant, va chercher ton féroce animal,

A un valet.

Et toi, notre mangeur de chevreuil et de lièvre.

Le bohémien et le valet se retirent.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE BOHÉMIEN

ALICE

Je frissonne de peur, Agnès.

AGNÈS

Moi, j'ai la fièvre.

ALICE, à Raymond.

Dès que vous aurez pu rire de son effroi,
Vous lui pardonnerez, Seigneur ?

SCENE III

LES MÊMES, LE BRACONNIER, LE BOHÉMIEN
et L'OURS.

RAYMOND, au braconnier.

Avance, toi!

— Qu'on lui donne un gourdin...

Réveil donne un gourdin au braconnier.

ROGER, à Réveil, lui donnant son couteau de chasse.

Et mon couteau de chasse
Pour qu'il puisse au besoin frapper un coup de grâce.

RAYMOND

J'ai toujours désiré voir un combat pareil.

LE BOHÉMIEN

Voici l'ours.

Au braconnier.

Mon garçon, accepte un bon conseil :
Regarde l'animal dans les yeux ; l'œil de l'homme
Est tout puissant.

LE BRACONNIER

Je sais comment un bœuf s'assomme.

LE BOHÉMIEN

L'ours a le crâne dur.

LE BRACONNIER

L'eût-il dur comme un mur,
A moins que je le manque, il croulera — c'est sûr.

RAYMOND, au braconnier.

Assez braillé, coquin !

Aux bohémiens.

Otez l'anneau du musle.

*Le bohémien ôte à l'ours la muselière et l'anneau.
L'ours se met à faire le tour de la place.*

LES VALETS, voix diverses.

L'ours tourne. L'homme sue. Il souffle comme un buffle.
Kiss... Kiss...

LIONARDE, au braconnier.

Il veut te fatiguer, pour te manger!

ALICE, joignant les mains.

Marthe, Georges, Michel! daignez le protéger!

LE BRACONNIER

Puisqu'il n'attaque pas, ma foi, tant pis... j'attaque!

Il marche lentement sur l'ours qui s'arrête et lui fait face. Il lève son gourdin nouveau.

ALICE, au bohémien.

Voilà, tiens le fer rougi tout prêt, Egyptiaque!

LIONARDE

Il faut que l'homme, avant, perde la main ou l'œil,
ou tout le nez!

RAYMOND, au braconnier.

Dis donc? Ça n'est pas un chevreuil

CABESTAING

Cet ours excite ensemble et dédain et prudence...
Veut-on qu'il danse; il tue !

L'homme assène un terrible coup de gourdin sur le nez de l'ours qui aussitôt se lève sur ses pieds de derrière et se met à danser lourdement.

On veut qu'il tue ? il danse !

Gaité générale.

RAYMOND

Ah ! Ah ! j'ai ri... l'on peut emmener l'animal !

Au braconnier.

Écoute, toi. Je t'ai jugé. Ça n'est pas mal,
Tu me plais. Je te fais valet de mes molosses.
Je t'avertis qu'ils sont grognons, hargneux, féroces.
Sans délustrer leur poil il faut les corriger.
Mais prends garde, un beau jour ils voudront te manger.
Si tu n'acceptes pas, — pendu !

On rit. La foule des spectateurs se disperse.

LE BRACONNIER

Pardieu, j'accepte.

LIONARDE, prenant le braconnier à part.

Quand on choisit, choisir longtemps. — C'est un précepte,
On regrette souvent d'avoir fait choix trop prompt.
Je crois que, tôt ou tard, nos chiens te mangeront.

LE BRACONNIER, riant.

Si ma mort doit s'ensuivre, au moins je la retarde.

LIONARDE

C'est une idée. Enfin, mon fils, ça te regarde...
Il faut longtemps flairer la clémence des grands :
On a le mal, ils vous offrent le pire... Prends,
Mon garçon, — mais sois prêt, sur un ordre, à tout faire.

LE BRACONNIER

Garder ma main, voilà tout ce que je préfère !

LIONARDE

Deo gratias !

Elle se signe.

Suis ton destin... Au revoir...

RAYMOND, au braconnier.

tiens, je veux te montrer moi-même ton devoir.

LE BRACONNIER

Mon bon Seigneur, merci de m'accorder ma grâce...
Je vous servirai bien.

RAYMOND

Un brigand de ta race
Doit me faire un piqueux de limiers — excellent.

Au prince Bertrand.

Berengère des Baux m'offre un limier tout blanc,
Qui semble un monstre. Il est d'une espèce fort rare.
Venez le voir.

BERTRAND, à Roger, bas.

Ce Castelnau ! c'est un barbare.

RAYMOND

Vous verrez les faucons qui voleront ce soir,
Et puis mon léopard, nommé le Chasseur Noir,
Qu'on dresse en ce moment à rapporter la proie.
Venez tous.

BERTRAND.

Tout cela mérite qu'on le voie.

RAYMOND

Alice, venez-vous ?

ALICE

On voudra m'excuser.

LIONARDE, bas à Raymond.

Elle cherche un jardin où cueillir un baiser.

RAYMOND, haussant les épaules.

Bah ! je n'y crois plus !

LIONARDE

Moi, j'en suis sûre ! — et je veille :

Sur les pistes d'amour, il faut un nez de vieille.

*Tous sortent, à l'exception d'Alice et de Cabestaing.
Alice s'assied sur un banc contre lequel est appuyée
la harpe de Cabestaing.*

SCÈNE IV

ALICE, CABESTAING

ALICE

Guillaume, je suis lasse à mourir, doux ami.
Cette nuit, mon chagrin ne s'est pas endormi.

CABESTAING

Madame, quel chagrin ?

ALICE

J'ai fait un affreux songe :
Sous ton visage franc je voyais un mensonge.
Toi, de ton air loyal, tout force et tout douceur,
Tu mentais... sûrement... A moi ? non ; à ma sœur ?
Non ! Et mon doute était en moi comme un blasphème.
Il ment ! mais lui ment-il ? me ment-il à moi-même ?

A laquelle des deux et comment le savoir ?
Et j'errais, seule, au fond d'un labyrinthe noir.

CABESTAING

Ce n'est qu'un rêve...

ALICE, secouant la tête.

... où tout le réel se retrouve.

Le songe, éclos la nuit, le jour d'avant le couve ;
Les terreurs d'un esprit au sommeil enchaîné,
Viennent souvent d'un mal que la veille a donné ;
Sans cela, par le jour elles seraient détruites.
... Guillaume, la chanson qu'hier vous me promîtes,
Est-elle faite ?

CABESTAING

Hélas ! c'est un démon subtil
Qui vous souffle un désir où je vois un péril ;
Chassez-le vite de votre âme troublée,
Madame ! — Une chanson, c'est une chose ailée ;
Un secret qui déjà se trahit par les yeux,
Il ne faut pas le dire au libre oiseau des cieux
Qui pourrait le redire à la source bavarde.
J'ai fait cette chanson... Souffrez que je la garde.

ALICE

Donnez-la moi. Je veux pouvoir à tout moment
 Entendre dans mon cœur le cœur de mon amant.
 Je veux, si quelque songe encore vous accuse,
 Qu'il s'éloigne, chassé par la voix de la Muse.
 Ce n'est pas en des vers que vous me mentirez,
 Car le mensonge est vil et les vers sont sacrés.

Avec une autorité mutine :

Mes vers !

CABESTAING, les lui donnant.

Voici... Mais c'est obéissance pure.
 Prenez garde ! Voler dans l'air, c'est leur nature.
 Rien ne peut empêcher, quand le bois rajeunit,
 Les oiselets nouveaux de sauter hors du nid,
 Parce qu'ils ont une aile et qu'une aile palpite ;
 Ainsi des mots rythmés ; l'air léger les invite ;
 Et loin du cœur qui, plus sage, — les garderait,
 Ils emportent, de lèvres en lèvres, un cher secret.

ALICE

Que me serait l'amour sans péril et sans gloire ?
 Dis-moi le chant qui fait aimer, et qui fait croire,
 Ami ; — j'en veux courir avec toi le danger,

Si j'y trouve demain ta gloire à partager.
Il n'est point de souci que pour toi je n'affronte ;
Va, c'est l'amour de mon mari qui me fait honte.
Mon péché, c'est l'amour légitime et brutal.
Dans le tien tout est pur, tout est beau, rien n'est mal ;
Dis-moi tes vers ; mon âme en est déjà charmée...
Chante, — j'écoute, — ô doux faiseur de renommée.

CABESTAING

Il récite en s'accompagnant de la harpe.

Ton cœur, mignonne, est tremblant,
Parce que j'ai fait semblant
D'aimer une autre mignonne !...
J'ai feint cet amour trompeur,
Parce que nous eûmes peur
Du jaloux qui te soupçonne...

ALICE

Tu me charmes.

CABESTAING, récitant.

Je ne vois en d'autres yeux
Que ton regard gracieux :
Rassure ton cœur qui tremble...
Amour, pourquoi t'alarmer ?
Celle que j'ai feint d'aimer,
C'est ta sœur, — qui te ressemble.

SCÈNE V

ALICE, CABESTAING, LIONARDE

CABESTAING, désignant d'un coup d'œil Lionarde
qui les épie et qui paraît au fond.

Voyez, Dame ! j'en étais sûr.

ALICE, riant.

Cette vieille n'a pas plus d'oreilles qu'un mur.

CABESTAING

Hélas ! les murs en ont.

ALICE, riant.

Quel enfant !

Appelant très haut.

Lionarde !

Lionarde se tourne vers Cabestaing.

Tiens ! je l'appelle : et c'est vers toi qu'elle regarde !

LIONARDE, à Cabestaing.

Vous me parlez, mon doux chanteur ?

CABESTAING

Non.

LIONARDE

Je vois bien

Que vous touchez la harpe, oui, mais je n'entends rien :
... C'est dommage, ... est-ce pas ?

Elle s'éloigne.

Tout à votre service.

ALICE

Pourquoi vous méfier de la vieille nourrice ?

CABESTAING

Elle n'est pas plaisante à voir ; un vrai hibou.

ALICE

Pauvre femme !

Voyant qu'il pose la harpe.

Oh ! chantez encore !

CABESTAING

Je suis fou

Peut-être, — mais j'ai peur de cette « pauvre femme. »

Lionarde disparaît.

SCÈNE VI

ALICE, CABESTAING

ALICE

Peur ? vous, beau chevalier ?

CABESTAING

J'ai peur pour vous, Madame.
Certes, quand j'ai l'épée ou la dague à mon poing,
Vingt ennemis loyaux ne m'épouvantent point,
Et je saurais mourir fièrement sous le nombre ;
Mais j'ai l'effroi des trahisons qui vont dans l'ombre,
Et moi qui n'ai pas peur des animaux rampants,
Oui, j'ai peur des sorciers aux âmes de serpents.

ALICE, riant.

Eh ! certes, un sorcier me ferait peur de même...
Laissons cela... Venez me redire qu'on m'aime,

Et bercez-moi de vos beaux vers aux rimes d'or...
 Mais, dans votre chanson, mon nom n'est pas encor :
 Poursuivez... A quel nom peut bien rimer Alice ?

CABESTAING

Ce nom chaste, où mon cœur boit comme en un calice,
 Madame, — je n'ai pas voulu l'écrire, oh ! non.
 Et c'est prudence.

ALICE

Mais tant qu'il y manque un nom,
 Comment veux-tu que ta ballade me rassure ?
 Tu ne me trahis point, je le sais, j'en suis sûre,
 Mais j'en exige un gage...

Avec coquetterie.

On ne peut refuser
 A qui d'avance paie avec un doux baiser ?

*Cabestaing s'agenouille à ses pieds. Elle s'incline
 vers lui. Ils s'embrassent longuement.*

CABESTAING

Ma reine, vous serez aveuglément servie,
 Dame d'amour à qui je consacre ma vie!

ALICE, troublée, le repoussant.

C'est bien... mais maintenant, recule un peu... Va-t-en !
 C'est mon tour d'avoir peur des ruses de Satan...
 A sentir tout à coup comme je suis jalouse,
 Je vois bien que l'amante a fait déchoir l'épouse...
 Non !... Écarte de moi la coupe du baiser...
 Dès que la lèvre y touche on voudrait l'épuiser...
 ... Je meurs...

CABESTAING, enivré.

Source magique où l'on boit tous les charmes,
 Miel des lèvres mouillé du sel divin des larmes,
 Philtres versés par Dieu, pourquoi vous fuyons-nous ?
 ... O Dame ! laissez-moi mourir à vos genoux !

ALICE, l'attirant dans ses bras avec des paroles qui le repoussent.

Va-t-en de moi ! va-t-en de mes deux bras sans force,
 Charmeur d'âmes qui prend la mienne à ton amorce,
 Chanteur vaillant au cœur d'homme, aux cheveux d'enfant
 Va !... non ; ma voix l'exige et mon cœur le défend :
 Reste... regarde-moi... suis-je assez faible et lâche !
 Sauve-moi de nous deux... prends-en toute la tâche,
 Elle est grande !... O mon Dieu ! que j'ai peu de vertu !
 Je t'aimai dès longtemps, bel enfant, le sais-tu ?

Mon rude époux jamais ne dit les choses douces,
Tandis que toi!... Mais quoi, méchant, tu me repousses?
Viens plus près... J'appelais ce jour de tous mes vœux.
Je te nommais, le soir, en peignant mes cheveux...
Dis, sont-ils aussi beaux que ceux de Bérengère?
Que pensais-tu, voyant ma froideur mensongère?
J'en souriais parfois... elle t'attristait, dis?
Je t'ai là maintenant... et c'est le paradis!...
Non!... Va-t-en! tout ceci doit n'être qu'un doux rêve...
Avant d'être tombée à toi, — je me relève.

D'une voix brusquement glacée.

Va-t-en!... On vient... Prenez votre harpe et chantez...
Ah! vous aviez raison : nous étions écoutés!

CABESTAING, reprenant sa harpe et récitant.

« Ecoutez ma chanson, dames et damoiselles :
« Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes. »

Lionarde paraît au fond, amenant Raymond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RAYMOND, LIONARDE

LIONARDE

Ils s'étaient pris au bec, les ramiers amoureux !
Eh ! là ! Vous arrivez un peu trop tôt pour eux.

CABESTAING, récitant.

... « Si vous mangez mon cœur... »

RAYMOND, brutalement.

Vieille chanson ! Une autre

Cabestaing !

CABESTAING, troublé.

Monseigneur...

RAYMOND

Quelle rage est la vôtre.
De rabâcher toujours deux vers privés de sens ?

ALICE, bas, avec effroi.

Il entendait !

CABESTAING, à lui-même.

Je suis bien perdu, je le sens.

Appels de cors dans la cour voisine.

RAYMOND

Le cor sonne... Voici mes gens prêts pour la chasse.

A Alice, feignant le calme.

Venez...

ALICE, à part, rassurée.

Il ne sait rien !

Haut.

Non, vraiment ; je suis lasse.

RAYMOND

A nos amusements bouderez-vous toujours ?

ALICE, avec mépris.

N'ai-je pas vu lutter un homme contre un ours ?

Excusez-moi, seigneur, près de la compagnie.

Elle sort.

RAYMOND, à part, la suivant du regard.

Catin !

SCÈNE VIII

RAYMOND, CABESTAING, LIONARDE, BERTRAND,
BÉRENGÈRE, ROGER, AGNÈS

RAYMOND, à ses hôtes.

Mon troubadour est homme de génie ;
Il me chantait sur sa harpe un couplet charmant.

CABESTAING

Mais...

RAYMOND

Répète-le donc... Il chante bellement.

CABESTAING

Ces vers là sont trop vieux, vous venez de le dire.

RAYMOND

Oh ! je parle d'un fils nouveau né de ta lyre,
Ou ballade ou rondeau... Le genre m'est égal.

CABESTAING

Seigneur...

RAYMOND, avec une ironie menaçante.

Nourrice, toi qui ne chantes pas mal,
Donne le ton, avec ta voix jeunette et fraîche...
Puisqu'il a dans la gorge une arête ! Dépêche.

LIONARDE, chantant.

« Ton cœur, mignonne, est tremblant,
« Parce que j'ai fait semblant
« D'aimer une autre mignonne ! »

AGNÈS, allant à Raymond ; d'une voix basse.

C'est mal à vous, seigneur, de me mettre en danger...
Prenez l'air de courroux...

RAYMOND, regardant Roger.

... de Messire Roger ?
a tort, par ma foi !... Bon Roger, je vous jure

Que ce n'est pas à vous que s'adresse l'injure...

Entre ses dents :

Ah ! l'on s'est ri de moi !

*Les autres personnages s'éloignent un peu et gardent
une contenance embarrassée.*

ROGER

Prenez garde, Raymond :

L'apparence est souvent une œuvre du démon.
Un courroux trop subit rend aveugle.

RAYMOND

Messire,

Je suis très calme, et j'ai même sujet de rire...
Mais, étant mon parent, s'il vous plaît, Monseigneur,
C'est vous au lieu de moi, qui, pour leur faire honneur,
Conduirez, au départ de la chasse, mes hôtes.

A ses hôtes :

Il n'est si bon cheval qui n'ait fait quelques fautes,
Messeigneurs : pardonnez au châtelain fautif
S'il vous laisse un instant... pour un grave motif.

Tout le monde s'éloigne.

ROGER

Vous nous joindrez bientôt ?

RAYMOND

 ' Pour peu que l'on s'attarde,
C'est moi qui donnerai le signal.

AGNÈS, bas, à Cabestaing.

 Prends bien garde !

Tous sortent.

Raymond chasse Lionarde d'un geste.

SCÈNE IX

RAYMOND, CABESTAING

RAYMOND, terrible.

Tu sais quel châtement mon serf a mérité,
Quand il prend au réseau mon gibier convoité?

CABESTAING, hardiment.

Alice est, devant Dieu, pure comme l'hermine !

RAYMOND, furieux.

De quel droit nommes-tu cette dame, vermine !
Qu'a-t-elle de commun avec toi, vil jongleur ?
... Quand tu vois un visqueux limaçon sur la fleur,
Tu le mets sous tes pieds n'est-ce pas ? tu l'écrases !
Je vais t'en faire autant, maudit jongleur de phrases :
Tu vas mourir.

CABESTAING, avec élan.

Mais elle ?

RAYMOND

Après toi, pourceau vil !

CABESTAING, tirant son épée.

Défends-toi donc ! et songe à ton âme en péril,
Car c'est péché mortel qu'outrager une sainte !

Ils se battent.

RAYMOND

Je ne suis pas un ours de foire !... Bonne feinte !
Bien paré !...

CABESTAING

Pare donc celle-ci, Monseigneur !

*Il fait sauter à terre l'épée de Raymond, court et
pose le pied dessus.*

RAYMOND, désarmé.

Ce satan me prendra la vie avec l'honneur !

CABESTAING, le pied sur l'épée de Raymond.

Vous êtes, Monseigneur, l'époux de dame Alice,
Et j'ai dû, comme un bon chevalier dans la lice,

En sa faveur montrer la vigueur de mon bras...
 Mais, par les Saints ! quoi qu'il arrive, tu vivras,
 Messire ! et tu seras généreux, en échange...
 Promets-moi d'être juste et d'épargner cet ange,
 Et réponds — comme à ton vainqueur, — en chevalier.

Raymond, tout en parlant, marche droit sur Cabestaing qui l'attend, l'épée tendue. A mesure que Raymond avance, Cabestaing, lentement, détourne la pointe menaçante.

RAYMOND

C'est un homme insolent qu'un bouffon familier !
 Je conviens que ton bras est fort, et bien trempée
 Ta lame, et que tu m'as devant toi sans épée.
 Mais si tu n'oses pas frapper le coup de mort,
 C'est que, coupable amant, tu crains double remord.
 Dans ton métier, on sait jouer à l'âme haute !
 Donc tu ne tueras point ton seigneur et ton hôte,
 Vassal !... Moi, ton vaincu, je règle ainsi ton sort :
 Guillaume Cabestaing mourra de male mort.

CABESTAING, d'un élan.

Mais elle ! elle du moins ne sera point frappée ?

RAYMOND

Non, si tu sais mourir...

CABESTAING, retirant son pied de dessus l'épée de Raymond.

Je sais. — Prends ton épée.

RAYMOND, ironique et brandissant son cor de chasse.

Beau trait! moins beau pourtant qu'il ne semble d'abord!
Même vaincu, j'étais encore le plus fort :
Tous mes gens accourront, si ce cor les appelle...
Tu fais bien de l'avoir compris!

CABESTAING, qui a remis le pied sur l'épée de Raymond.

Grâce pour elle!

RAYMOND, après réflexion.

Soit.

*Cabestaing, à ce mot, remet son épée au fourreau
et s'éloigne de Raymond, qui ramasse aussitôt la
sienne.*

Mais alors, — tu dois accepter ton destin.

*Cabestaing se croise dédaigneusement les bras et
attend.*

SCÈNE X

LES MÊMES, LIONARDE, LE BRACONNIER devenu
LE VALET DE CHIENS.

LIONARDE, montrant du doigt les chiens de sang qui traversent
le théâtre, maintenus à grand'peine par le valet.

Livre-le vivant à tes chiens !

RAYMOND, acceptant l'idée d'un air de joie.

Beau Cabestaing,
Tu les connais ? ils ont des mâchoires féroces !
Tu seras dans les bois mangé par mes molosses !
C'est te traiter encore avec trop de douceur...

LIONARDE

A cheval, cavalier !... En chasse, beau chasseur !

CABESTAING

Seigneur, j'accepte tout. J'aurai sauvé deux vies.
Vos volontés seront de point en point suivies.
Je n'y peux rien. Prenez ma chair, versez mon sang;
Mais faites une grâce à mon cœur innocent...
Laissez-moi la revoir pour un adieu suprême !

RAYMOND

Il ose m'avouer ainsi comment il l'aime !

CABESTAING

Je l'aime d'un amour tout immatériel,
Comme on a droit d'aimer la Vierge dans le ciel.

RAYMOND

Menteur vaillant!.... Pourtant je veux voir cette chose,
Guillaume! Et si ton âme est digne de ta glose.

CABESTAING

Tu le verras.

RAYMOND

Je veux voir l'amant anxieux
Se taire en frissonnant sous l'éclair de mes yeux ;
Je veux voir ton amour souffrir de ton courage,

Et l'ombre de ton cœur passer sur ton visage !

Appelant Lionarde sans quitter des yeux Cabestaing.

Lionarde !

LIONARDE

Seigneur ?

RAYMOND

Fais venir à l'instant

Dame Alice... Et... tais-toi.

Elle fait signe qu'elle sera muette, et sort.

SCÈNE XI

CABESTAING, RAYMOND

RAYMOND

Tu vas être content,
Mais si tu te trahis d'une plainte ou d'un geste,
Je la tue à tes yeux, elle, — l'ange céleste !

CABESTAING

Saint Georges-chevalier, protégez Cabestaing !

SCÈNE XII

CABESTAING, RAYMOND, ALICE, LIONARDE

ALICE, entrant très calme.

Qu'y a-t-il?

RAYMOND

Cabestaing nous quitte ce matin
Pour porter un message au comte de Toulouse...
Il veut offrir ses grands adieux à notre épouse.

ALICE

Nul ennui ne l'oblige à s'éloigner de nous,
J'espère?

CABESTAING, ^rprojetant un genou devant Alice.

Aucun ennui. Mais souffrez qu'à genoux,
Au moment de partir pour une longue absence,

Je vous offre mon cœur plein de reconnaissance,
Haute Dame, — devant le seigneur de ce lieu ;
Et je baise vos mains et je vous dis adieu.

ALICE

Ecuyer d'une dame, attentif auprès d'elle,
Vous m'avez bien servie, en vaillant, en fidèle,
En chevalier autant qu'en poète charmant,
Et vous nous servirez encor loyalement.
Adieu.

RAYMOND

C'est bien, allez, Madame.

CABESTAING

Adieu, ma Dame.

Elle sort lentement.

SCÈNE XIII

RAYMOND, CABESTAING, LIONARDE

Cabestaing, pâle et tranquille, les bras en croix sur sa poitrine, entre ses deux ennemis, semble regarder et voir ailleurs.

RAYMOND

Les feux de vos regards croisés m'ont brûlé l'âme,
Suborneur! J'ai bien vu les ardeurs de vos yeux,
Et je les sens courir dans mon cœur furieux.
En chasse donc! — Là-bas... le son du cor éclate,
La dent des limiers luit sur leur langue écarlate;
La mort même a sellé ton cheval; il est prêt;
Tous mes chiens à la fois hurlent dans la forêt!

On entend les appels des trompes et les hurlements des chiens.

LIONARDE

Entends-tu, — beau chanteur d'amour et de batailles, —
Les chiens !... les chiens ?

RAYMOND

...Ils vont te tirer les entrailles !

LIONARDE

Venez tous voir comment est mort ce chevalier !
Il est mort, l'oiseau blanc, comme un noir sanglier !

RAYMOND

La bête est morte !... Allons, les chiens, tous sur la bête !
Les ongles dans le ventre et les crocs dans la tête !

LIONARDE

Taïaut ! — Hardi, mes chiens, vous travaillez pour moi...
Je veux pour moi son cœur, c'est un morceau de roi...
Je veux mordre, avec vous, — sa chair déchiquetée !

Elle se traîne à quatre pattes comme si elle disputait aux chiens une part de leur proie, puis, se relevant tout à coup, elle met son doigt sur le cœur de Cabestaing.

J'aurai ton cœur. Ton cœur ! j'en ferai ma pâtée...

J'avais bien un cœur, moi, — qui fut mangé vivant !
Je mangerai le tien !... Mais va mourir, avant !

Cabestaing est demeuré silencieux, dédaigneux, impassible, hautain, entre ses deux ennemis. Raymond prend le cor suspendu à sa ceinture et sonne un appel. Aussitôt écuyers et valets, meutes, traversent le fond de la scène en courant.

LIONARDE, à Raymond, bas.

Apporte-moi son cœur, j'en ferai quelque chose !

Raymond, d'un geste impérieux ordonne à Cabestaing de suivre la chasse.

CABESTAING, à Raymond, avec défi.

Mon bon Seigneur fera ce qu'il a dit, — s'il l'ose !...
Mais Saint Georges me garde, — et vous n'oserez pas,
Quand vous auriez pour vous tous les monstres d'en bas !





Phot. Duchenne.

Le duel de RAYMOND (M. KRAUSS) et de CABESTAING (M^{lle} MORENO). Théâtre Sarah-Bernhardt. Acte IV.

ACTE V

LE TRIOMPHE DES AMANTS

ACTE V

LE TRIOMPHE DES AMANTS

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LIONARDE, RAYMOND

LIONARDE

Le front du Christ saignait par autant de blessures...
J'ai pris ce cœur saignant, tout troué de morsures,
Et — oui ! — j'ai de mes mains apprêté ce repas,
Mais avec quel bonheur, tu ne t'en doutes pas,
Maître ! — Imagine un loup, ou plutôt une orfraie
Que nul débris puant et dégoûtant n'effraie,

Et qui fouille à loisir dans cette jeune chair !
J'ai rogné, dépecé, de mes ongles de fer,
Puis haché du couteau cette venaison dure...
Qui la reconnaîtrait ? Personne, je t'assure.
J'ai su la déguiser, crois-moi : la preuve en est
Que ton vieil écuyer tranchant, qui s'y connaît,
Crut flairer au passage un bon quartier de biche...
Et j'ai porté le tout sur ton plat le plus riche.
Ah ! j'ai fait plus d'un philtre où, de ma vieille main,
J'ai mis, comme il le faut, un peu de sang humain ;
Mais nul à préparer ne me donna la joie
Que j'avais à palper une si noble proie !

Elle fait le geste de hacher du couteau, par coups saccadés.

« Tiens ! tiens ! pour chaque coup de fouet que je reçus
« Par ta faute ! » — Et mon fer coupant tapait dessus.
« Tiens ! tiens ! encore ! Ah ! tu palpétais pour la dame
« De mon maître ? du cher nourrisson de mon âme ?
« Tiens ! tiens ! Je suis vengée ! Et tiens ! il est vengé !...
Le bon plat !... Sois en sûr, elle en aura mangé.

RAYMOND, détournant les yeux avec horreur.

Ah !... tais-toi !...

LIONARDE, haussant les épaules.

Jouis donc de tout ce qui te venge!...
 La vengeance sanglante est un bon plat. J'en mange.
 Et toi, toi que, trompant un imbécile époux,
 Ta mère avait conçu, non d'un Provençal doux,
 A barbe brune, mais d'un Saxon au poil fauve,
 Vas-tu me demander une coupe de mauve
 Ou des grains d'aconit à charmer tes remords?...
 ...Oh! moi... pour les frapper... j'ai déterré des morts!

*Il se recule avec dégoût. Elle se rapproche de lui
 et lui souffle à l'oreille, âprement :*

Elle t'a trahi. Vois. Il est là, dans ta couche :
 L'un l'autre, les vois-tu chercher, mêler leur bouche,
 S'enlacer? Les vois-tu rire de toi, seigneur ?
 Ils sont beaux, jeunes... nus!... Il est mort! Quel bonheur!
 ...Allons, mets ton museau dans la vengeance chaude,
 Mon ourson!... Nous allons l'étonner, la ribaude!
 Fais-la moi sur-le-champ venir, et dis-lui bien
 Qu'elle a — chienne qu'elle est — tâté deux fois du chien!

RAYMOND, détournant la tête.

Oh!

LIONARDE

Te croyant en chasse, elle est encore à table ..

Sois sûr qu'elle a goûté la chose épouvantable.

Nous sommes seuls ; ton dernier hôte est bien parti...

Prends mon crime ; il est beau : c'est mon dernier pé-

RAYMOND, avec effort.

Soit !... mais va-t-en.

LIONARDE vivement.

Non pas !... Pour mon juste salaire,

Je veux la voir grincer d'horreur et de colère.

Elle va demander quand, comment et pourquoi,

Et je veux l'accuser devant Dieu, — devant toi.

SCÈNE II

LES MÊMES, ALICE

ALICE

Je vous cherchais.

RAYMOND

Approche... et tremble d'épouvante.

LIONARDE

Tremble, gouge!

ALICE, reculant.

Que veut cette horrible servante ?

Tu disais, — je l'ai cru, — qu'elle t'avait nourri ?

RAYMOND

Elle t'accuse...

LIONARDE

Oui-dà ! d'encorner ton mari !

ALICE

Tu n'as pas dit cela !

LIONARDE

Je l'ai dit, je le prouve :

Mes yeux ont vu !

ALICE, à Raymond.

Tu bois encor du lait de louve !

Comment et de quoi donc m'ose-t-elle accuser ?

RAYMOND

D'avoir livré cent fois tout ton corps au baiser !
Et de qui?... d'un jongleur du bas bout de la table !

ALICE, poussant un cri déchirant.

Oh !

LIONARDE

Tu feras bientôt un cri plus lamentable.

ALICE

Par le Dieu que j'adore et que j'ai toujours craint,

Je peux vous le jurer sur l'Évangile saint :
Notre amour était chaste et pur comme un calice !

LIONARDE

Coquine !

RAYMOND

Ton amant est mort. — De quel supplice,
Tu vas l'apprendre !

ALICE, frappée d'épouvante.

Dieu !

RAYMOND, avec une joie féroce.

Mes molosses grondants
Ont tenu ce cœur chaste et pur, — entre leurs dents.

ALICE, avec emportement.

Vous mentez ! vous mentez ! Je ne peux pas vous croire...
Non ! non ! pas un chrétien n'aurait l'âme si noire !
Tu viens d'imaginer, pour mon supplice à moi,
De me remplir le cœur de ce sinistre effroi !
Démentez-vous, mon maître !... Oh ! je vous en supplie,
Démentez-vous... Je sens le vent de la folie...
Vous vous taisez ? Grand Dieu ! serait-ce vrai ?...

Avec une subite compréhension de la vérité :

Grand Di

Il allait à la mort quand il m'a dit adieu !
On l'a tué !... mais pas ainsi ! J'espère encore !...
Une meute de chiens hurlants qui vous dévore?...
Non, non, non ! pas ainsi ! pas ainsi ! pas ainsi !
..Accordez-moi, Seigneur du ciel, votre merci !

RAYMOND

Tu peux me croire ; il a subi cette torture.

ALICE

Non ! il n'est pas d'humain hors de toute nature !

*On entend au dehors un gémissement prolongé. C'est
un cri de douleur et de terreur étrange.*

SCÈNE III

ALICE, RAYMOND, LIONARDE, LA VOIX
DU VALET DE CHIENS

LA VOIX DU VALET DE CHIENS, longuement gémissante.

Les chiens !

ALICE

C'est effrayant !

LIONARDE

L'homme aboie au perdu.

Elle sort. Immobiles, Alice et Raymond semblent attendre quelque chose de surnaturel.

SCÈNE IV

ALICE, RAYMOND, LE VALET DE CHIENS, DEUX ARCHERS
LIONARDE

Le Valet de chiens entre, suivi par deux archers à qui Raymond fait signe de se retirer. — Lionarde paraît triomphante.

RAYMOND, au Valet de chiens.

Qu'est-ce donc ?

LIONARDE

Ce valet (que ne l'a-t-on pendu !)
Est pris, depuis hier, d'une fureur étrange :
Il t'a fait dénoncer...

RAYMOND

Traître !

LIONARDE, poursuivant.

...au prince d'Orange!

Et ton vieux chapelain, homme de bon conseil,
Est parti pour Orange au lever du soleil.

RAYMOND, haussant les épaules.

Dieu tonnant ne pourra qu'effriter ma muraille!

LIONARDE, montrant le Valet de chiens.

Vois comme ses yeux fous sont hagards!

RAYMOND, au Valet.

Valetaille,

Es-tu dément?

Un silence.

LIONARDE

Tantôt il aboyait!

LE VALET, visionnaire et hurlant.

Les chiens!...

...J'avais chassé des loups, mais jamais des chrétiens!

RAYMOND, à Alice, d'un air de triomphe.

Tu l'entends!... Me crois-tu, — maintenant?

ALICE, avec stupeur.

Oh !... barbare !

LE VALET, repoussant à coups de fouet l'attaque
d'invisibles bêtes.

A bas !

ALICE

Ce n'est qu'un songe où ma raison s'égaré...

LE VALET, visionnaire.

— « Je te ferai couper la main ! » ...Couper la main ?...
Alors, j'ai fait cela pour lui, le lendemain !...
Ecoutez... la forêt pleure au vent : le cerf brame...
Je retiens mes limiers... Et Cabestaing, pauvre âme,
Est là, tout près de moi, pâle, — sur son cheval.
Tout à coup un démon vomit l'ordre infernal :...

RAYMOND, répétant l'ordre qu'il a donné dans la forêt :

« Sur lui, tes chiens ! »

LE VALET

— « Seigneur ! »... Je résiste, il exige :

— « Seigneur ? » — « Tes chiens sur lui ! »

RAYMOND

« Tes chiens sur lui, te dis-je ! »

LE VALET

Trois fois j'ai refusé... Malheur sur moi ! malheur !
— « C'est un seigneur aussi !... »

RAYMOND

Non ! ce n'est qu'un jongleur !
Fais ce que je te dis !... ou tes deux mains coupées !

LE VALET

Se donner aux chiens, eux, qui portent des épées !
Les sorcières ne font rien de pire au sabbat !
... Un chien bondit, du haut de son cheval l'abat...
Tous y vont...

Plaintif et se tournant vers Alice :

Il sourit, ô madame, et vous nomme !

Hurlant :

On m'a fait à mes chiens livrer le corps d'un homme !
Aux mains, aux flancs, ils l'ont mordu, déchiqueté...
Ils ont lappé le sang avec avidité...
Et comme j'ai voulu fouailler toute la bande,
C'est maintenant mon corps à moi — qu'elle demande !

Visionnaire :

Dans leurs gueules, le sang se mêle avec les cris !...

Ils me suivent... ils sont enragés...

Avec un hurlement de douleur :

Ils m'ont pris !...

Des chiens ? non ! Dans ces chiens à la gueule de flamme,
Sont entrés des démons qui vont m'emporter l'âme !...
Confessez-vous !... Confessez-moi !... les chiens !... les chiens !
J'avais chassé des loups, mais jamais des chrétiens !

Il s'arrête épuisé, haletant. — Un silence.

Puis il m'a dit :...

RAYMOND

« Prends-lui le cœur dans la poitrine...
Donne-le moi ! »

LE VALET

...Et j'ai fait ça ! — Bonté divine !
Que n'ai-je vu, plutôt que ce cœur jeune et pur,
Saigner ma main coupée, et clouée à ce mur !

Un silence, puis d'une voix basse et lente.

Et j'ai vu pire encor !

Un silence.

J'ai surpris cette vieille
Qui tranchait — par quartiers — la chair jeune et vermeille

ALICE, avec un long cri d'horreur.

Ah!

Elle tombe de tout son long, et se relève bientôt, à demi, pour écouter.

LE VALET

Dieu ! Dieu ! sacrilège infâme ! ô Seigneur Dieu !
Elle a placé ce mets effrayant — sur le feu !...
Ne mangez pas ! ne mangez plus... ma bonne dame !

Il pousse tout à coup un cri strident comme s'il sentait la morsure des chiens.

Ah!... les chiens!... ils ont mis tous leurs crocs sur mon âme !
...Allez tout dire au roi !... que je sois châtié !

Il court en tous sens et sort en courant et en hurlant.

On entend ses hurlements s'éloigner longtemps, de moins en moins distincts.

Sacrilège !... pitié ! pitié !... pitié !... pitié !...

SCÈNE V

ALICE, RAYMOND, LIONARDE

LIONARDE, faisant le geste de serrer la gorge.

Faisons-le taire ?

RAYMOND

Non ! qu'il aille errant ! qu'il coure,
 Criant au ciel, à l'homme, à tout ce qui l'entoure,
 Comment je sais répondre à qui m'ose outrager !...
 Je reconnais ce chien hurleur — pour messager.

ALICE, à genoux ; prière ardente ; extase, puis dédain
 mystiques.

Dieu ! détourne la main d'horreur qui me châtie !...
 Change en froment du ciel l'épouvantable hostie !...

*Elle marche vers Raymond en se traînant sur les
 genoux.*

Et toi, monstre inouï dans l'abîme allaité,
Prodige de démence et de férocité !
Spectre humain, né d'un tigre immonde et d'une gouge,
Damné noir, que vomit l'enfer à gueule rouge,

Elle se relève avec une tranquillité subite.

Tu n'as pu qu'exalter en moi, plus doux, — plus fort
Et plus pur, — un amour qui vivra dans la mort !

RAYMOND

Vraiment?...

A Lionarde.

Eh bien, qu'on porte ici son mort ! qu'elle le voie !

Lionarde sort.

SCÈNE VI

RAYMOND, ALICE

ALICE, les bras en croix sur sa poitrine, avec l'attitude des martyrs dans le cirque, telle qu'on a vu Cabestaing à la fin du troisième acte.

Dieu ! je n'espérais pas cette effroyable joie !
Mais faites que je voie aussi leur châtiment,
Avant de m'en aller avec mon doux amant.

Elle murmure d'une voix douce, comme en rêve :

« Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...
« Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes ! »

SCÈNE VII

ALICE, RAYMOND, LIONARDE, CABESTAING mort, étendu sur un lit de parade porté par des pages. Le corps est recouvert d'un brocart. La tête et les bras paraissent seuls. On dépose le lit un peu sur la droite. Alice s'agenouille aussitôt au chevet du lit et se penche sur le visage du mort.

RAYMOND, bas à Lionarde.

Hélas! si cependant nos yeux s'étaient trompés?

LIONARDE

Non, regarde : il l'attire avec ses bras crispés.
J'ai déjà vu des morts se baiser dans la tombe.

ALICE, d'une voix d'enfant très naturelle,
quoique ineffablement triste.

Mes pages, apportez les flambeaux; la nuit tombe.

Un silence. — Les pages sortent; ils rapportent deux torches de fer.

Posez-les, — là.

*Les pages piquent en terre, au pied du lit funèbre,
les torches qui jettent de grandes flammes vacil-
lantes.*

Alice se penche sur le mort :

Comme il est rouge, ton linceul !

Aux pages, très doucement.

Laissez-nous.

Les pages se retirent.

SCÈNE VIII

ALICE, CABESTAING mort, RAYMOND, LIONARDE

ALICE, au mort.

Jamais plus tu ne resteras seul.

Mon âme veillera sans fin près de la tienne.

Dieu le voudra. Je suis une amante chrétienne,

Et tous les amours purs ont place au paradis.

Se tournant vers Raymond, et lui montrant le mort :

Voici mon seul époux. Et, je vous le redis,

C'est vous qui nous mettez ensemble, bouche à bouche,

Pour la première fois, — dans une même couche.

... Comme il est beau, l'époux que vous m'avez donné !

RAYMOND, détournant la tête.

Je ne l'ai pas punie, et je me suis damné!

Alice demeure comme anéantie, la tête plongée dans les coussins près de la tête morte. Tout à coup, aux cris de : « Orange! Orange! » les soldats de Bertrand entrent en tumulte, suivis de Bertrand lui-même, de Roger de Tarascon, et du chapelain.

SCÈNE IX

ALICE, CABESTAING mort, LIONARDE, RAYMOND, BERTRAND D'ORANGE, ROGER DE TARASCON, LE CHAPELAIN.

LES SOLDATS D'ORANGE, entrant en tumulte.

Orange !

LES SOLDATS DE CASTELNAU, accourant.

Castelnau !

Alicé demeure prostrée, immobile, indifférente à tout.

RAYMOND

A moi !

Il sonne du cor.

Les archers de Castelnau se battent avec ceux d'Orange. — Les boucliers sonnent. — Trompettes, sonneries d'alarme. — Cris, désordre.

LIONARDE, à Raymond.

Pris dans ton antre !

Elle se démène comme un diable, au milieu de la bataille. — Chaque fois qu'un soldat veut la saisir, elle bondit et s'échappe, toujours hurlante.

Allons ! battez-vous tous et mordez-vous au ventre, Chacals, seigneurs, pourceaux, princes, voleurs, barons Arrachez-vous le cœur ! et nous en mangerons !...

Tu crois t'exterminer toi-même, race immonde ?

Mais c'est moi, de mes mains, qui fais crouler le monde

Elle s'arrête, haletante ; on s'empare d'elle avec peine. On parvient à la maîtriser. Les soldats du Prince d'Orange désarment ceux de Raymond. Roger de Tarascon va s'agenouiller près d'Alice, au pied du lit sanglant.

UN SOLDAT, allant au Prince d'Orange.

Vous êtes obéi.

BERTRAND

Pesez sur leurs liens.

Bâillonnez la sorcière.

Il s'avance vers Raymond.

O rebut des chrétiens !

O brute!... ou de quel nom nouveau t'appellerai-je,
Vil mortel qui n'es plus un homme?...

LE CHAPELAIN, s'avançant à son tour vers Raymond.

Sacrilège.

Un silence d'attente.

Raymond de Castelnau, l'Église te maudit.
L'eau te soit refusée et le sel interdit.
Maudit sois-tu! maudit dans ton corps, dans tes armes,
Dans tous tes biens! — Buveur de philtres faits de larmes
Et de sang, — tu seras, dans les gouffres d'en bas,
Avec Caïn, Dathan, Abiram et Judas,
Et tous ceux qui vivants sont entrés dans la flamme.

*Il saisit une des torches qui brûlent près du lit de
Cabestaing.*

Et s'éteigne la joie, — à jamais, — dans ton âme,
Comme ce feu de cire, écrasé sous mon pied.

Il écrase le feu de la torche.

Castelnau, — tu seras un excommunié!

Mouvement de recul dans la foule.

RAYMOND, hautain.

J'en appelle à plus grand, à plus fort que toi, prêtre!

BERTRAND

A qui donc ?

RAYMOND

Seul, le roi d'Aragon est mon maître.

Sonnerie de trompettes au dehors.

ROGER, à Raymond.

Ton roi ? Par lui ton crime est déjà reconnu.

Il était près d'ici. Nous l'avons prévenu.

Nouvelles fanfares au dehors.

Et le voilà !

SCÈNE X

ALICE, CABESTAING mort, LIONARDE, RAYMOND, BERTRAND D'ORANGE, ROGER DE TARASCON, LE CHAPELAIN, SOLDATS DU PRINCE D'ORANGE ET SOLDATS DE CASTELNAU, UN HÉRAUT, LE ROI D'ARAGON, SUITE, AGNÈS, qui rentre avec la suite du roi. LA VOIX DU VALET DE CHIENS.

LE HÉRAUT

Le Roi !

Agnès va s'agenouiller près de sa sœur.

RAYMOND, avec une hauteur insolente.

Le Roi m'a-t-il fait grâce ?

LE ROI D'ARAGON

Qu'on rase le château...

LIONARDE, poussant un rugissement de victoire.

Ah ! Ah !...

On la bâillonne de nouveau, on la renverse ; un

chevalier la tient clouée à terre, sous ses pieds, et, de la pointe de son épée il menace son visage grimaçant ; tel Saint Michel terrassant le dragon.

LE ROI D'ARAGON

... et sur la place,
Qu'on laboure ! en jetant du sel dans le sillon.
Au gibet la sorcière et le chrétien félon !

Il s'avance lentement vers le lit tragique, et fléchissant un genou devant le mort :

Toi, poète au grand cœur, pur comme la lumière,
Jeune homme enseveli dans ta grâce première,
On sait que ton amour fut chaste, noble et beau.

ALICE, se relevant à demi.

Bon prince, mettez-nous dans un même tombeau !

Elle se frappe d'un poignard qu'elle arrache à la ceinture de Roger, et retombe sur le lit tragique, à côté de son amant.

TOUS, avec horreur et pitié.

Dieu !

LA VOIX DU VALET DE CHIENS, au dehors, comme un écho gémissant.

Dieu !

LE ROI

Quel est ce cri ?

LA VOIX DU VALET

Dieu bon ! viens à mon aide !

LE CHAPELAIN, reconnaissant la voix.

C'est l'appel d'un chrétien que le démon possède...

LA VOIX DU VALET, plus rapprochée.

Dieu ! Dieu !

LE CHAPELAIN, désignant le valet qui entre.

C'est l'assassin traqué par les remords.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE VALET DE CHIENS

LE VALET, entrant et demeurant sur le seuil du palais.

Hélas !

LE CHAPELAIN

Prions pour lui.

Tous s'agenouillent.

LE VALET

Priez pour les deux morts.

LE CHAPELAIN

Qui t'a dit qu'ils sont deux dans l'abîme ?

LE VALET, gémissant.

L'abîme.

Et maintenant dans chaque main je porte un crime.
Mes mains, l'enfer les suit... Je n'aurai mon pardon
Que si vous punissez mes deux mains...

Il tend ses mains rapprochées et crispées.

Coupez donc!

Prenez la hache. Il faut que mes mains soient tranchées.
... Lors, je verrai mes mains, de mes bras détachées,
Pareilles, dans les airs, à des êtres de nuit
Qui volent sans regard, sans ailes et sans bruit,
Chercher partout ceux qui m'ont chargé de leur crime,
Et, pour l'éternité les suivant dans l'abîme,
Avec des ongles morts et pourtant furieux,
Saignantes, s'accrocher aux deux trous de leurs yeux!

*On entend les gémissements étouffés de Raymond
et de la sorcière.*

LE CHAPELAIN

Incline-toi devant la mort et le mystère.

LE VALET, s'agenouillant et priant.

Doux Jésus, je ne fus qu'un pauvre sur la terre.
Mes mains ont obéi. Mon cœur fut innocent.

LE CHAPELAIN, étendant les mains sur lui.

Te absolvo... Dieu n'est terrible qu'au puissant.

LE ROI

Emportez doucement la couche nuptiale.

Les soldats du roi soulèvent doucement le lit de parade sur lequel les deux amants triomphent dans la mort.

AGNÈS

Adieu, chastes amants, lys pur et rose pâle !

LE ROI

Roses et lys sur leur tombeau reflouriront.

LE VALET, levant les yeux au ciel, avec extase.

Je vois des fleurs du ciel qui pleuvent sur leur front.





Phot. Duchenne.
CABESTAING (Mlle MORENO) et ALICE (Mlle DUFFÈNE) sur le lit funèbre (théâtre Sarah-Bornhardt), Acte V

LA LÉGENDE DU CŒUR

ET

L'HISTOIRE DE CABESTAING

LA LÉGENDE DU CŒUR
ET
L'HISTOIRE DE CABESTAING

La légende de Cabestaing est fort illustre.

Boccace l'a contée (4^e journée, Nouvelle X) ;

Elle est dans Papon, *Histoire de Provence*, tome II, page 261.

Il en existe nombre de variantes ; l'auteur de la *Légende du Cœur* a pris quelques détails à chacune d'elles.

PREMIER ACTE

Les chroniqueurs ne disent pas qu'une sorcière ait inspiré à Raymond l'idée de son crime ; mais Nostradamus, le nécromant, rapporte que Guillaume de Cabestaing fut d'abord amoureux de Bérengère des Baux, pour laquelle il chanta de « fort belles et naïves poésies, » et il ajoute :

« Ceste damoiselle, portée d'une ambition de le posséder plus étroitement, par le damnable *conseil d'une édentée sorcière*, lui fit avaler un philtre d'une certaine herbe appelée vératre, tellement venimeuse et violente, qu'au même instant qu'il l'eut gousté, il commença à tordre les lèvres et à faire un ris de chien ou sardonien par une soudaine et bien dangereuse convulsion et raccourcissement d'yeux... Ce qui occasionna le poète, esmu d'un bien juste et poignant desdain contre Bérengère, de l'abandonner totalement pour s'adresser à Tricline Carbonelle, dame de Rossillon. »

C'est bien à l'occasion des *fêtes de la Tarasque*, inaugurées à la fin du XII^e siècle, que se retrouvèrent, pour leur malheur, les deux héroïnes de la légende : Tricline Carbonelle (Alice dans le drame), femme de Roussillon, seigneur de Castelnau, et sa sœur Agnès, épouse de Robert de Tarascon.

Guillaume de Cabestaing était né à Cabestang, aujourd'hui Chabestang, entre Veynes et Serres, dans la vallée du Buech, petit cours d'eau qui se jette dans la Durance.

Nostradamus le fait mourir en 1213, « la même année que Folquet de Marseille trépassa. » Papon le fait mourir en 1181.

Raymond de Castelnau était un seigneur très riche et très noble, « e braus e mals et orgoillos », mari brutal, grand chasseur devant l'Éternel.

La chanson égalitaire que chantent les spectres à la fin du premier acte, bien que postérieure à l'époque de Cabestaing, grondait pourtant dès lors au cœur du peuple.

...« Or, ne sommes-nous pas hommes comme eux ? Nous avons les mêmes membres, la même force pour souffrir, et nous sommes cent contre un. Jurons de nous défendre l'un l'autre et nul homme n'aura de seigneurie sur nous et nous pourrons couper les arbres, prendre le gibier et le poisson, faire enfin notre volonté aux bois, dans les prés et sur l'eau. » (*Guill. de Jumièges.*)

DEUXIÈME ACTE

La chanson provençale que cite Cabestaing est effectivement attribuée à l'empereur Frédéric Barberousse.

Les deux plaintes attribuées à Folquet et à Rambaud, dans le *tournoi des troubadours*, sont empruntées au trésor anonyme de nos traditions populaires.

Folquet de Marseille fut fait abbé d'une riche abbaye de Provence qui avait nom le Thorondet ; il devint plus tard évêque de Toulouse et c'est dans cette ville qu'il mourut. On ne s'étonnera pas de le voir chanter, au tournoi des troubadours, une légende qui a un caractère religieux.

Quant à Rambaud de Vaqueiras, qui chante l'*Aventure de messire Roger de Beauvoir*, — après être resté longtemps à la

cour du prince d'Orange, il s'attacha à la personne du marquis Boniface et s'énamoura de sa sœur, qui s'appelait Béatrice. Elle était la femme de Henri de Carret. Rambaud en ses chansons la nommait la *Belle Chevalière*, parce qu'il l'avait surprise, un jour qu'elle se croyait seule, en train de manier avec adresse l'épée de son mari.

Il est intéressant de noter que la légende fait de Rambaud le héros d'une aventure pareille à celle de Tristan et d'Yseult qui, surpris dormant côte à côte par un mari jaloux, échappent si singulièrement à sa vengeance. Le marquis trouve Béatrice et Rambaud dormant ensemble ; il les couvre de son propre manteau, prend celui de Rambaud et s'en va. « E quant EN Raimbaut se levet conoc tot com era ; e pres lo mantel al col et anet al marques dreg cami, et aginolhet se denan el, e clamet merce. » Le marquis pardonna et lui dit de ne plus recommencer à s'occuper de ce qui était à lui. — Le marquis étant passé en Romanie conquit le royaume de Salonique. Rambaud y fut fait chevalier à la suite de ses hauts faits ; il reçut du marquis grandes terres et grands biens dans ce royaume de Salonique où il mourut.

Les deux fragments que voici donneront une idée des poésies du troubadour-prêtre et du jongleur-guerrier :

Tant est cuisant le mal qui me touche
Que ma bouche est impuissante à le conter,
Et que nul médecin ne me peut servir.

.

Glorieux Dieu, par ta merci,
Dresse ta face devant moi ;
Vrai Dieu, tends vers moi ton oreille,
Entends mes clameurs et mes plaintes.

Je te ferai querelle et guerre,
A genoux, la tête courbée,
Mains jointes et front contre terre,
Tant,... que prendras merci de moi,
Et laverai souvent mon visage
Pour ainsi qu'il soit frais et clair,
Avec l'eau chaude de la source
Qui sourd au cœur et monte au front.
Car les larmes, les plaints, les pleurs,
Sont à notre âme fruits et fleurs.

FOLQUET DE MARSEILLE

Belles armes, beaux batailleurs,
Sièges, machines de guerre, masses d'armes,
— Brèches ouvertes en des murs tout neufs ou antiques,
Bataillons et tours renversés,
Voilà ce que je vois, ce que j'entends, et ne puis voir
Rien qui me puisse en amour aider,
Et vais cherchant, sous mon riche harnois,
Guerres, aventures, tournois,
Et vais en conquérant surchargé de richesses ;
Mais depuis que me manquent les joies d'amour,
Le monde entier ne m'est plus qu'un désert,
Et même chanter, plus ne me console.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS

Nous donnerons plus loin quelques vers de Guillaume de Cabestaing.

La légende du lion de Geoffroy de la Tour, que nous lui attribuons dans la pièce, est célèbre. Gaucelm Faydit, qui

accompagna Richard Cœur-de-Lion en Terre Sainte, y fait allusion dans les vers suivants :

Aissi'l serai fis ses fals' entresenha,
 Cum fo'l leos a' N Golfier de las Tors,
 Quan l'ac guerit de sos guerriers peiors.

GAUCELM FAYDIT : *Chant e deport*

Ainsi je lui serai fidèle sans fausse démonstration,
 Comme fut le lion au seigneur Golfier des Tours,
 Quand il l'eut délivré de ses ennemis pires.

Il y a plusieurs versions de cette légende ; Cabestaing préfère la plus tendre, Raymond de Castelnau la plus terrible.

La scène du premier aveu de Cabestaing à Alice reproduit dans ses grandes lignes celle qui se passa, d'après les historiens, entre la marquise Béatrice et Rambaud de Vaqueiras. « Et a vos don coselh que a la domna que amas digatz vostre cor, e la voluntatz que vos li avetz ; e pregatz la que vos prenda per son cavayer... Que ma don'Azalais, comtessa do Saluza, sofri Peire Vidal ; e la comtessa de Burlatz, Arnaut de Maruelh ; e ma dona Maria, Gausselm Faiditz ; e la dona de Marselha, Folquet. Per qu'ieu vos do conseil et austorgui que vos, per la mia paraula e per la mia segurtat, la pregues e l'enqueiras d'amor. »

Depuis qu'Adam cueillit sur l'arbre
 Le fruit d'où nous vint tout le mal,
 Jamais Christ n'anima si belle créature,

Corps si gentil, aux formes plus parfaites,
Et si blanc et plus poli que l'améthyste.
Tant est belle (et c'est bien ce qui m'attriste)
Qu'elle ne prend de moi aucun souci.

GUILLAUME DE CABESTAING

TROISIÈME ACTE

La recette de Lionarde pour envoûter les cœurs s'est perpétuée. De nos jours, il y a encore en Provence des sorcières qu'on nomme des « masques » et qui font à l'occasion bouillir ensemble dans une marmite du mou ou un *cœur* de bête et des aiguilles.

La légende rapporte qu'effectivement Raymond de Castelnau s'avisa de demander à Cabestaing quelle était la dame de ses pensées.

Cabestaing pris au dépourvu nomma Agnès, la belle-sœur de Raymond, ce qui, disent les historiens, « mit Raymond en allégresse. »

Cabestaing se rendit auprès d'Agnès et lui avoua sa ruse. Agnès prévint son mari, lequel déclara qu'elle faisait bien de servir de tout son pouvoir les amants en péril. Il ajouta qu'il lui donnait permission et de faire et de dire tout ce qui lui semblerait utile au salut de Cabestaing. La dame poussa la complaisance jusqu'à s'enfermer dans sa chambre avec le poète. Ils soupèrent en grande liesse et puis... « la dame fit préparer un lit pour eux deux et si bien s'y prirent que Raymond fut convaincu de la disgrâce de son beau-frère. » Il

ne manqua pas de raconter à sa femme ce qu'il avait vu et ce qu'il croyait savoir de Cabestaing et d'Agnès. Grande jalousie de la dame de Castelnau. Elle traite Cabestaing de perfide et de parjure, mais lui... « dist li tot zo com era stat mot a mot, » lui dit toutes choses comme elles avaient été, mot pour mot. C'est alors que l'amante, à demi rassurée, lui commanda d'écrire une chanson qui prouvât, sans erreur possible, que c'était à elle qu'il pensait et non pas à une autre dame. Ainsi le poète allait être perdu par ce qu'il aimait le plus au monde : l'amour et la poésie.

Un vieux manuscrit de la Laurentienne croit reconnaître la chanson fatale dans la pièce de Cabestaing qui commence ainsi : « *Lo dous cossire...* »

Rappelons ici encore une fois que, selon la légende, les héros de la lamentable aventure de Cabestaing s'étaient réunis pour les fêtes de la Pentecôte où avaient lieu, en grande solennité, les jeux et danses de la Tarasque. Les fêtes de la Tarasque venaient d'être instituées, en souvenir de la victoire de Sainte-Marthe sur le monstre qui avait été longtemps la terreur des campagnes d'Arles.

Les trois derniers vers du 3^e acte reproduisent la pensée d'une strophe de Cabestaing, dans cette même chanson « *Lo dous cossire* » qui, selon le chroniqueur, causa sa perte :

Si moi, qui crois en Dieu,
 J'avais pour son service aussi grande constance,
 Tout vivant, sans aucun doute,
 J'entrerais dans son paradis.

S'ieu per crezensa
 Estes vas dieu tan fls,
 Vius ses falhensa
 Intrera en paradis.

Et voici les vers qui terminent le troisième acte :

ALICE

Obéis-moi, si tu m'aimes !

CABESTAING

Si je vous aime !...
 O dame de mon cœur !... Si j'aimais Dieu lui-même
 D'un amour aussi pur, aussi fervent, — je dis
 Qu'il m'ouvrirait, là, sur le champ, — son paradis !

QUATRIÈME ACTE

Ce combat entre un homme et un ours qui, sous le bâton de l'adversaire, se met à danser tout à coup, est rapporté par les conteurs du moyen âge. On le retrouve dans Walter Scott.

Voici quelques vers de la chanson de Cabestaing « *Lo dous sire...* » laquelle, au dire de certains chroniqueurs, déclencha le colère de Raymond de Castelnau :

Il est donc vrai que je ne trouve
 Aucune merci de vous, amie,
 La plus gente qui jamais soit née,
 Quand moi, nuit et jour,

Agenouillé ou debout,
 Je prie Sainte-Marie
 Que vous me donniez votre amour,
 Moi qui fus nourri enfant
 Pour faire vos commandements,
 Et jamais ne me favorise Dieu,
 Si jamais je veux m'en distraire.
 Loyale dame, ô bonne dame,
 Souffrez que je vous baise les gants
 Car d'une autre faveur je doute.

Le texte provençal dit :

Suffretz qu'ie us bais los guans,
 Que de l'als sui doptans.

Tous les traducteurs sont pareils à cet autre personnage de légende qui a le don funeste de voir les fleurs qu'il cueille se flétrir subitement sous ses doigts... Elles étaient si belles sur la tige!... Sans doute, elles nous plaisent encore dans l'herbier, mais où est le charme de la vie, le subtil parfum? Elles ne l'ont plus, et pourtant elles nous le font rêver encore...

Cabestaing, dans la *Légende du Cœur*, se sacrifie pour sa dame, quand il n'aurait qu'à tuer pour tenter de sauver sa vie... Les actions dites *chevaleresques*, nous paraissent aujourd'hui de ridicules défis au bon sens. Roland et Don Quichotte penseraient que c'est bien dommage.

CINQUIÈME ACTE

On peut, si l'on veut, tenir pour véritable l'horrible histoire de la mort de Cabestaing et il n'y aurait rien de surprenant à ce que plusieurs des aventures similaires fussent également vraies. Fausse ou non, celle-ci fut facilement acceptée par tous, dans un temps où l'esprit populaire était habitué aux pires horreurs. On était au lendemain du XI^e siècle où, en Normandie, les paysans révoltés, pris dans une de leurs réunions par un corps de troupes aux ordres du comte d'Evreux, oncle de Richard II, furent massacrés de mille manières : « Les uns eurent les yeux crevés; d'autres, les pieds ou les mains coupés, les jarrets brûlés; d'autres encore furent empalés ou arrosés de plomb fondu; et ceux qui survécurent furent renvoyés dans leur village pour y inspirer la terreur par leur aspect. « Chacun revint à sa charrue », dit le chroniqueur.

Sur soixante-treize ans (987-1060), quarante-huit furent des années de famine ou d'épidémie. « On mangeait l'écorce des arbres, on arrachait l'herbe des prairies; on vit les hommes, après avoir dévoré toutes les bêtes qu'on trouve dans les champs, se résoudre à ronger des cadavres. D'autres assaillaient les voyageurs sur les routes, ou présentaient à des enfants un œuf ou une pomme pour les attirer à l'écart, et les immolaient à leur faim. La chair humaine sembla sur le point de devenir une nourriture ordinaire. Un boucher osa en mettre en vente, au marché de Tournus, comme du

bœuf ou du mouton. Il fut arrêté et livré au bûcher. Un autre déroba, la nuit, pour la manger, cette abominable viande qu'on avait enfouie en terre. On le découvrit et il fut brûlé de même. » (RAOUL GLABER.) Le chroniqueur qui rapporte ces horribles détails ajoute qu'il assista lui-même, à Mâcon, à l'exécution d'un bûcheron dans la maison duquel on avait trouvé quarante-huit têtes humaines, débris de ses repas.

Ce n'est pas un siècle ni même deux qui effacent dans l'esprit d'un peuple le souvenir de pareilles horreurs. Elles inspirent des légendes... et doivent aussi inspirer des crimes réels.

Les légendes abondent, où l'on voit la pauvre chair humaine servir de nourriture à des hommes. La plus connue est celle des petits enfants mis au saloir par un boucher et ressuscités par saint Nicolas. Gabriel Vicaire l'a magistralement traitée. La grâce y efface l'horreur. Dans l'histoire de Cabestain, telle qu'elle est rapportée par les chroniqueurs, le cri d'amour de la malheureuse Alice dépasse son cri d'épouvante ; chrétienne mystique, elle transforme en nourriture idéale la chair et le sang du bien-aimé, et elle s'écrie devant le tragique époux : « Si bonne et si *amoureuse* était la nourriture que j'ai prise, que jamais autre manger ni boire n'effacera sur mes lèvres la saveur qu'y a laissée *le cœur* de mon ami ! » C'est la communion dans l'amour et dans la mort.

La légende veut qu'Alphonse, roi d'Aragon, fût le suzerain de Raymond de Roussillon, ce qui semblerait indiquer, au dire de certains historiens, que Raymond de Castelnau

n'était point seigneur du village de Roussillon en Provence, mais bien de Castelnau, village du comté de Roussillon...

Pourquoi? A l'époque où se passe la légende, régnait Alfonso I^{er}, roi d'Aragon, mais *comte de Provence*, qui régla maints différends avec le comte de Toulouse, dans le château de *Beucaire*.

D'ailleurs les conteurs populaires ne se piquent point d'exactitude ; et, en passant d'une province à l'autre, les contes s'arrangent comme ils peuvent.

Notons qu'il y a des villages de Castelnau ici et là, par tout, dans le Languedoc, dans la Gascogne, dans le Périgord, etc.

Il faut laisser aux légendes leur caractère de légendes Ici, l'arrivée du roi, c'est l'avènement de la justice couronnée. Elle apaise, console, fait espérer... Le roi d'Aragon arriva donc en justicier dès qu'il apprit la mort de la dame de Castelnau et de son chevalier-poète. Il dévasta les terres du mauvais baron, rasa son château et fit ensevelir les amants côte à côte. Sur leur tombe fleurissent des lys éternels.



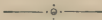
LE SIRVENTE DE SORDELLO

CHANT FUNÈBRE

SUR LA MORT DE SON AMI BLACAS

LE SIRVENTE DE SORDELLO

CHANT FUNÈBRE SUR LA MORT DE SON AMI BLACAS



Voici le fameux sirvente de Sordello, cité par tous les historiens comme le chef-d'œuvre de la poésie des troubadours au XIII^e siècle.

Sordello représente la dernière époque et la plus brillante de la littérature provençale.

Le grand poète florentin Dante l'admirait. Dans sa Divine Comédie, il lui donne une place d'honneur.

Il existe de ce sirvente une variante d'Allamanon, — une autre de Richard de Noves ou de Brémond de Ricasnovas.

Ces variantes imitent le mouvement général du sirvente de Sordello.

Il ne semble pas probable que les contemporains de Sordello se soient refusés à voir, dans le cœur de Blacas mort, la figure symbolique qui résumait ses qualités héroïques.

LE SIRVENTE DE SORDELLO

« Je veux plaindre en ce triste chant l'illustre Blacas, dont j'ai grand ire au cœur, car j'ay perdu en lui un bon Mécène, et bien favorable amy... Et si sont par sa mort tous les beaux faits d'armes esteints et morts!... Le dommage en est si grant, que je ne cognois remède aulcun capable de le restaurer, sinon en ceste façon :

C'est qu'il fault qu'on luy oste le cœur, et qu'on en donne à manger aux roys et princes de la chrestienté, et aux barons et gentilhommes de Provence, qui vivent tout dégoustés... Par ce moyen, ils auront tous le cœur plus généreux et plus vaillant.

Premièrement, il est besoin à l'empereur de Rome (Frédéric II) d'en manger, s'il veut acquérir par force la cité de Milan, dont il a tant de regret d'avoir été déshérité.

Que le très puissant roi de France (Louis XI) en mange, et soudain il recouvrera la Castille qu'il perd par sa folie. Mais si Madame Blanche, sa mère, le sait, elle le gardera bien d'en gouter, monstrant bravement pour son hault prix, qu'il n'ose rien faire ni entreprendre sans elle.

Quant au roi d'Angleterre (Henri III, successeur de Jean sans Terre, et dépossédé de ses domaines en France), il me plaist très bien qu'il mange de ce cœur tant qu'il pourra ; car lui, qui n'est pas homme courageux, se monstrera magna-

nime et vaillant... Par ce moyen, il pourra recouvrer les terres que le roy de France lui a prises et conquestées.

Au roi de Castille (Ferdinand II), est nécessaire d'en manger pour deux, parce qu'il tient et occupe deux royaumes, desquels il a déjà perdu l'un ; et s'il veut manger du cœur, qu'il le mange à recoy et en cachette, de peur que si l'autre roy le sait, il ne luy donne des bastonnades.

Je veux que le roy d'Aragon (Jacques ou Jayme I^{er}), mange de ce cœur, afin qu'il soit déchargé du déshonneur qu'il reçut à Marseille lorsque l'entrée luy en fut interdite... et en le duché de Milan dont, extrême douleur, il ne sut que faire, ne que dire.

Après, je veux que le roi de Navarre (Thibaut, comte de Champagne), en mange, d'autant qu'il valait plus quand il estoit comte que ores qu'il est roy... si j'ose le dire... et certeynement, c'est grand cas : Quand Dieu faict monter l'homme au hault et sublime degré, et qu'à faute de bon cœur, il le fait abaisser et fondre.

Il est très nécessaire au comte de Toulouse (Raymond VII), d'en manger beaucoup, si tant qu'il aye souvenance des terres et seigneuries qu'il vouloit tenir, et de ce qu'il tient maintenant... Que si, avec un aultre meilleur cœur, il ne recouvre la perte et les terres que le pontife de Rome (Innocent IV) et le roy de France luy ont emportées et ravies ; je ne croy jamais qu'il le fasse avec le cœur qu'il a.

Vostre comte de Provence (Raymond Bérenger, beau-frère de Saint Louis), en peut bien manger, s'il a souvenance quand il fut déshérité... Aussi ne vaut-il guères ; et s'il eschappe

avec tous ses efforts, besoin lui sera qu'il mange du cœur, pour le grand et pesant fardeau qu'il soutient.

Or, me vaudront, les barons et grands seigneurs, grand mal de ce que j'ai dit et chanté... Mais je veux bien qu'ils sachent que je les estime aussi peu qu'ils me sauraient estimer. »

TESTIMONIA



Phot. Duchenne.

KRAUSS, DE MAX, DECOEUR,
FUCHS, . GUIDÉ.

SUR

LA REPRÉSENTATION DE " LA LÉGENDE DU CŒUR "

Au théâtre Sarah-Bernhardt

FEUILLETON DU LUNDI 5 OCTOBRE 1903

(*La Presse*)

Il faut parler avec respect de l'œuvre nouvelle de M. Jean Aicard, pour la noblesse de son entreprise qui est d'un artiste désintéressé, aussi pour les beautés de la réalisation. Il faut honorer pour la pureté de sa carrière, l'auteur du *Roi de Camargue*, ce délicieux roman illuminé par l'amour et par le soleil, — d'une des meilleures adaptations que nous ayons eues d'*Othello* et des plus shakespeariennes et de ce *Père Lebonnard* que les Parisiens ignorent, et c'est tant pis, mais que M. Ermete Novelli a joué partout en Italie, tandis que M. Silvain le conduisait avec succès dans toutes les grandes villes de France ; mais il faut aimer en soi la *Légende du Cœur* parce que l'anecdote conforme au génie de notre race se trouve aux origines de notre littérature nationale.

.....

Il est éternellement vrai le conflit de l'amour et de la loi, qui est une forme policée (souvent atroce) de la force du mar autoritaire et de la femme plaintive.

Les fureurs de Raymond de Castelnau ont leur source au même rocher douloureux que les désespoirs et les rages d'Arnolphe, encore que le courage ici fasse rire et là trembler.

Je trouve aussi brutale la *Loi de l'homme*, de M. Paul Hervey, que la *Légende du Cœur* et je les crois semblables l'une à l'autre, encore que le mari du *xx^e* siècle n'imagine pas, par crainte du gendarme sans doute, de faire manger à sa femme le cœur de l'amant. Et quand le poète s'écarte de la vérité humaine, il demeure exact relativement à l'époque, en accord avec la naissante civilisation.

Qui dit civilisation dit déformation, transformation tout au moins des instincts ou des éléments actuels. M. Aicard est minutieusement informé des mœurs du *xii^e* siècle, des lois galantes de la chevalerie qui apparaît comme la première plante, frêle encore, parfumée de christianisme et de latinisme, poussée sur le fumier fécond de la barbarie. Ceci est né de cela, nécessairement, comme la réaction naît de tout abus. (Par où Pangloss affirmerait que les abus sont une bonne chose et que tout est toujours pour le mieux.)

Oui, Guillaume de Cabestaing, qui a d'abord un peu étonné le public de la première par sa résistance aux amoureuses propositions de Bérengère, est dans l'extrême mesure de son personnage de troubadour. Ce coquebin, fier de l'être, met sa chevalerie à n'entretenir avec sa dame que des relations sentimentales, et cela n'est pas ridicule parce que c'est courageux et qu'il est noble d'aimer ainsi, à une époque où les

plus illustres culbutaient les femmes, tels des vachers, et afin de s'assurer ensuite leur fidélité les enfermaient dans de véritables prisons, pourvu qu'ils partissent en voyage. Donc, Guillaume a élevé sur un piédestal Bérengère et plus tard Alice, quand la première lui a fait comprendre qu'elle n'était pas encore assez raffinée pour apprécier ses manières purement élégantes. Et Bérengère s'en vengera en associant sa rancune à celle de Raymond de Castelnaud, le mari d'Alice, et d'une certaine Lionarde, vieille sorcière maléfique qui, surtout, reproche à Cabestaing d'être beau.

Et il faudra de telles lâches et menteuses rancunes pour perdre le poète dans l'esprit pourtant ombrageux de Castelnaud. Dans un tournoi de beau langage où le prix est trois baisers d'Alice, Guillaume est le vainqueur et ces trois baisers seront ses seules joies charnelles. C'est de même, innocemment, qu'Alice l'aimera. Et il fallait cela pour que la légende fût mirifique et étonnante, pour que le troubadour qui la chantait en obtînt devant les seigneurs et les dames le même succès que d'*Aucassin et Nicolette*, ou de *Tristan*, ou de tant d'autres « gestes » dont les héros étaient vertueux parfois, fidèles toujours.

Guillaume devait être raffiné et chaste parce que les hommes de son temps étaient brutaux et sanguinaires et puisque l'art bientôt devait triompher, puisque à peu de siècles de là, la Renaissance italienne allait joyeusement resplendir, il fallait qu'il souffrît pour une religion de douceur et de beauté dont il était le premier apôtre.

Elle est en vérité symbolique, cette histoire d'amour.

Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes,

dit le troubadour de M. Aicard. Les femmes de son temps l'ont mangé et rêveuses de songes éléments elles ont enfanté bientôt une race d'hommes plus fraternels. Il faut du moins que nous nous le persuadions.

Le principal de l'invention dramatique de M. Aicard est le personnage de la sorcière. Elle représente le passé, elle en est en quelque sorte la synthèse, comme Guillaume de Cabestaing est celle de l'avenir. Servante de Satan, elle est le paganisme que le Christ achève de vaincre. Cabestaing est l'amour, étant le savoir et la vie. Elle est la haine, elle est l'ignorance et la mort. Sa méchanceté est le lien qui réunit le faisceau des ennemis du troubadour ; elle est leur conscience mauvaise, et les détestant tous elle travaille pour soi en paraissant les servir. Elle est le mal sans défaillance et sans pitié, le fil conducteur de leur vengeance. M^{me} de Nys qui joue ce rôle, le plus important de la pièce, semble se souvenir que dans la pensée de l'auteur il fut d'abord destiné à M^{me} Sarah Bernhardt. Elle a rencontré de beaux accents dans les couplets éloquents et imprécatoires.

Enfin, les tendres oiseaux ont été pris aux trébuchets de l'horrible vieille. Castelnau menace le poète de son épée. Mais, guidé sans doute par la main de quelque Archange, c'est le poète qui désarme l'homme de guerre. Or, oyez la merveilleuse aventure du vainqueur qui accepte les conditions du vaincu ! Afin que dame Alice ne supporte pas la colère de son époux, contre le serment qu'elle sera pardonnée et épargnée, le charmant Guillaume jure de se rendre en un point assigné de la forêt où les molosses de Castelnau le dévoreront. Cela n'est pas très humain, mais c'est très chevaleresque et,

je le répète, très *exact*, il y a une vérité légendaire à côté de l'humaine et de l'historique.

Un rôle épisodique de braconnier, à qui l'on fait grâce de la vie à condition qu'il devienne valet de chiens et bourreau de Cabestaing, a été pour M. de Max l'occasion d'un grand triomphe. Il nous a transmis les frissons de la peur quand Castelnau le menace d'avoir la main coupée et l'œil arraché, et de ses remords, après que, pour obéir à son maître, il a eu lancé sur sa victime sans défense la meute hurlante et déchirante. J'ai entendu quelquefois reprocher à M. de Max d'être un artiste inégal; je crois qu'il l'est, en effet, mais comme le génie. Je le loue de ne jouer excellemment qu'une sorte de personnages : les héroïques, les passionnés, les démesurés; de ne rendre en somme que l'extrême beauté et de se prêter mal à l'étroit réalisme de la comédie moderne. L'auteur sera heureusement inspiré et bien servi qui écrira un rôle à la mesure de cet acteur.

Alice, en apprenant par lui la mort cruelle de son bien-aimé, pousse un cri (si douloureux, si passionné, que les plus sceptiques se sont rendus et ont fait une ovation à M^{lle} Blanche Dufrêne, qui, toute la soirée, a été belle et tendre) et se tue sur le corps de son amant.

Le drame eût dû finir là, et il m'est égal que le vice à la fin soit puni sous les espèces de Castelnau et de la sorcière, que le roi vient en personne châtier peu avant que tombe le rideau; l'essentiel est que pour récompense de ses vertus le joli couple de rêveurs soit réuni dans la mort.

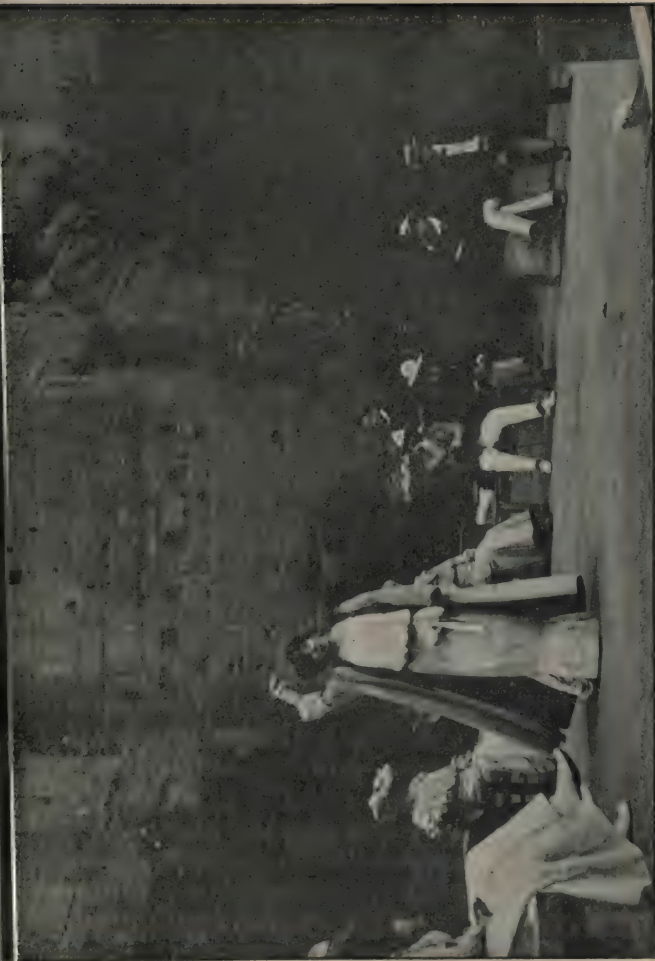
M. Krauss a donné de la force au personnage de Castelnau; Géalis, de l'onction à un moine sans grande originalité, et

M^{mes} Egasse et Magda, quelque grâce à deux nobles dames.

La Légende du Cœur servait aux débuts attendus de M^{me} Moreno, transfuge de la Comédie-Française. Son succès a été ce que souhaitaient, ce que prévoyaient ses amis. Je me félicite de n'avoir pas assisté à la représentation du théâtre d'Orange, afin d'être dispensé de la comparer à « l'incomparable ». Assurément M^{me} Sarah Bernhardt dut être un Cabes-taing différent. Avec d'autres moyens, M^{me} Moreno a été un troubadour idéal, nuancé, tendre, héroïque. Sa démarche est noble et gracieuse, son jeu émouvant et l'expression de la passion d'autant plus poignante qu'elle reste toujours discrète et contenue. L'ovale de son joli et fin visage sied à toutes les mélancolies du poète, sa voix mélodieuse aux nobles vers qu'il dit. Mais tout le monde savait déjà que M^{me} Moreno dit les vers avec une telle perfection naturelle qu'il paraîtrait surprenant de l'entendre s'exprimer en prose.

.

LOUIS ARTUS.



M^{me} SARAH-BERNHARDT (CABESTAING), récitant *le Lion de Geoffroy de la Tour*, Acte II (au théâtre d'Orange).

SUR

LA REPRÉSENTATION DE " LA LÉGENDE DU CŒUR "

Au théâtre antique d'Orange

(*Le Gil Blas* du mercredi 15 juillet 1903.)

.....

Après avoir été la fille de Minos et de Pasiphaé, à l'âme torse jusqu'au crime, Sarah Bernhardt est apparue le très pur, très blanc, chevaleresque et lyrique Cabestaing. M^{me} Sarah Bernhardt est le jeune homme idéal. Elle idéalise encore le poète. Il faut l'avoir vue avec ce mouvement des épaules, ce port de tête, cette fraîche flexibilité des reins, ces jambes sveltes, jolie comme Roméo. On a dit qu'elle était surtout Lorenzaccio et qu'elle rendait merveilleusement le type de Musset, où l'élégance charme par la débilité et la corruption. Et il est plus facile, en effet, d'incarner la jeunesse dépravée, même héroïque, que la claire et toute noble adolescence plus héroïque encore. L'*Aiglon*, c'était aussi de la débilité et de la décadence malgré de magnifiques gestes, mais il n'est pas une tache en l'âme impolluée de ce troubadour Cabestaing,

brave jusqu'à l'abnégation, ardent jusqu'à la chasteté sans défaillance. Rien ne pouvait être plus en accord avec cette nature saine, ce peuple franc, ce décor fruste. Nous nous sommes reposés des complexités et des tares. Nous étions loin de Paris, loin des âmes frelatées, au grand air.

Sarah avait accompli ce miracle d'un avatar nouveau qui serait un lys vivant.

Cependant, le drame de Jean Aicard n'est point une fade idylle. Dieu, non ! C'est « de la férocité dans la lumière », selon le mot heureux de la Grande Interprète. Jamais action plus sauvage, plus atroce ! Même elle rebuterait, si les poètes n'embellissaient pas jusqu'à l'horrible et si la légende, dans le Nord comme dans le Midi, ne l'avait consacrée.

.

Cette légende avait exalté l'imagination de Michelet, qui la cite comme un paroxysme cannibalesque, usuel au sabbat. M. Jean Aicard s'est souvenu de ce livre pantelant et admirable, *la Sorcière*.

Et pour excuser le féroce Raymond de Castelneau, le mari d'Alice, la très douce, il a suscité Lionarde, la paysanne révoltée, la révolutionnaire des landes, la première anarchiste. Elle fut violée par un seigneur dans la forêt, elle tenta d'assassiner son fils, fruit de cette déplorable étreinte, fut chassée de la commune, maudite par l'Église. Désormais, elle erre sous la lune, ce soleil des morts, vivant du crime, ourdisseuse de sortilèges et d'envoûtements. Elle est l'*aga* famélique de cet Othello grand chasseur.

A force de souffrir elle est devenue infernale. L'oppression injuste crée la vengeance injuste. Elle incite et suggère l'acte atroce au mari jaloux.

Elle est devenue démon d'être damnée. Elle détestera, elle qui fut prise dans le brutal désir, l'idéal et radieux accord du troubadour et de la châtelaine. Elle le surveillera, le trahira, le déformera aux yeux de Castelnau et il y verra un grossier adultère, quand deux âmes, unies seulement par la ressemblance intérieure et le passionné et presque immatériel baiser, ont entrevu ensemble le ciel. Elle ne comprend pas, parce qu'elle est devenue méchante.

Tel est le côté le plus original et véridique de la *Légende du Cœur* qui puise parfois heureusement à l'occultisme. Le Symbole sublime, que seuls les initiés entendent, se transmue pour l'imagination dégradée et obscure en rite abominable, sanglant. La Bible devient grimoire et ce sont les mêmes mots néanmoins. « Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes », chante le troubadour, c'est-à-dire, si vous écoutez mon Verbe issu de l'inspiration intérieure, vous serez pareil à Lui, et le courage et la beauté et la bonté vous appartiendront.

Le cœur des grands hommes est effectivement générateur de tout ce qu'il y a de supérieur et d'exquis sur la terre. Le poète est une hostie ; dans ses œuvres il met son sang et sa chair. Celui qui mangera et boira cette nourriture suprême vivra de l'éternelle vie. Tel est le mystère du Graal, le sacrifice fécond du martyr et de l'apôtre...

La magie noire, cette contrefaçon des sacrements lumineux, prend à la lettre le conseil symbolique et surhumain. Que

résulte-t-il du Divin travesti ? L'abominable. La sorcière arrachera le cœur physique du troubadour épris et voudra le donner à manger à son amante. Le sacrilège n'est que la chose sacrée charnalisée, tombée au plan des ténèbres...

Cette idée transcendante et exacte sert d'âme et de lien à ces cinq actes sanglants et en illumine les brutalités.

M^{me} de Nys, qui fut très remarquable au Théâtre Antoine, s'est révélée grande tragédienne en Lionarde, la prêtresse de l'ombre. Celle-ci a trouvé son inconscient et funeste coadjuteur en un braconnier, valet de chiens, qui, sur l'ordre de son maître, lâche la meute contre le jeune amoureux. Ce personnage a produit sur le public de l'hémicycle une impression plus puissante encore que la sorcière qui insiste un peu et se répète. Après ce crime dont sa volonté n'est pas responsable, hanté par le remords, il sent autour de lui le tourbillon des larves. C'est l'Oreste des pauvres et des humbles, le possédé médiéval. M. de Max lui a donné une vie surprenante et une grande allure simple qui montre la souplesse de cet artiste puissant. La veille, il avait interprété l'Hippolyte de Racine, avec un superbe hiératisme d'attitudes, un art contenu, une mesure exquise. Ainsi il a prouvé que le raffinement et la nuance n'excluent pas dans un tempérament de comédien la violence fruste et le délire.

Ce drame cruel sait être parfois d'une souveraine douceur. Dès que Cabestaing apparaît, passe un souffle pénétrant de tendresse.

Les scènes où ce couple chaste et brûlant s'alliance, respirent une volupté noble à qui Sarah prête la beauté lumineuse d'un Lohengrin provençal et M^{me} Blanche Dufrêne,

Aricie de la veille, Alice de l'instant, le cri déchirant et la langueur étreignante des amoureuses.

Le sang ne coule plus du cœur déchiqueté, mais un baume languide qui enivre. Nous n'avons plus au théâtre ces délicatesses lyriques, ce langage où l'âme transparait à travers les exaltations. Les 3^e et 4^e actes sont, ainsi, les meilleurs, les plus complets. L'aveu du troubadour, que sollicite la Dame, les résistances du poète à formuler le chant définitif qui servira à les trahir, l'adieu avant la mort nous entraînent loin des médiocrités et des laideurs, dans les extases généreuses qui sont les cimes de l'Humanité.

.

C'a été un succès bruyant, tangible, visible — bien mérité pour le troubadour de 1903 — prenant les proportions des grandes fêtes populaires.

.

Pendant toute la représentation, le ciel, chargé d'orage, tragique, s'illuminait d'éclairs comme s'il comprenait. Des oiseaux nocturnes tourbillonnaient sur nos têtes (ils ont été réveillés par Orphée avant-hier, si j'en crois le beau discours de M. Roujon), quelques gouttes de pluie tombèrent, et l'on eût dit les larmes de l'Infini sur les amants de la *Légende du Cœur*, enlacés dans la mort.

JULES BOIS.



Phot. Duchenne.

RNHARDT répétant au théâtre d'Orange. (*Le Baiser du Vainqueur*), Acte II.

SUR

LA REPRÉSENTATION DE " LA LÉGENDE DU CŒUR "

Au théâtre antique d'Orange

(Revue d'art dramatique du 15 août 1903.)

Le théâtre antique ne peut convenir qu'à des œuvres grandes, simples et *violentes*. Il y faut du beau, non du joli, ce joli fût-il adorablement pur.

Mais s'ensuit-il qu'on ne doive ressusciter sur la scène romaine que des Romains ou des Grecs ? Depuis longtemps la question se posait : elle est importante — pour l'avenir même de ces solennités artistiques.

M. Jean Aicard, l'auteur de la *Légende du Cœur*, le triomphateur de ces dernières représentations d'Orange, se l'est posée lui aussi, cette question, et il a conclu par la négative : — Non, le théâtre romain n'exige pas uniquement des peplums et des chlamydes ; des héros peuvent se mouvoir au pied de la haute Muraille, y vivre, y souffrir en d'autres costumes, sous des traits plus modernes.

« Voilà une semaine, écrivait-il récemment à ce sujet, que je passe mes journées dans le théâtre romain, devant la pro-

digieuse Muraille. Mon impression dans ce théâtre vide est plus grande que jamais. L'architecture est-elle ici la seule souveraine ? Est-ce d'elle seule que vient l'émotion ? Non, il y a autre chose ; il y a la magie que rayonnent ces pierres ; il y a la façon dont les a sculptées et colorées le temps, embellisseur parfois de ce qu'il détruit ; il y a la puissance évocatrice qui dort en toute ruine ; il y a les souvenirs de nos origines, qui sont attachés à cette muraille, toujours vivants, comme ces touffes de genêts poussés aux fentes des moellons.

« J'interroge le monument, je lui demande si, comme d'aucuns l'ont assuré, la robe et le cothurne antique ont seuls droit de paraître sur le proscenium romain. Vous savez que la question a été formellement posée ?

« Or, sur ce théâtre qu'on veut ressusciter, il ne faut pas s'en tenir à des imitations ou reproductions de la tragédie classique. Ce serait limiter étrangement la force de ce lieu. Ce serait — telle est du moins mon opinion réfléchie — le bien mal comprendre ou l'admirer incomplètement... »

Et il ajoute : « Le théâtre d'Orange ne veut-il voir errer au pied de sa Muraille fascinatrice que les spectres de ceux qui le construisirent ? Ne consentira-t-il pas à entendre d'autres récits que ceux de leurs hauts faits, de leurs forfaits et de leurs fables ? Est-il asservi pour jamais à l'unique date de sa naissance, ou bien les stigmates dont l'a frappé le temps — au cours des générations dont il fut le témoin inébranlable, quoique mutilé — lui ont-ils révélé une autre âme que l'âme grecque ou romaine ? Ses échos se refuseront-ils à répéter des légendes chrétiennes, des noms chrétiens ?

« Les dix-huit cents ans de son existence ne lui ont-ils rien appris ? N'a-t-il pas vu Guillaume d'Orange combattre les Sarrasins, et pourquoi ne se souviendrait-il pas?... »

« Le mur, quand je l'ai interrogé, a répondu... Si jamais Muraille fut parlante, c'est celle-là. Triste, elle l'est : fatale, elle l'est ; imposante, hautaine, immuable et comme blessée ; criant la vie et la mort par toutes les brèches de ses pierres trouées ; affirmant la férocité de tous les vainqueurs et l'invincibilité de certains vaincus ; faisant résonner plus volontiers le gémissement que le rire dans ses longs échos fatidiques, car si la plainte peut parfois être surhumaine, le rire n'est jamais qu'humain.

« Et la Muraille dit : « Je veux du tragique ; rien autre n'est en harmonie avec ma grandeur. Tout ce qui est bataille et mort, cadavres et fantômes m'agrée. Quant à l'époque précise où se passeront les drames qu'on fera marcher devant moi, je n'en ai cure, je connais tant d'époques et tant de drames ! Je sais tous vos siècles. Il me suffit que l'action soit excessive, la douleur terrible, l'héroïsme exalté. »

Pénétré de cette idée, Jean Aicard écrivit la *Légende du Cœur* — « un drame tragique moderne », ainsi qu'il le qualifie. Le succès qu'il remporta — succès éclatant, indiscutable — nous montre qu'il ne s'était point trompé, que des demi-dieux romains ne sont pas seuls dignes de se mesurer avec la haute et redoutable Muraille romaine.

Les scènes de la *Légende du Cœur* se passent aux environs d'Arles, au XII^e siècle. Cabestaing, le héros du drame, — un personnage réel — était troubadour et figure dans le Décaméron de Boccace sous le nom de Guardastagno.

On a conservé de lui quelques chansons galantes. Il les chantait au château de Raymond de Castelnau, mari jaloux et grand chasseur devant l'Éternel... Et le beau troubadour aima d'amour pur la pure Alice de Castelnau, triste compagne de cette sombre brute féodale. Et le mari jaloux fit mettre à mort le beau troubadour. Des chiens déchirèrent l'idéal amant. A l'amante idéale fut servi, sous l'aspect d'un plat de venaison savoureux, le cœur du pauvre Cabestaing.

Simple histoire, passablement naïve en son horreur. Il nous semble la voir peinte en quelque vieux vitrail aux violentes couleurs. Telle la narra le conteur italien. Telle, ou à peu près, nous la retrouvons en maintes légendes et chroniques. Mais le poète ne voulait pas seulement dire une anecdote, et bien vite il s'élève, gagne les hauteurs sereines où planent les poètes avec les philosophes. Dès le premier acte, dès que se dessine le personnage de la sorcière — belle figure sombre à la manière de Michelet — nous voyons rapidement le simple fait-divers du moyen âge prendre les proportions d'un beau drame humain, cruel, qui n'est point seulement de Provence et du *xiii^e* siècle, mais de partout et de tous les âges. La cruauté des grands engendre la haine et la cruauté des petits. La beauté morale voit surgir devant elle, fatalement, dès qu'elle se montre, l'envie, la jalousie, la méchanceté, la bêtise. O poète ! pain des âmes, blanche hostie ! tu donnes ton cœur, et la meute furieuse des loups le dévore ; mais parfois, l'une de ces bêtes sauvages, ayant mangé ce cœur, sent palpiter en elle, faiblement, quelque

chose qu'elle n'avait jamais senti, qu'elle ne connaissait pas,
— un peu de douceur :

« Écoutez ma chanson, dames et demoiselles,
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes. »

Ainsi chante le pur et blanc Cabestaing, au cours d'un tournoi dont il gagna le prix. Chant prophétique, harmonieux symbole... Étrange et radieuse, cette Chanson du Cœur, dite par M^{me} Sarah Bernhardt !

« Écoutez ma chanson, dames et demoiselles. »

Et le poète, — exquisement tendre et pourtant courageux, délicat et robuste, sait mourir d'une mort horrible, sans une plainte, pour sauver celle qu'il aime... Le dernier bonheur seulement de s'agenouiller devant elle et de lui baiser la main... — Cette page est adorable. — La sorcière — noire, hideuse — sourit dans l'ombre.

Elle s'appelle Lionarde. Elle fut jeune ; elle chantait en gardant son troupeau ; un cavalier passa, la vit belle, seule, frêle ; et il descendit de cheval, la prit dans ses bras, « l'aima » ; puis il se remit en selle... Elle eut un enfant, l'étrangla de ses mains crispées, pour échapper au mépris des hommes ; et depuis ce jour elle les hait, les hommes, les *grands*, — tous !... Et, dans sa haine aveugle, elle fait immoler l'innocent, — parure de la Vie.

Sombre et magistrale figure, saisissante personnification de la Haine des humbles, de la Haine des torturés et des méprisés... Mais, après les délices de la vengeance, le supplice réservé aux manants criminels — la corde. — Nous

aimerions à la voir victorieuse, cette Lionarde. Qu'en adviendrait-il ? Triomphante, se montrerait-elle juste, conservant le souvenir de l'injustice endurée — juste, fraternelle, compatissante ? Ou bien la Justice n'est-elle qu'un vain songe humain ?...

Et, comme s'achevait le 4^e acte — tout à coup — dans le silence de la nuit, parmi ces ruines, du pied de la sombre Muraille, une voix monta : « Les chiens ! les chiens !... » — Les chiens qui ont dévoré le poète. Les chiens-fantômes, qui, maintenant poursuivent de leurs aboiements, de leur fureur, le pauvre et lamentable valet, meurtrier par ordre — qui les conduisait et les lâcha, dans la forêt, contre le blanc troubadour. Oh ! qui rendra l'horreur de ces cris, — dans la nuit, parmi ces vieilles pierres, témoins de tant de vies, de tant de douleurs, de tant de morts ? — « Les chiens ! les chiens ! » M. de Max, en ce triste valet hanté par les monstres, a été très beau.

La sorcière, c'était M^{lle} de Nys, que nous avons vue déjà au Théâtre Antoine. Elle a composé la Lionarde de façon saisissante, avec un art curieux et sincère, et fut chaudement applaudie :

M^{lle} Blanche Dufrêne (Alice de Castelnau) est délicieuse dans les scènes d'amour et puissamment tragique au 5^e acte.

M. Decœur fait de Castelnau — farouche propriétaire de ses chiens, de ses chevaux, de sa femme — une brute superbe.

Quant à Sarah Bernhardt, — qui, la veille, avait été la *Phèdre* furieuse et douloureuse, la *Phèdre* victorieuse aussi



Phot. Duchenne.

M. DE MAX répétant au théâtre d'Orange.

que l'on sait — elle a remporté, dans le rôle du pur chevalier tout de blanc vêtu, l'un des plus beaux triomphes de sa carrière dramatique. Applaudissements, rappels, enthousiasme indescriptible. Le succès, d'ailleurs, s'était annoncé dès les premières scènes. Dix mille spectateurs rassemblés en ces ruines grandioses, sous le ciel nocturne que sillonnaient parfois de rapides éclairs, après la lourde journée orageuse, acclamaient l'œuvre et ses interprètes.

M. Pelletan, qui assistait à ces fêtes, embrassait l'auteur qu'on voulait entraîner sur la scène. Personne ne se décidait à quitter les gradins antiques. Jamais, croyons-nous, depuis qu'il est redevenu un théâtre où l'on joue, le vieux colosse d'Orange n'a vu pareil triomphe. Quel curieux et émouvant spectacle !

Ainsi, le résultat donnait raison au poète : « Il suffit que l'action soit excessive, la douleur terrible, l'héroïsme exalté. » Oui, peu importe l'époque du drame, pourvu qu'il soit beau, violent, terrible, pourvu qu'il y ait des cris, du sang, de la douleur véritable et poignante.

JEAN LORÉDAN.

SUR

LA REPRÉSENTATION DE " LA LÉGENDE DU CŒUR "

Au théâtre antique d'Orange.

(*Revue de Paris*, du 1^{er} septembre 1903.)

M. Jean Aicard écrit :

« La Muraille dit... Tout ce qui est bataille et mort, cadavres et fantômes m'agrée. Quant à l'époque précise où se passeront les drames qu'on fera marcher devant moi, je n'en ai cure. Je connais tant d'époques et tant de drames ! Je sais tous vos siècles. Il me suffit que l'action soit excessive, la douleur terrible, l'héroïsme exalté. »

M. Paul Mariéton, lui, professe :

« Il s'agit de représenter, chaque année, à côté de chefs-d'œuvre consacrés, une ou plusieurs œuvres nouvelles, conformes aux traditions gréco-latines, à cet esprit classique, méditerranéen, dont tant de courants barbares écartent la Romanité depuis un siècle... »

On le voit, c'est la querelle dont la Comédie-Française fut l'enjeu, en 1830, la querelle du Romantisme et du Classi-



LE THÉÂTRE ROMAIN



— VUE D'ENSEMBLE.

Phot. Duchenne.

cisme, reprise et rajeunie autour d'une Comédie Provençale ou Franco-Provençale !

Une différence est que M. Jean Aicard ne souhaite pas que l'on élimine Grecs et Romains. Il les admire et leur serait largement accueillant. Mais qu'ils ne s'écrient pas : « La maison est à nous ! » S'ils le croient et le disent, qu'on rabatte leur fatuité. De ce théâtre ravagé émane une « force créatrice » : on en doit assurer l'expansion libre. « L'avenir, la résurrection réelle du monument » sont à ce prix. Et comment donner tort à M. Jean Aicard ? Avocat de l'audace, il encourage les talents que ne séduirait pas un modèle grec, l'obligation de l'imiter ou de le traduire, et qui cependant pourraient être attirés par ce cadre superbe. La thèse de M. Paul Mariéton a pour elle, en revanche, la précision de l'idéal un peu étroit, mais noble, qu'elle propose. Si elle l'emportait, le Théâtre d'Orange aurait, littérairement, une physionomie aussi particulière que celle de son architecture ; il mériterait à tous égards son nom moderne de « Théâtre antique » ; il serait « le temple » d'une espèce de religion d'art, et je conçois que, pour certains, l'idée de l'ouvrir à des œuvres « moyen âge » comme la *Légende du Cœur* ou les *Burgraves* ait quelque chose de sacrilège.

C'est un adultère blanc, celui de Cabestaing et d'Alice de Castelnau. Mais sa blancheur est émouvante, troublante. Pourquoi ? Parce que les deux personnages, qui sont à moitié des êtres de rêve, des symboles, appartiennent cependant à l'humanité. Leur vie, spiritualisée, est réelle. Ce ne sont pas

des abstractions chimériques, ni des figures de convention romanesque ; ils ont chair et sang ; et, s'ils ne mouraient pas ils iraient, tôt ou tard, bien au delà du baiser où s'épousent leurs âmes frémissantes. Alice est une vraie femme, dans sa pureté morale ; le troubadour un homme, dans la sienne ; et l'atroce vengeance de Raymond de Castelnau les frappe à mi-chemin du ciel et de la terre.

En Cabestaing, l'ange a vaincu la brute, sous le regard de la « dame » sa madone, cette Alice devant qui, pour qui, au « tournoi des troubadours », il lance, radieux, la symbolique « Chanson du Cœur » :

Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...

Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !

J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon cœur,

Et c'est nourrir vos cœurs que de vous nourrir d'elles.

Les chevaliers qui vont contre les infidèles,

S'ils mangent de mon cœur, reviendront en vainqueurs.

Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs serviles.

Qui mange de mon cœur saura prendre des villes,

Et conquérir le ciel, et conquérir les cœurs !

Dans mes chansons, mon cœur bat d'une force étrange.

Le plus lâche sera valeureux s'il en mange ;

Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cœur!...

C'est-à-dire : la parole des véritables poètes, jaillie du meilleur d'eux-mêmes, est, pour les autres hommes, un aliment divin. Cabestaing ne prévoit pas que son cœur, en effet, sera mangé, mais auprès de lui, entre Alice et lui, dans l'ombre de leur lumière, rampe une créature de malfaisance et de

nuit, la vieille sorcière Lionarde, chargée par le mari de les surveiller sans cesse ; et la rayonnaute métaphore, au lieu d'éclairer la misérable, suscite en elle l'idée qui fera le dénouement. — « Livre-le vivant à tes chiens », murmurerat-elle au jaloux, sinistrement heureuse ; et sur Cabestaing les molosses seront lâchés ; et le valet de meute arrachera le cœur.

.....

M. Mounet-Sully excepté, ou M. Silvain, quel interprète aurait pu égaler M. de Max dans le valet ? Quant à Cabestaing, c'était M^{me} Sarah Bernhardt ; elle a été, dans ce travesti, la Jeunesse, la Grâce, la Tendresse et la divine Bravoure. M^{me} Blanche Dufrêne, Alice charmante, a eu, au 5^e acte, un cri d'une si frénétique douleur qu'il nous a tous remués. Et M. Decœur a tenu magistralement le rôle du baron assassin... Je doute que jamais l'on puisse mieux jouer cette pièce brillante, délicate et sauvage, amusante aussi, — « drame tragique », suivant la définition romantique qu'en a proposée M. Jean Aicard.

.....

Je voudrais indiquer l'exacte vérité sur cette soirée du 13 juillet. Ce n'a pas été un succès de théâtre au sens ordinaire du mot, ç'a été beaucoup mieux : une allégresse d'entente, croissant d'acte en acte, de scène en scène, entre le poète et ses compatriotes. Ç'a été — sans autre rapprochement possible d'une œuvre allemande, et de génie, à cette œuvre de talent, — ce qui a dû arriver, en Allemagne, lorsque les *Maîtres Chanteurs* s'y produisirent ; ou bien, —

toutes différences mises à part, — ce qui arrivait, en Grèce, aux représentations des légendes thébaines ou mycéniennes ; et M. Jean Aicard pourrait donc répondre aux gréco-latins d'Orange : La meilleure façon de ressembler un peu à Euripide et à Sophocle n'est pas de leur emprunter leurs sujets de tragédie ; c'est de prendre les nôtres dans le fond légendaire où l'âme de « la race », comme vous dites, a pour longtemps marqué son empreinte.

LÉOPOLD LACOUR.

NOTES

NOTES

A la représentation, quelques abréviations ont paru utiles. Voici celles qui peuvent être apportées à l'ouvrage, sur la scène :

ACTE I^{er}, Scène I^{re}, (page 6). — Au lieu du texte tel qu'on le trouve dans le volume, on peut dire :

*Je vois toujours en toi l'enfant que j'ai nourri :
Ton premier mot, c'est moi qui t'appris à le dire...
Je suis prête aujourd'hui..., etc., etc.*

ACTE I^{er}, Scène I^{re}, (page 12). — Au lieu du texte tel qu'on le trouve dans le volume, on peut dire :

*Cdbestaing la choisit un jour pour suzeraine
Et l'adora, tel qu'un jeune page à genoux
Aime la Vierge, en lui disant : « Priez pour nous ! »
Mais elle, qui rêvait, ma foi, bien autre chose,
Voulut avoir un philtre heureux que je compose
Et qui transformerait Saint Antoine — en verrat.*

RAYMOND

Eh bien ?

LIONARDE

*Ce Cabestaing — qu'un jour on brûlera ! —
Est plus sorcier que moi, car il but ce breuvage
Sans en rien éprouver... que des accès de rage !
Oui, notre homme, ayant bu, tomba, pris de haut mal,
Bavant et vomissant... etc., etc.*

ACTE I^{er}, Scène VI, (page 47). — Au lieu du texte tel qu'on le trouve dans le volume, on peut dire :

*Ici, Satan !... Prends-moi debout sur tes épaules !
Et toi, mur monstrueux, menacé par ce bras,
Palais maudit, maudit, maudit, — tu crouleras !*

Et les apparitions peuvent être supprimées, sans qu'il soit besoin de modifier le texte.

Lionarde est seule à les voir.

ACTE II, Scène I^{re}, (page 57). — On peut supprimer les cinq derniers vers du dizain provençal de Frédéric Barberousse, — ou même le dizain tout entier.

ACTE II, Scène VIII, (page 94). — On peut dire :

LIONARDE

*Mais du moins, dans leur cœur, j'ai su voir bien des choses,
J'ai déjà vu souvent des murailles s'ouvrir ;
Je sais que les amants..., etc., etc.*

ACTE III, Scène XX, (page 162). — On peut dire :

LIONARDE

Je lui mettrai mes crocs de louve dans le cœur

BÉRENGÈRE, suppliante, se trainant à ses pieds.

*Si tu n'es pas le roi des Enfers en personne,
Épargne un innocent, puisque..., etc., etc.*

ACTE III, Scène XXI, (page 167). — A la fin de ce troisième acte, on peut supprimer la cérémonie populaire du « Salut de la Tarasque », ou même supprimer complètement la rentrée de la Tarasque.

ACTE IV, Scène III, (page 180). — Le combat de l'ours peut se passer dans la coulisse, sans qu'on ait besoin d'apporter la moindre modification au dialogue. On entend le braconnier dire dans la coulisse le vers :

« Puisqu'il n'attaque pas, ma foi, tant pis !... j'attaque !

L'ACTE V doit être joué sans modifications.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	VII

LA LÉGENDE DU CŒUR

ACTE I. — Le Sabbat	1
ACTE II. — Le Tournoi des troubadours	48
ACTE III. — Les Danses de la Tarasque.	101
ACTE IV. — La Chasse tragique.	171
ACTE V. — Le Triomphe des Amants.	217

La Légende du cœur et l'Histoire de Cabestaing	253
Le Sirvente de Sordello.	259
Testimonia.	275
Notes	313



TABLE DES GRAVURES

	Pages.
M. JEAN AICARD	IV
SARAH BERNHARDT, plaquette exécutée par M. Louis Maubert.	vi
Revers de la plaquette de M. Louis Maubert	XII
M ^{lle} MORENO	XV
M ^{lle} DUFRÈNE.	XIX
LIONARDE (M ^{lle} DE NYS) récitant la <i>Nourrice du Roi</i> . (Théâtre Sarah-Bernhardt.) Acte I ^{er}	3
La Tarasque, au seuil du théâtre Sarah-Bernhardt.	169
CABESTAING (M ^{lle} MORENO) aux pieds d'ALICE (M ^{lle} DUFRÈNE). Théâtre Sarah-Bernhardt. Acte IV	173
Le duel de RAYMOND (M. KRAUSS) et de CABESTAING (M ^{lle} MORENO). Théâtre Sarah-Bernhardt. Acte IV	215
CABESTAING (M ^{lle} MORENO) et ALICE (M ^{lle} DUFRÈNE) sur le lit funèbre. (Théâtre Sarah-Bernhardt.) Acte V.	251
MM. DE MAX, DECOEUR, KRAUSS, FUCHS, GUIDÉ	277
M ^{me} SARAH-BERNHARDT (CABESTAING), récitant le <i>Lion de Geoffroy de la Tour</i> , au théâtre d'Orange.	285
SARAH-BERNHARDT répétant au théâtre d'Orange. (<i>Le Baiser du Vainqueur</i>), Acte II.	293
M. DE MAX répétant au théâtre d'Orange	301
Le théâtre d'Orange. — Vue d'ensemble	306-307

① 140-3
Pa

FEB 12 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2152
A4L4

Aicard, Jean François Victor
La légende du coeur

